510

CHARLES BIGOT

De Paris Au Niagara

Journal de voyage d'une délégation

PARIS
A. DUPRET, ÉDITEUR
3, RUE DE MÉDICIS, 3

1887

510

A EDMOND BONY.

Nous n'avions guère plus de vingt ans, l'un et l'autre, mon cher ami, lorsqu'éclata, à la suite de l'élection d'Abraham Lincoln, l'effroyable guerre de sécession aux États-Unis. Avec quel intérêt nous suivions les péripéties de cette lutte de quatre années entre les États du Nord et ceux du Sud, entre les fédéraux et les confédérés, comme on les appelait, lutte poursuivie des deux côtés avec une énergie égale, avec un égal acharnement, tu t'en souviens comme moi. Toutes nos sympathies, tous nos vœux étaient pour le Nord qui défendait l'intégrité

de l'Union américaine, qui combattait pour cette cause sainte, l'abolition de l'esclavage. Quelle part nous prenions à ses revers, puis à ses victoires, quelle joie enfin nous causait son triomphe! Avec quel respect nous prononcions le nom de Lincoln, et quel deuil ce fut pour nous lorsqu'au lendemain de la capitulation de Richmond arriva la nouvelle de cette mort tragique qui faisait un martyr du grand patriote! Mais du moins il avait pu achever son œuvre : la guerre civile était domptée, l'esclavage était aboli.

Nous avions d'autres raisons encore pour que l'Amérique nous fût chère. La république fondée par Washington sur l'autre rive de l'Océan n'avait, depuis plus de quatre-vingts ans, cessé de prospérer et de grandir. Les États-Unis offraient la preuve vivante, que dans les temps modernes, une république peut vivre et durer en un grand pays sans aboutir fatalement, comme tant de gens le prétendaient chez nous, ou à l'anarchie ou à la tyrannie militaire. Et nous que nos pères avaient éle-

vés dans le respect de la Révolution, dans les souvenirs de la seconde République ; nous qui, arrivant à l'âge d'homme, trouvions la liberté vaincue en France, notre patrie soumise à un maître ; nous qui ne prenions notre parti, ni de la loi de sûreté générale, ni de la presse mise au régime des avertissements et de la police correctionnelle, ni de la candidature officielle, ni du droit de réunion et d'association confisqué — nous tournions avec admiration et avec enthousiasme nos regards vers l'Amérique.

Tandis que, au Corps législatif, les Cinq représentaient, non pas seulement trois circonscriptions de Paris et deux circonscriptions de Lyon, mais tous ceux qui, dans la France entière, gardaient le culte du passé et espéraient en l'avenir, nous lisions et relisions la *Démocratie* de Tocqueville et les livres d'Édouard Laboulaye. L'Amérique était notre modèle, notre idéal. « La liberté, comme en Amérique, » telle était notre devise. Nous portions envie à ceux de nos

jeunes camarades qui, comme Ernest Duvergier de Hauranne, pouvaient aller contempler de leurs yeux le grand et noble spectacle d'un pays vraiment libre, et en rapporter un encouragement et un exemple pour les luttes auxquelles nous nous préparions, que nous appelions de tout notre cœur.

Un quart de siècle a passé. Nous l'avons aujourd'hui en France, nous aussi, cette République qui nous apparaissait comme le seul gouvernement légitime d'une démocratie, comme le plus juste de tous les gouvernements. Elle est sortie du plus affreux des désastres et, même en calculant tous les maux que peuvent causer à un pays l'abandon de lui-même et le pouvoir absolu d'un homme, nous n'avions pu prévoir l'horreur de celui-ci. Nous avons la République depuis seize années et de notre sagesse seule il dépend qu'elle soit fondée en France, et l'ère des révolutions politiques définitivement close après un siècle d'agitations et d'inquiétudes.

Je viens de visiter bien rapidement, trop

rapidement, ce pays qui a tenu une si grande place dans notre vie de jeunes hommes. C'est ton nom que je veux écrire en tête de ce récit. L'Amérique, que j'ai aperçue plutôt que je n'ai pu la voir, n'est pas tout à fait l'Amérique idéale que nous montrait Laboulaye et que nous nous figurions d'après lui. Elle est moins parfaite peut-être, mais bien plus vraie et plus humaine. Dans ses mœurs, aussi bien que dans ses institutions, elle mêle l'inexpérience à l'audace, de précoces raffinements à une rudesse native. La république que nous venons de fonder en France, vieux pays qui compte vingt siècles d'histoire, n'est pas et ne doit pas être la république empruntée à la jeune Amérique. Elle a pourtant beaucoup de leçons utiles à recueillir de sa glorieuse sœur aînée.

Quand on a vu là-bas, fût-ce en courant, ce que peuvent l'initiative et l'énergie individuelles, ce qu'est le bouillonnement, désordonné parfois et tumultueux, mais grandiose, d'une race pleine de sève, qui, en naissant

à la vie, a trouvé toutes prêtes ces armes nouvelles et formidables qu'avait forgées dans un labeur de trois siècles la science moderne et s'en est aussitôt revêtue pour le grand combat, on ne rentre pas dans notre ancienne Europe sans une admiration à laquelle s'ajoute une sorte de terreur.

CHARLES BIGOT

Paris, le 10 février 1887.

DE

PARIS AU NIAGARA

JOURNAL DE VOYAGE D'UNE DÉLÉGATION

Christophe Colomb a eu beau découvrir l'Amérique, il y aura tout à l'heure quatre cents ans, un Français qui met le pied sur le nouveau monde se figure toujours qu'il la découvre peu ou prou à son tour; et, s'il tient une plume entre les doigts, il éprouve le besoin de raconter au public ce qu'il a vu de l'autre côté de la « grande tasse », comme disent les marins.

Du Havre à New-York il y a quelque chose comme quatorze cents lieues bien comptées. Grâce aux progrès de la navigation à vapeur, on franchit aujourd'hui cette distance en un peu moins de huit jours. Le temps n'est plus où, à compter

avec les vents presque toujours contraires, il fallait une moyenne de cinquante-cinq à soixante jours pour aller de France aux États-Unis. N'importe! c'est encore une jolie traversée qu'une traversée de huit jours ; elle promet aux estomacs délicats une somme très honorable et assez inquiétante de mal de mer, car l'Océan est presque toujours houleux dans l'hémisphère boréal. De plus, le passage coûte cher, et chacun sait d'avance que là-bas le dollar, c'est-à-dire la pièce de cinq francs (de cinq francs vingt-cinq centimes même), vaut juste à peu près ce que le franc vaut chez nous. Si amateur de voyage que l'on soit, si curieux qu'on puisse être de visiter le pays du pétrole et du porc salé, la terre des audacieux Yankees, et d'aller saluer une république qui depuis cent ans dure et prospère, on remet volontiers d'année en année le voyage ; on attend une occasion propice.

C'est à notre cher compatriote alsacien, Auguste Bartholdi, que j'ai dû cette occasion. Le 28 octobre dernier devait avoir lieu l'inauguration de sa statue colossale de la *Liberté éclairant le monde*, élevée sur un îlot de la rade de New-York, l'île Bedloe. Pour cette cérémonie, le gouvernement américain avait invité un certain nombre de représentants français ; il avait adressé l'une de ces

invitations au syndicat de la presse parisienne. A défaut de M. John Lemoinne, empêché par l'état de sa santé, le syndicat de la Presse m'a fait le très grand honneur de me choisir pour son délégué.

Ce sont les notes de ce rapide voyage que je recueille ici.

CHAPITRE I

LE DÉPART — LA TRAVERSÉE

Du 16 octobre 1886 au 25.

Tout s'est fait très vite. L'inauguration, d'abord retardée plusieurs fois, a ensuite été précipitée, car l'hiver arrivait à grands pas, et souvent il neige à New-York dès les premiers jours de novembre. Les invitations furent lancées presque au dernier moment ; mais les plus rapides départs sont souvent les meilleurs. Le rendez-vous général est à la gare Saint-Lazare, le vendredi 15 octobre, ou plutôt le samedi 16 à minuit et demi ; un train spécial doit nous conduire au Havre, où nous prendrons passage sur le transatlantique *la Bretagne*. C'est l'heure pénible des

adieux : la gare est encombrée de la foule des parents et des amis. Si ceux qui partent sont pleins d'enthousiasme, ceux qui restent songent volontiers à tous les dangers possibles du voyage, aux deux longues semaines à passer avant de recevoir des lettres des absents.

Le train est bondé. Chacun a tout juste sa place réglementaire pour s'asseoir et pour dormir, s'il le peut. La vérité est que l'on dort peu et que l'ou dort mal ; la vérité est aussi que le train ne se presse pas ; il a l'allure d'un train de petite vitesse. Il est 7 heures du matin quand nous nous arrêtons sur le quai du Havre. De l'autre côté du quai, *la Bretagne,* à laquelle nous allons nous confier, est à l'ancre ; un navire énorme avec ses deux ponts qui s'étagent bien au-dessus de la ligne de flottaison, un navire tout à fait respectable.

On débarque et l'on s'embarque. On surveille prudemment l'arrivée à bord des malles destinées à la cale, plus prudemment encore l'installation des colis destinés à la cabine. On fait la connaissance de la cabine qui doit servir de chambre durant huit jours. La nôtre est située un peu en arrière, presque à l'extrémité des premières. Puis on visite avec intérêt la grande maison ou plutôt la ville flottante dont nous voici les hôtes et, en même temps aussi, les prisonniers.

L'installation est admirable. Il faut avoir fait quelques traversées sur un bateau construit il y a trente ou quarante ans, ou, mieux encore, avoir navigué sur quelque bâtiment à voiles médiocrement ponté et plus mal aéré encore, pour apprécier tous les progrès accomplis depuis un quart de siècle. La Compagnie transatlantique était assez longtemps restée en retard sur les paquebots de Liverpool ou de Hambourg ; on mettait douze ou treize jours, avec ses navires, pour se rendre du Havre à New-York. Les Cunard surtout humiliaient le pavillon français. La Compagnie a voulu rattraper le temps perdu, et l'a bien rattrapé. Elle a fait construire dernièrement quatre grands bâtiments d'un type perfectionné : *la Bretagne* et *la Gascogne*, *la Champagne* et *la Bourgogne;* deux sortent des chantiers de Saint-Nazaire, deux de ceux de la Seyne. Tous quatre sont pareils pour la grandeur et la puissance des machines ; ils ne diffèrent que par certains détails d'aménagement intérieur. La vitesse des quatre navires n'est pas cependaut exactement la même : si deux de nos bâtiments sont plus rapides que ceux de la Compagnie Cunard, celle-ci en a encore deux qui battent les nôtres de quelques heures dans cette course à la vapeur. Mais les bâtiments Cunard dépensent à chaque voyage

près de cent cinquante tonnes de charbon de plus que les nôtres.

Notre ville flottante a ses rues qui la divisent en quartiers ; elle a même ses rues latérales qui coupent les premières à angle droit; çà et là, dans les couloirs, des portes de fer toutes prêtes à les fermer si quelque accident survenait et à jouer le rôle de cloisons étanches. Espérons que nous n'aurons pas à apprécier leurs bienfaits.

Il y a place sur *la Bretagne* pour trois cents passagers de première classe, au moins. A l'arrière sont installés les passagers de seconde et de troisième classes. Il y a ici, en outre, un espace réservé aux émigrants ; nous en emportons avec nous près de cinq cents.

Autrefois, c'est à l'arrière que l'on plaçait, près de l'hélice, les cabines de premières ; elles sont maintenant du côté de l'avant. On s'est aperçu, paraît-il, contrairement à l'opinion reçue, que l'on était moins secoué par les grosses mers à l'avant qu'à l'arrière. Et voilà comme il n'y a point de vérité qui dure en ce monde !

La partie vraiment luxueuse de l'installation, c'est la salle à manger des premières. Elle est coquettement et élégamment décorée ; elle compte, au milieu, trois longues tables garnies de fauteuils circulaires solidement fixés et qui tournent

sur leur pivot. Une fois installé dans ces sièges, on peut défier les plus mauvais tours du roulis. La salle à manger contient, outre ces trois tables, à bâbord et à tribord — parlons pour une fois la langue des marins — une série de tables spéciales pour les passagers qui aiment à former de petites sociétés à part.

La salle à manger n'est pas seulement confortable; elle est claire aussi et bien aérée. Une grande baie s'ouvre au milieu; au second étage (celui du pont supérieur), une toiture vitrée la clôt. L'étage intermédiaire est occupé par le salon de conversation, élégamment décoré, pourvu de larges divans où l'on peut s'asseoir et même s'étendre, d'où l'œil plonge sur la salle à manger. Un double escalier d'un heureux effet conduit de la salle à manger au salon et au pont supérieur. Un fumoir, décoré à la mode orientale, offre un refuge aux passagers vicieux, à ceux aussi qui aiment à cultiver les savantes combinaisons du whist ou les audaces hasardeuses du *poker*, la bouillotte américaine.

La matinée est grise et triste. Le vent soufflait déjà fortement et faisait osciller les peupliers quand nous sommes arrivés aux environs du

Havre. Voici deux grands jours, du reste, qu'il pleut et qu'il vente, et nous nous disions à Paris : « C'est autant de mauvais temps gagné pour nous ! » Mais le mauvais temps n'est pas fini. Il pleut par intervalles ; le ciel est tout couvert d'épais nuages ; c'est à peine si, du pont du navire, nous distinguons confusément la ville du Havre, qui nous entoure.

J'entends une parole de mauvais augure : c'est le commissaire qui raconte que la mer est très grosse, que, la veille encore, sortir du port eût été impossible. Heureusement, nous pouvons être rassurés : notre commandant, M. Jousselin, un ancien lieutenant de vaisseau de la marine, est un officier aussi expérimenté que distingué. C'est un homme qui n'a pas dépassé de beaucoup la quarantaine, les cheveux et la barbe déjà grisonnants, fort calme et réfléchi, fort réservé aussi, avec des yeux noirs, clairs et doux, restés bien jeunes, une distinction naturelle dans toute sa personne. Avec lui nous pourrons rouler, s'il plaît au vent et à la mer ; nous n'avons d'ailleurs rien à craindre.

On déjeune à dix heures. La Délégation tout entière a été invitée à s'asseoir à la table d'honneur, la table du commandant. Nous ne devons partir qu'à onze heures et demie, à la marée

haute, car à marée haute seulement les grands steamers peuvent entrer dans le port ou en sortir. Nous sommes ici bien à l'abri, bien protégés ; on ne devinerait jamais qu'à moins d'un kilomètre la mer s'agite, furieuse ; qu'à la hauteur des Casqueis, un peu au delà de Cherbourg, le lieutenant d'un bâtiment et deux hommes ont été hier enlevés par une lame effroyable.

La délégation se compose de M. de Lesseps, président du comité franco-américain qui a réuni les fonds nécessaires à la statue de Bartholdi ; de l'amiral Jaurès et du général Pélissier, frère cadet du maréchal qui prit Malakoff. délégués du Sénat ; de M. Eugène Spuller et de M. Desmons, délégués de la Chambre des députés. Le colonel Bureau de Pusy, petit-fils de Lafayette, commandant en second de l'Ecole polytechnique, et qui a déjà fait en 1876 le voyage d'Amérique, représente le ministère de la guerre, assisté de M. Halphen, capitaine d'artillerie. Le lieutenant de vaisseau Villegente, officier d'ordonnance de l'amiral Aube, représente le ministère de la marine. Celui de l'instruction publique est représenté par M. Léon Robert, chef de cabinet de M. Goblet ; le ministère des travaux publics, par le colonel Laussedat, directeur du Conservatoire des arts et métiers ; le ministère du commerce,

par M. Giroud, ancien député du Nord. La Ville de Paris a pour représentant l'un des vice-présidents du conseil municipal, M. le Dr Deschamps ; la Chambre de commerce, M. Hiélard ; la Société de géographie, M. Napoléon Ney, son président. M, Meunier, ancien rédacteur en chef du *Courrier des Etats-Unis*, le journal français de New-York, et toujours son principal propriétaire, est aussi l'invité du gouvernement américain ; et, quant au délégué du syndicat de la presse parisienne, vous le connaissez.

J'aurais dû nommer en première ligne le sculpteur dont nous allons inaugurer l'œuvre, M. Auguste Bartholdi, et Mme Bartholdi. M. de Lesseps est accompagné de son aimable secrétaire. M. Henri Cottu, un des administrateurs de la Société de Panama, et de l'aînée de ses filles, Ferdinande de Lesseps, âgée de treize ans et demi, qui le suit dans tous ses voyages ; Totote, comme l'appelle son père, Mlle Totote, comme tout le monde l'appelle bientôt. Deux femmes ont suivi leurs maris dans ce voyage : Mme Laussedat et Mme Bigot. Nous sommes vingt et un, tout le monde bien compté.

Le déjeuner s'est passé tranquillement et gaiement, non sans quelque appréhension pourtant au sujet de la digestion qui doit suivre. Mais à

onze heures une grosse nouvelle arrive : nous ne partons pas ! La mer est décidément trop forte ; la passe ne saurait être franchie sans péril. Nous voilà condamnés à l'immobilité jusqu'à la prochaine marée. Les passagers prennent leur parti de ce contre-temps ; durant les longues heures de l'après-midi ceux qui se connaissaient renouvellent connaissance ; on fait la connaissance des inconnus. Entre Parisiens la chose est bientôt faite ; au dîner du soir, où tout le monde se retrouve, la conversation devient générale ; on est déjà presque des amis.

Le temps, le soir, n'est guère plus brillant que le matin ; à peine la houle est-elle au large un peu moins violente. Nous ne pouvons cependant rester ici indéfiniment et attendre que la tempête ait cessé. Déjà le Cunard a douze heures d'avance sur nous. Le commandant donne l'ordre d'appareiller ; l'ancre se relève à grand bruit ; nous franchissons la passe en talonnant deux ou trois fois au milieu des feux électriques et des jaunes étoiles du gaz ; bientôt le mouvement du navire nous avertit que nous avons quitté le bassin paisible pour la mer véritable.

Toute la nuit nous roulons, ce qui peut s'appe-

ler rouler, je vous assure! La mer tient ce qu'elle nous promettait. Que de dégâts ou plutôt de dévastations dans les estomacs délicats! Ce n'est pas petite affaire de s'habiller le matin pour quiconque n'a pas le pied marin, de cheminer à travers les couloirs, même en s'aidant de la rampe et en se cognant aux parois, de gagner sa place à table dans la salle à manger! Au déjeuner, on compte les vaillants qui font acte de convives ou seulement acte de présence. Le Sénat se tient fort bien, la Chambre des députés fait elle aussi brillante contenance. M. Spuller a gardé son excellent appétit, il est même en humeur de fumer quand le déjeuner est fini; son collègue, M. Desmons, non moins vaillant, se souvient qu'il a été pasteur et visite les malades qui sont aussi les affligés. La Ville de Paris y met de l'amour-propre; deux ou trois fois elle est obligée de quitter la table et d'aller sur le pont respirer un peu d'air pur; elle n'abandonne cependant pas la partie et revient à son poste, fidèle à sa devise : *Fluctuat, nec mergitur.*

Nous avons ainsi, pendant trois jours et trois nuits, roulé sans nous arrêter, du matin au soir et du soir au matin. Même ceux que le mal de mer n'éprouve pas ne sauraient dire qu'ils soient tout à fait à leur aise. Impossible à peu près de se

promener sur le pont. Le navire va sans cesse de droite à gauche et de gauche à droite, décrivant avec la mer un angle d'une trentaine de degrés. Les marins qui nous accompagnent constatent que la *Bretagne* se tient admirablement à la mer; elle n'en est pas pour cela beaucoup plus agréable à habiter. Les joueurs de whist, que rien ne décourage, sont obligés à tout moment de ressaisir le tapis et les cartes prêtes à s'envoler. A table, en dépit des planchettes, à quelque secousse plus violente que les autres, tandis que l'amiral crie : « Tenons-nous bien ! » bouteilles et verres se renversent, les sucriers sautent, répandant de tous côtés leur contenu ; on entend le bruit de quelque pile d'assiettes qui dégringole avec fracas et non sans grand dommage. La nuit, pour tenir dans son lit, malgré la planchette de roulis, il faut s'arc-bouter à droite et à gauche aux bords de l'étroite couchette. Décidément ce voyage manque d'agrément !

Chaque jour, après le déjeuner, quand la formidable voix de la sirène a annoncé l'heure de midi, quand le point a été relevé, tout le monde se précipite vers l'escalier pour regarder de combien de milles nous avons avancé depuis la veille, ce qui nous reste encore à traverser de l'Océan. La *Bretagne* file bon train, dix-sept nœuds par heure en

moyenne, et pourtant il semble que nous avancions bien lentement.

Enfin, ces trois longs jours passés, la mer s'apaise. Nous trouvons le calme relatif juste au beau milieu de l'Océan, à l'endroit où il est le plus profond et souvent le plus agité, aux environs du « trou du diable ». Les estomacs se calment ou s'aguerrissent peu à peu. A chaque repas quelques figures reparaissent. Bientôt les tables sont au complet ; la Compagnie cesse de réaliser des économies sur la nourriture de ses passagers.

Les quatre derniers jours du voyage sont presque une partie de plaisir. On peut se promener sur le pont ; on peut s'y installer, bien enveloppé, sur les grands fauteuils dont chacun s'est muni ; on respire l'air vif et frais ; on regarde l'Océan sombre et couleur de fer, sur lequel les vagues qui se brisent jettent de place en place des taches de blanche écume. On s'attarde le soir encore, et, une nuit, une petite aurore boréale nous salue au passage. On cause surtout pour remplir les longues heures d'oisiveté. Bartholdi nous raconte l'histoire de sa statue colossale.

C'était au printemps de 1871, quelques semaines après la fin de la guerre néfaste. Il avait dîné

à Glatigny, près de Versailles, chez M. Edouard Laboulaye, qu'il connaissait depuis longtemps, avec M. de Lafayette, M. de Lasteyrie, M. de Rémusat et quelques autres amis. On causait de l'Amérique. Bartholdi racontait comment, envoyé en mission pendant la guerre pour une fourniture d'armes auprès du gouvernement de Bordeaux comme capitaine de franc-tireurs alsaciens, il avait appris avec douleur les manifestations qui avaient eu lieu à New-York en l'honneur des victoires allemandes. Des marins français lui avaient expliqué cependant qu'il fallait voir dans ces manifestations plutôt un acte du parti allemand, fort nombreux dans la grande cité de l'Est, que l'expression des sentiments du peuple américain lui-même. Et, en effet, aussitôt après la capitulation de Paris, l'Amérique avait été des premières, par ses dons volontaires, à donner à la grande ville vaincue un témoignage de sympathie. M. Laboulaye abondait en ce sens. Sans croire que la reconnaissance fût, nulle part, une vertu nationale, il estimait que la France et l'Amérique, qui n'ont point d'intérêts opposés, qui ne se sont jamais rencontrées que comme amies sur les champs de bataille, n'ont aucune raison de se haïr; il estimait que, si une occasion s'offrait de resserrer le lien qui les unit, de part et d'autre

personne ne demanderait mieux, et que le centenaire de l'Union, qui approchait, pourrait justement fournir cette occasion.

Bartholdi écoutait, réfléchissait, et son parti fut vite pris. Il sortit avec la pensée qu'une œuvre était à faire pour sceller la bonne entente des deux nations, et que cette œuvre, il la ferait.

Le présent était triste en France; les préoccupations étaient à tout, excepté à l'art serein : Bartholdi partit pour l'Amérique. Là, en entrant dans la merveilleuse rade de New-York, se présenta à lui en une seconde l'inspiration qu'il était venu chercher ; il vit la petite île de Bedloe et il se dit aussitôt : « Sur cet îlot j'élèverai la statue de la Liberté éclairant le monde. »

Il passa six mois aux États-Unis, visitant le pays de l'Ouest à l'Est et du Nord au Midi, se perfectionnant dans la connaissance de la langue anglaise, essayant de conquérir des partisans à ses projets, se faisant présenter à tous et partout bien accueilli. Quand il revint, tout était bien arrêté dans son esprit, non seulement le dessin de sa statue, mais encore ses proportions. Il fit part de ses projets à M. Laboulaye et à ses amis ; il eut la satisfaction de les voir favorablement accueillis. La France devait faire tous les frais de la statue de la Liberté et l'offrir à l'Amérique en

témoignage de sa fidèle amitié. Il ne s'agissait plus que de recueillir l'argent nécessaire. Un comité fut organisé à cet effet. Des listes de souscription furent répandues en France ; une représentation extraordinaire fut donnée à l'Opéra. En 1877, d'autre part, un vote du Congrès américain accepta le don de la France et concéda pour l'érection de la statue l'îlot de Bedloe, choisi par le sculpteur.

Vers 1880, la somme nécessaire était à peu près recueillie. L'exécution commença. L'artiste avait fait lui-même une première maquette de dimensions restreintes, puis une seconde haute de trois mètres environ : c'est celle-ci qui a servi de modèle pour les agrandissements d'après les moyens mécaniques. La statue est en cuivre martelé travaillé au repoussé, dont toutes les pièces sont attachées l'une à l'autre par des rivets ; une solide armature de fer la soutient à l'intérieur. De la base au sommet de la torche elle mesure plus de quarante-six mètres ; la tête seule a une hauteur de quatre mètres quarante centimètres.

A la fin de l'année 1883, l'exécution était terminée ; la statue fut montée à Paris et exposée ; trois cent mille personnes l'ont visitée alors. Le 4 juillet 1884, jour anniversaire de la Déclaration de l'indépendance américaine, M. Ferdinand de

Lesseps, qui avait succédé à M. Laboulaye, à la mort de celui-ci, comme président du comité franco-américain, en faisait solennellement la remise au ministre des Etats-Unis à Paris, M. Morton, et notre ministre des affaires étrangères, M. Jules Ferry, associant le gouvernement à cette œuvre de l'initiative privée, annonçait que la statue serait transportée en Amérique par un bâtiment de guerre français.

C'est ici que les difficultés ont commencé. Pour associer dans une œuvre commune la France et les Etats-Unis, il avait été décidé que, si la France offrait la statue, on laisserait à l'Amérique le soin d'élever le piédestal destiné à la recevoir. Un comité avait été fondé aux Etats-Unis à cette intention, ayant pour président M. Evarts, ancien sous-secrétaire d'Etat, et pour secrétaire M. Richard Butler. Mais le piédestal était une assez grosse affaire; il devait, pour être en proportion avec la statue, avoir une hauteur de trente-cinq mètres, représentant un joli cube de maçonnerie. La dépense ne devait pas s'élever à moins de quinze cent mille francs. Le Congrès n'était point disposé à souscrire; la souscription privée en Amérique marchait péniblement; malgré les efforts et les circulaires du comité, beaucoup se faisaient tirer l'oreille, ne comprenant pas trop que les

Etats-Unis eussent à payer pour un cadeau qui leur était fait, qu'ils n'avaient pas sollicité, peu disposés aussi à donner leur argent en faveur d'une œuvre d'art qu'ils ne connaissaient pas, dont ils se demandaient ce qu'elle pourrait bien valoir.

La souscription avançait donc faiblement, misérablement, lorsqu'un journal de New-York, l'un des plus lus, le *World*, se mit de la partie. Il a pris bravement la statue sous sa protection ; il a gourmandé la mollesse de ses concitoyens ; il a ouvert une souscription dans ses colonnes, En quelques mois les trois cent mille dollars dont on avait besoin se sont trouvés au complet ; l'architecte, M. Hunt, s'est mis à la besogne ; le piédestal s'est dressé comme par miracle ; la statue a été montée. Et voilà comment nous sommes invités aujourd'hui à célébrer, le 28 octobre, l'inauguration de la statue de la *Liberté éclairant le monde*, dont M. Cleveland, le Président des Etats-Unis, doit venir prendre possession au nom de son gouvernement,

Le beau temps ne nous quitte plus. L'Océan, sur la rive américaine, se montre hospitalier pour les visiteurs du nouveau monde. A peine avons-nous rencontré quelques brouillards aux environs

de Terre-Neuve et entendu alors, de minute en minute, siffler lugubrement la sirène.

Le dimanche, dans la matinée, le pilote, qui a fait une centaine de milles pour venir au-devant de nous, monte à bord, nous apportant des nouvelles de l'humanité avec les derniers journaux. Rien d'importaut n'est arrivé durant ces sept jours ; le ministère français est toujours au complet, tel que nous l'avons laissé. C'est en Amérique seulement que nous apprendrons plus tard la retraite de M. Baïhaut. Dans l'après-midi, nous sommes signalés à l'un des phares de la côte ; nous apercevons à notre droite la ligne basse et sinueuse de la terre. Le dernier dîner à bord, le dîner du commandant, où la Compagnie offre le champagne à ses passagers, est célébré gaiement ; grands et petits, tout le monde s'affuble de bonnets de papier de toute forme et de toute couleur; il est sept heures quand nous jetons l'ancre à l'entrée de la rade de New-York. Nous n'entrerons que demain matin, car nous avons à subir la visite de la Santé et celle de la Douane ; mais nous apercevons à travers la nuit les milliers de becs de gaz de la ville de New-York, pareils à de petites étoiles, et la ligne de feu qui représente le fameux pont de Brooklyn. Si heureux qu'ait été notre voyage, chacun est enchanté d'en voir la fin.

Le lundi matin, avant six heures, tout le monde est debout et voit lever le soleil. La côte de l'Amérique est tout près de nous, avec ses cottages, ses villas, son paysage d'automne déjà dépouillé. Le médecin arrive à bord et passe la visite des émigrants, nos compagnons de voyage. Du pont supérieur nous les voyons défiler sur le pont inférieur. Pénible spectacle! Hommes et femmes, jeunes et vieux, enveloppés de châles et de pauvres vêtements, tenant des enfants par la main ou les portant dans leurs bras, fatigués du voyage, ils ont presque tous l'air morne et résigné des gens habitués à souffrir. Ils ressemblent à des vaincus du vieux monde plus qu'à des conquérants du monde nouveau. Pauvres gens! Que vont-ils trouver en débarquant? Combien d'eux, ici encore, vont retrouver leur vieille compagne, la misère! Quel est, parmi tous ceux-là, le millionnaire de l'avenir?

Nous avons levé l'ancre et nous voici bientôt dans la rade de New-York. Peu de panoramas sont, dit-on, supérieurs à celui-ci; mais il ne nous est guère donné d'en jouir. Le soleil, après s'être montré un instant, s'est bientôt voilé; la matinée est grise, brumeuse, triste; c'est vaguement, à travers un nuage, que nous entrevoyons la statue de Bartholdi quand nous passons de-

vant elle. Le bateau de la Douane vient accoster pour faire prêter à tous les passagers, selon l'usage, le serment qu'ils ne veulent rien introduire en fraude, serment qui, du reste, n'empêche en aucune façon une visite ultérieure fort minutieuse et fort tracassière. La Douane américaine n'a pas très bonne réputation. Nous n'avons, quant à nous, qu'à la remercier. Hôtes du gouvernement américain, nous sommes exemptés de toute visite; nos malles débarqueront sans être ouvertes. Et quelle contrebande, d'ailleurs, pourrions-nous bien apporter?

Nous approchons, nous approchons! En l'honneur de l'amiral Jaurès, la *Bretagne* a arboré à son grand mât le pavillon amiral. Un bâtiment de la marine américaine devant lequel nous passons nous souhaite la bienvenue en jouant la *Marseillaise*. Des navires de toute grandeur, de toute forme, se croisent dans la rade, et tous nous saluent en faisant siffler trois fois leur sirène, et notre sirène répond aussitôt par trois cris non moins stridents. Echange d'amabilités et de courtoisie touchant, mais terrible pour les oreilles, quand il se prolonge ainsi.

Nous voici engagés dans la rivière de l'Hudson, entre New-York et Jersey city. Les grands bacs qui font le service entre les deux villes portant

des centaines de passagers, des voitures, des charrettes, jusqu'à des trains de chemins de fer, vont et viennent en tous sens ; et des hourras unanimes, des cris de « Vive la France ! » nous accueillent chaque fois, en même temps que des centaines de mouchoirs s'agitent. Nous répondons de notre mieux à ces démonstrations. Nous pouvons être fixés désormais sur l'accueil qui nous attend : c'est bien en amis que nous allons être reçus ici, non pas seulement par les autorités officielles, mais par la population tout entière. Quand enfin la *Bretagne* s'arrête, vers huit heures et demie, au quai de la Compagnie transatlantique, c'est encore une foule enthousiaste qui nous acclame. Les membres du Comité américain sont là, un insigne à la boutonnière, qui prennent aussitôt possession de nous.

Nous ne nous appartenons plus désormais ; nous appartenons aux aimables hôtes qui ont tout arrangé d'avance pour que nous rapportions d'Amérique le meilleur souvenir.

CHAPITRE II

LA RADE DE NEW-YORK. — LA STATUE DE BARTHOLDI

25 octobre.

En mettant pied à terre sur le quai de New-York, notre secret désir à tous était, je le crois bien, d'aller tout droit à l'hôtel, de nous installer, de nous reposer un peu, puis de faire la connaissance de la grande cité américaine. Mais nous sommes ici non plus pour commander, mais pour nous laisser faire, et le Comité en a décidé autrement. Tout à côté du dock de la Compagnie transatlantique, un yacht élégant, la *Tillie*, est amarré. On nous prie aussitôt d'y monter. Un richissime Américain, M. Starbuck, heureux propriétaire de ce yacht magnifique, l'a mis à la dis-

position du Comité et de la Délégation. Il nous en fait lui-même les honneurs.

Une nouvelle promenade en mer, pour des gens qui viennent de faire huit grands jours de traversée, dont tous ne sont pas encore des navigateurs bien aguerris, le régal nous étonne d'abord. Et pourtant le Comité a bien fait, très bien fait; nous ne tardons pas à en avoir la preuve.

Le yacht se met en marche : où allons-nous? Nous le saurons bientôt. Le propriétaire du yacht n'a pas oublié que l'heure du déjeuner a pu sonner déjà pour nos estomacs; nous sommes invités à nous relayer par séries autour de la table de la salle à manger. On nous sert de grasses huîtres, des *blue points*, des ris-de-veau, de ces grenouilles énormes qui viennent du Canada et qui sont ici fort estimées. En Amérique comme en Angleterre, les Français ont sans doute la réputation d'être grands mangeurs de grenouilles. Un château-laffitte des plus estimables est chargé de nous rappeler la patrie.

Nous descendons l'Hudson au milieu des centaines de navires qui nous saluent et auxquels la sirène du yacht rend, sans presque s'arrêter, leur terrible salut. La brume s'est levée, un gai soleil d'automne éclaire doucement le ciel. Nous voyons maintenant où l'on nous mène ; le yacht se dirige

vers l'île Bedloe : on a tenu à nous faire bien voir d'abord l'œuvre de notre compatriote. A trois ou quatre cents mètres de l'îlot nous stoppons ; des canots conduisent jusqu'à l'île Bedloe ceux qui veulent visiter de près le piédestal et grimper jusqu'à la torche que la Liberté tient dans sa main levée.

Elle fait bien, elle fait même très bien, vue ainsi à quatre cents mètres de distance, la statue d'Auguste Bartholdi. Vous l'avouerai-je ? je n'étais point, pour ma part, sans inquiétude à son sujet. Ce n'est pas chose facile de faire une statue colossale. Il y a des règles bien connues pour la perspective lorsqu'il s'agit des proportions ordinaires ; mais ici où sont les règles qui peuvent guider sûrement l'artiste ? Dans une œuvre colossale, tout le mérite des détails est nécessairement perdu ; l'œil n'aperçoit que les grandes lignes. On ne peut ici ni tâtonner ni surtout refaire : c'est du premier coup qu'on doit avoir vu juste ; point de place aux repentirs ni aux retouches ; l'œuvre, si elle est manquée, est manquée irrémédiablement.

Eh bien, nous voici tout de suite rassurés. Bartholdi était bien né pour la sculpture colossale. Les lignes de sa statue sont fières, simples, heureuses et harmonieuses. Tout est en proportion dans cette figure gigantesque ; il s'en dégage une im-

pression de grandeur et de force. L'îlot sur lequel l'œuvre est placée, le piédestal, la statue, la baie de New-York qui nous environne, tout cela se tient et fait un bel ensemble ; l'île Bedloe semble avoir été placée là exprès pour recevoir ce monument. Nous nous en réjouissons pour la France, qui a offert ce beau cadeau à l'Amérique. Nous nous en réjouissons aussi pour Bartholdi, que nous n'avons cessé de trouver, depuis que nous voyageons avec lui, si simple, si peu infatué de lui-même, si affable et si obligeant, et que nous nous sommes tous pris à aimer. Il a vraiment le droit d'être fier de cette Liberté à laquelle il a consacré tant d'années de sa vie, pour laquelle il a dû, à force de patience et de volonté, vaincre tant d'obstacles, et qui ne lui rapportera rien, sinon de la gloire.

Après avoir bien regardé la statue, nous nous retournons en arrière ; et maintenant, sous le gai soleil, nous pouvons jouir de ce panorama de la rade de New-York que, le matin, la brume nous dérobait. Au centre est New-York, la ville immense, située sur une île triangulaire dont la pointe est tournée vers nous. Par une pente insensible elle monte de la Batterie, à l'extrémité de l'angle, jusqu'au *Central Park*, où la ville actuelle se termine, à neuf milles de la Batterie. A

gauche est l'Hudson, large comme un bras de mer et si merveilleusement profond que les plus grands navires peuvent le remonter jusqu'à quatre-vingts lieues. Et, de l'autre côté de l'Hudson, la ville de Jersey. A droite de New-York se trouve *East-River*, un véritable bras de mer celui-ci, et de l'autre côté de *East-River* la grande cité de Brooklyn, que relie à New-York le fameux pont. New-York compte aujourd'hui 1,400,000 habitants; Brooklyn en compte 850,000; Jersey city en compte 300,000. Si la progression continue — et rien ne paraît s'y opposer, — 4 ou 5,000,000 d'êtres humains seront bientôt réunis au fond de cette rade; on verra ici la plus formidable agglomération de vivants qui jamais se soit formée.

Le yacht se remet en marche. Où se dirige maintenant notre promenade? Vers l'*East-River*, vers ce pont de Brooklyn dont les Américains sont si fiers. Après le colosse de l'art français, l'œuvre colossale de l'audace américaine. A quatre-vingts mètres au-dessus du niveau de l'eau, juste la hauteur qu'atteint la statue de Bartholdi, un pont d'une seule arche, tout en fer, a été jeté sur ce bras de mer. L'œuvre est aussi légère dans son

exécution que hardie dans sa conception. Quand nous passons au-dessous, les poutres du pont sur nos têtes paraissent larges comme ces règles dont se servent les écoliers ; les câbles qui supportent le tablier semblent gros comme des ficelles ; les fils d'acier tordu qui se croisent en tous sens, rattachant aux câbles les poutres de fer, semblent gros comme des fils de la Vierge. Et cependant rien n'est plus solide que ce pont suspendu dont la seule vue effraye. Des centaines de piétons et de voitures ne cessent pas de s'y croiser ; un chemin de fer y va et vient sans cesse, dans les deux sens. Au milieu du pont même ne se produit pas la plus légère trépidation.

Nous remontons l'*East-River*, ayant à notre droite toujours Brooklyn, à notre gauche toujours New-York. Sans être aussi prodigieux que sur l'Hudson, ici encore le mouvement est énorme des *ferry-boats* et des navires ; ni les sirènes des autres bateaux ni celle de notre yacht ne cessent un moment de grincer. Nous longeons l'île où sont les prisons de l'État de New-York ; nous voyons des troupeaux d'hommes et de femmes marcher en de grands préaux sous la surveillance de gardiens. Dans le nouveau monde comme dans l'ancien, l'humanité a ses côtés douloureux.

Il ne nous reste plus qu'à revenir. Nous redes-

cendons l'*East-River*, nous passons devant la Batterie, nous remontons l'Hudson, nous accostons au même dock où nous nous étions embarqués ; il est trois heures de l'après-midi. Grâce à la mer paisible et au beau soleil, cette excursion a été une partie de plaisir exquise. Le Comité américain, auquel un certain nombre de femmes charmantes se sont jointes, et la Délégation française ont déjà fait ample connaissance. Les deux langues, comme les deux nations, ont fraternisé sur la *Tillie*. Décidément, l'idée du Comité était bonne.

Des voitures nous attendent sur le quai, de larges calèches à quatre places. En route maintenant pour l'hôtel où nos logements ont été préparés d'avance par les soins du Comité, où nos bagages sont déjà transportés. En route pour Hoffman House !

CHAPITRE III

HOFFMAN HOUSE

25 octobre.

Hoffman House est situé à peu près au centre de New-York, à l'endroit où se croisent à angle très aigu, devant Madison square, à quatre milles et demi de la Batterie et autant de Central Park, la grande voie commerçante de New-York, Broadway, et l'avenue élégante et aristocratique, la Cinquième Avenue. Là est aussi la division des deux cités que toute grande ville doit réunir : la cité active, bruyante, laborieuse, où l'argent se gagne ; la cité paisible où l'on rentre, les affaires terminées, où l'on vit de la vie de famille après que l'*office* a été fermé, où se dépense l'argen

gagné ailleurs — et l'argent se dépense ici comme il se gagne, sans presque compter.

Madison square est comme le point de contact de ces deux villes. Ici se trouve l'hôtel de la Cinquième Avenue, le vieil hôtel célèbre et renommé, cher aussi. Ici, le fameux restaurant Delmonico, qui gagne chaque année plusieurs centaines de mille francs et qui a, ça et là dans la ville, plusieurs succursales. Ici, le restaurant Brunswick, fort renommé lui aussi. Hoffman House fait le coin, de Broadway, à la hauteur de la vingt-quatrième rue. Il est le plus récent et, on peut bien le dire aussi, le plus cher des hôtels de New-York. Pour nous recevoir et nous traiter de son mieux, l'Amérique n'a reculé devant aucune dépense ; chacun de ses hôtes lui a coûté par jour un joli nombre de dollars !

On nous transporte au premier étage, dans le vaste salon garni de hauts et moelleux tapis, meublé avec tout le luxe imaginable. Un orgue qui joue des airs variés se met en mouvement en notre honneur. S'il ne nous accueille pas avec la *Marseillaise*, c'est que les airs nationaux ne sont pas notés sur son rouleau mécanique. Ici se fait la distribution des logements. Nous sommes logés, pour notre part, au sixième étage ; mais le nombre des étages a ici peu d'importance. Deux ascen-

seurs sont installés dans l'hôtel, et du matin au soir, jusqu'à une heure du matin même, ils ne font que monter et descendre. Un Américain se ferait scrupule de monter ou même de descendre un étage.

On nous a donné un véritable appartement : un salon bien meublé, une superbe chambre à coucher, un vaste cabinet comprenant la table de toilette pourvue d'un robinet d'eau chaude et d'un robinet d'eau froide, et une baignoire ; le reste n'est pas oublié. De grands placards spacieux et d'amples commodes sont prêts à recevoir le linge et les vêtements. Une carte fixée sur la porte nous apprend que l'appartement coûte par jour la modeste somme de neuf dollars, soit à peu près quarante-sept francs cinquante centimes.

Il faut d'abord faire connaissance avec le palais que nous habitons. Les hôtels d'Europe, même le Grand-Hôtel, ne donnent qu'insuffisamment l'idée d'un grand hôtel américain. Celui-ci est un immense caravansérail qui ne ressemble guère à ceux de l'Orient. Rien n'a été négligé pour assurer à ceux qui l'habitent tout le confort imaginable ; pour leur donner, durant leur séjour du moins, l'illusion qu'ils sont des millionnaires. Les escaliers sont en marbre blanc ; tous les couloirs sont re-

couverts de tapis épais. Au premier étage, ce n'est pas un salon seulement que l'on peut voir, c'est cinq, six, sept ou huit salons communiquant les uns avec les autres, tous richement meublés, tous montrant sur leurs parois des tableaux, des armes, des cuivres de l'Orient, des vases, des faïences, des porcelaines, des tapisseries. A ne rien cacher, tout ce luxe ressemble plus peut-être au luxe du *Bon Marché* qu'à la décoration de l'hôtel d'un véritable amateur. D'énormes calorifères chauffent incessamment salons et couloirs; ils les chauffent même un peu trop à notre gré. Une légion de *house-maids* en robes claires, les bras nus, ne cessent d'aller et venir d'étage en étage, nettoyant tout, faisant la guerre au moindre grain de poussière, entretenant partout une scrupuleuse propreté, un air tout flambant neuf.

Mais le plus curieux spectacle de l'hôtel, c'est le rez-de-chaussée. Là, dans les larges vestibules et les grands couloirs, circule incessamment une foule affairée. Il se négocie bien des affaires au rez-de-chaussée de Hoffman House. Nombre de *boys* à la physionomie éveillée, parlant toutes les langues du vieux monde aussi bien que du nouveau, se tiennent à la disposition des habitants de l'hôtel ou de leurs visiteurs. Pour un Américain, l'hôtel est un endroit où il doit trouver tout

ce qui peut lui être utile ou simplement commode. Un télégraphe est là qui transmet et reçoit les dépêches; il ne cesse pas d'être en mouvement. Il y a un bureau de banque à l'hôtel; on y signe des chèques et l'on y touche le montant des chèques tirés sur toutes les banques de la ville. On prend là ses billets pour tous les chemins de fer imaginables ou tous les bateaux à vapeur. On y fait, sans se déranger, enregistrer ses bagages pour Constantinople ou Saint-Pétersbourg, pour San-Francisco ou Yokohama. Voici une librairie où l'on trouve tous les journaux de New-York et des Etats-Unis, toutes les revues, tous les livres les plus renommés de ceux qui paraissent à Londres, à Paris ou à Leipzig. Voici, assis sur sa haute chaise, un plumitif qui, de sa main posée et moulant la lettre, fabrique des cartes de visite pour quiconque en manque. Jamais élève de Brard et Saint-Omer n'a plus consciencieusement ni mieux travaillé. Voici un bureau de tabac admirablement approvisionné. De la boîte d'allumettes, de la cigarette qui coûte deux ou trois sous la pièce, jusqu'au Havane le plus délicat, coûtant trente cents (1), rien n'y manque. Voici une estrade où, pour la modeste somme de

(1) Il y a cent cents dans un dollar.

cinquante centimes, on peut à toute heure faire cirer ses bottines ; et l'estrade ne chôme guère de clients les jours, nombreux ici, où la boue abonde dans la rue. Voici même, à côté du bureau de renseignements de l'hôtel et de la salle où l'on peut lire les journaux et faire sa correspondance, un notaire public — la profession est libre ici. Il se tient derrière un grillage, un gros registre où il griffonne et compte ouvert devant lui, tout prêt à recevoir les actes que les clients voudront bien lui confier.

Deux salles à manger à ce rez-de-chaussée ; trois salles à manger même, où l'on ne pénètre qu'après avoir remis au préposé du vestiaire, contre un ticket, son chapeau et son pardessus. Il y a la salle à manger réservée aux hommes seuls où l'on peut fumer, et la salle à manger réservée aux *ladies*, seules ou accompagnées, où le tabac est rigoureusement interdit.

La pièce la moins curieuse de ce rez-de-chaussée n'est pas le *bar*, qui s'ouvre sur Madison square. On y débite, comme dans tous les bars, sur de petites tables ou de grands comptoirs de marbre blanc, toutes sortes de boissons servies par des garçons vêtus de vestes blanches. Chaque consommation, que ce soit un *cock-tail*, un *sherry-cobbler*, un simple petit verre de *whisky* ou de *gin*, ou

un verre de bière, coûte également le quart d'un dollar, un *quarter*, un peu plus de vingt-cinq sous. Mais, à la condition de ne pas s'asseoir, on peut aussi manger du *corn-beef* taillé en fines tranches, de la salade de homard, d'autres plats encore, en grignotant de petits biscuits secs. Nombre d'Américains font ici, au milieu du jour, un lunch peu sain peut-être pour l'estomac, mais économique.

Le bar n'a rien négligé pour offrir tous les plaisirs à sa clientèle : ceux de l'esprit aussi bien que les autres. Le bar de Hoffman House — ne riez pas! — c'est le grand musée public de New-York. Là se trouve, au beau milieu d'une paroi, sous verre, éclairé dès trois heures de l'après-midi par de puissants réflecteurs, le grand tableau de M. Bouguereau, représentant un satyre entraînant des nymphes dans une danse orageuse. Il a coûté deux cent mille francs; il représente le chef-d'œuvre de l'art français au XIXe siècle ; il m'a paru être là-bas l'objet d'une admiration unanime et sans réserves. Un écriteau placé sur le cadre invite les passants à ne pas se servir de leur canne pour s'en montrer les beautés les uns aux autres, de peur de briser la glace et d'endommager la peinture. Respect aux chefs-d'œuvre!

De l'autre côté, en face de l'œuvre capitale de

l'art au XIXe siècle, une œuvre capitale de la Renaissance, un tableau du Corrège, sous verre également. L'authenticité du Corrège m'a paru beaucoup moins certaine que celle du Bouguereau. A côté du Corrège, une grande tapisserie des Gobelins représentant le port de Marseille : une merveille en fait d'imitation de la peinture à l'huile par les laines de couleur; et cette merveille a pour la recommander autre chose que son mérite : elle a, paraît-il, appartenu à l'empereur Napoléon III et une inscription nous en avertit. Fortune, voilà de tes coups !

Et maintenant imaginez encore une profusion de cadres richement dorés et de peintures dans ces cadres ; des casques et des bibelots d'Orient ; encore des faïences et encore des porcelaines ; des oiseaux empaillés ; vous aurez une idée de ce bar de Hoffman House où l'on débite chaque jour quelques centaines de tonneaux de bière, plusieurs hectolitres de spiritueux divers, des cuves de salade, des montagnes d'huîtres gelées, et assez de glace pour faire un iceberg.

Ce bar a toute une histoire. Il y a quelques années, un grand spéculateur de New-York, M. Fisk, fut tué raide en pleine rue d'un coup de pistolet par un certain M. Stokes ; il l'avait ruiné, il avait même eu, paraît-il, des torts plus

graves encore à son égard. M. Stokes fut d'abord condamné à mort; mais, son procès ayant été revisé, il trouva des juges moins sévères. La victime était médiocrement aimée, médiocrement estimable même, dit-on; M. Stokes, dont le passé était honorable, en fut quitte cette fois pour cinq années de prison. Sa dette à la société payée, il loua le bar de Hoffman House, et, comme il était actif et intelligent, il réussit. Il devint à la mode d'aller prendre un rafraîchissement chez « le meurtrier », comme on l'appelait. Aujourd'hui M. Stokes n'est plus seulement le maître du bar de Hoffman House, il dirige l'hôtel tout entier, et nous sommes ses hôtes. Mais tout le monde assure qu'il prête seulement son nom au propriétaire véritable, à l'un des Américains les plus colossalement riches qui soient, et dont le nom est aussi connu à Paris qu'il peut l'être à New-York ou dans le Névada. Ce sont là mystères qui ne nous regardent point.

A table, le soir, toute la Délégation est réunie. Nous avons notre salle à manger spéciale; la table est couverte de fleurs et de verdure; chaque femme trouve devant elle un bouquet; chaque homme, suivant une aimable attention que nous rencontrerons partout, un joli bouton de rose pour mettre à la boutonnière. Les principaux membres

du Comité américain sont là pour nous recevoir, et ce premier dîner est un banquet. Ce sera un vrai banquet que nous retrouverons, du reste, à Hoffman House, chaque fois que nous y dînerons. Dès ce soir les discours commencent au dessert, et nous savons d'avance que nous allons avoir ici bien des discours à entendre et à faire.

Après le dîner, la Délégation délibère. Nous avons reçu nombre d'invitations dès notre arrivée et même auparavant, car chacun s'ingénie à nous faire fête. Outre les réceptions officielles, beaucoup de clubs et de Sociétés veulent nous recevoir, nous offrir, qui un dîner, qui une soirée suivie d'un souper. Beaucoup de théâtres nous offrent des loges pour leurs représentations ; beaucoup d'établissements désirent nous montrer leurs collections et leur organisation. Ce n'est pas petite affaire que de choisir entre tous ceux qui nous sollicitent, car nous voudrions bien répondre de notre mieux à toutes ces politesses, ne désobliger aucun de ces hôtes si obligeants. Forcés pourtant de faire quelques attristés — nous ne possédons pas le don d'ubiquité, — nous nous voyons contraints de décliner en masse toutes les invitations des théâtres, grands ou petits ; nous quitterons l'Amérique sans avoir mis le pied dans une salle de spectacle du nou-

veau monde. C'est dommage ! Il est convenu que, dans le jour, nous nous partagerons, allant ici ou là, par groupes plus ou moins nombreux selon les curiosités de chacun ; le soir, nous marcherons tous réunis.

CHAPITRE IV

LA VILLE

26 octobre.

Faisons d'abord connaissance avec la ville. New-York est avant tout une grande cité commerçante, le vaste entrepôt des deux mondes, le lieu où s'échangent les produits du continent américain et de la vieille Europe : c'est par la cité commerçante qu'il faut commencer notre visite. Nous n'avons pour cela qu'à descendre à notre droite la longue et large artère de Broadway, à suivre la pente douce qui, de Madison square, conduit à la Batterie.

New-York se lève très tard. A neuf heures seulement les *offices* s'ouvrent et l'activité commence. Mais aux environs de neuf heures on ne voit que voitures, je veux dire *cars* ou tramways se suivant sur leurs rails de demi-minute en demi-minute, tous pleins ou plutôt bondés.

C'est la ville haute qui se précipite tout entière vers le quartier des affaires. Peu de piétons dans les rues ; on ne va guère à pied ici, pas plus qu'on ne monte les escaliers : le temps est trop précieux. Cette habitude de marcher le moins possible, aussi bien que celle de se charger lourdement l'estomac dès le saut du lit et de ne rien prendre avant le soir, excepté un rapide lunch debout dans un bar, pourrait bien ne pas être étrangère à ces nombreux maux d'estomac, à ces effroyables dyspepsies dont tant d'hommes se plaignent ici.

Comme elle a commencé tard, la vie active de New-York finit de bonne heure. Entre quatre et cinq heures du soir les affaires sont terminées. Les milliers et les milliers de personnes descendues le matin dans la cité remontent vers la ville haute par les tramways et l'*elevated rail-road*. Chacun retourne à sa famille ou à ses distractions. Mais, de neuf heures du matin à quatre heures du soir, le mouvement est extraordinaire, prodigieux. D'heure en heure il augmente, jusqu'à l'après-midi, où il bat son plein comme une marée régulière. Il n'y a ici de place que pour les hommes résolus à faire fortune, tout à la fois hardis, aventureux et en même temps laborieux à l'excès. Ils doivent donner chaque jour, en six ou sept heures, toute la somme d'énergie

dont ils sont capables. On s'use vite à ce métier, si on y peut gagner beaucoup d'argent, et c'est un proverbe qu'à New-York on ne voit pas beaucoup de vieillards.

Plus nous avançons dans cette rue de Broadway qui descend pendant plusieurs milles, plus l'activité et le mouvement vont croissant. Les *cars* eux-mêmes sont souvent forcés de s'arrêter à cause de l'encombrement, et ç'a été pour beaucoup de vieux New-Yorkais une espèce de scandale naguère que l'établissement de tramways dans Broadway. La concession n'a, dit-on, été obtenue que par surprise et payée assez cher ; mais elle a été accordée : il n'y a plus à revenir sur le fait accompli (1).

De Madison square au square Lafayette, surtout des industries de luxe, des magasins élégants : c'est quelque chose comme la rue de la Paix ou l'avenue de l'Opéra. Là se trouve la célèbre maison de l'orfèvre Tiffany, l'Odiot et le Fontana du nouveau monde. Au square Lafayette, Broadway décrit un arc de cercle et se dirige ensuite vers la Batterie. Nous approchons du quartier laborieux et actif entre tous. Des centaines et

(1) Depuis notre voyage cette concession de tramway a valu une condamnation sévère à l'un des *aldermen* de New-York.

des centaines de magasins de toutes sortes, d'établissements de gros, d'établissements de détail, maisons où se brassent des millions d'affaires, où la spéculation se livre à toutes les audaces, où les fortunes se font rapidement et souvent se défont non moins vite, se succèdent sans interruption. On nous montre l'îlot occupé par la maison de Nouveautés fondée par le richissime Stuart, qui fut, avant Aristide Boucicaut, l'inventeur du *Bon Marché* à New-York.

Noms anglais ou américains, noms hollandais, noms allemands sont ici mêlés les uns aux autres. New-York est entre toutes une ville cosmopolite. Dans le nombre nous avons le plaisir de voir figurer quelques noms français, malheureusement trop rares. On avait dit que les juifs ne réussissaient pas à faire fortune en ce pays, que l'Israélite ne trouvait pas à mordre sur le Yankee et rencontrait en lui trop forte partie. Si la chose a été vraie autrefois, elle a certainement cessé de l'être : l'Israélite s'est mis, ici comme partout, à la hauteur de la situation. Il a fait la preuve de son intelligence et de son énergie ; et ici aussi il a fait bande à part et s'est mis en faisceau. Le long de Broadway, durant deux ou trois cents numéros, nous ne rencontrons guère que des noms qui ne nous laissent aucun doute sur l'ori-

gine et la religion de ceux qui les portent.

Nous voici au bas de Broadway. Ici est la poste ; ici, tous les établissements des grands journaux de New-York : le *New-York Herald*, le *World*, la *Tribune* ou plutôt le *Tribun*, le *Sun*, le *Courrier des Etats-Unis;* ici les bureaux des nombreux chemins de fer et des agences de navigation, plus nombreuses encore ; ici la Bourse du commerce ; ici les immenses comptoirs de l'importation et de l'exportation. C'est quelque chose comme l'activité de la cité de Londres ou du quartier des affaires de Liverpool ; rien en France, même Marseille ou Bordeaux en leurs coins les plus animés, ne peut donner l'idée de ce spectacle. Si larges que soient les rues, elles sont trop étroites pour la circulation des gens affairés, des cars, des lourds camions chargés de marchandises.

Ne demandez pas à Broadway ou aux autres voies de commerce de New-York l'aspect ni l'élégance de nos grandes rues parisiennes. On ignore nos coquets étalages, l'art de faire un tableau agréable aux yeux des étoffes ou des marchandises exposées les unes à côté des autres. Beaucoup d'enseignes ; beaucoup d'images coloriées en couleurs voyantes, trop voyantes même : la chromolithographie sévit terriblement aux Etats-Unis. Bien plus que de plaire à l'œil, il s'agit de

s'imposer à lui, de le forcer à voir et à regarder. Peut-être après tout, en le frappant avec cette brutalité, croit-on lui être agréable.

Une autre disposition des maisons new-yorkaises s'oppose à la beauté des étalages. Les magasins ne sont pas, comme les nôtres, développés surtout en largeur sur la rue ; ils sont tout en profondeur. La place sur la façade est ici chèrement disputée. La location du moindre *office* est d'un prix énorme; on rattrappe sur la profondeur ce qu'on n'a pu prendre autrement. Si vous franchissez la porte d'une étroite boutique de modeste apparence, vous découvrez que vous êtes entré dans une sorte de boyau, dans une galerie longue comme un passage parisien; les comptoirs à droite et à gauche succèdent aux comptoirs, et les rayons aux rayons ; dès le milieu de la journée il faut allumer le gaz pour y voir. A la chute du jour, tous ces magasins se ferment, mais ne se ferment pas à la façon française : point de volets de fer glissant le long de la devanture; on se borne à clore à double tour la serrure de la porte : on laisse à l'intérieur un bec de gaz allumé. Jusqu'au lendemain matin, où le propriétaire et ses commis y reviendront, le magasin reste confié à la protection des *policemen* qui circulent toute la nuit et sont chargés d'arrêter les voleurs, si quel-

qu'un s'avisait d'y pénétrer ou d'appeler les pompiers, si un incendie se déclarait.

Dirigeons maintenant notre promenade en sens inverse. Après avoir rapidement parcouru la cité commerçante de la ville basse, faisons rapidement aussi la connaissance de la ville haute : celle qui commence à Madison square pour se terminer à l'entrée de *Central Park.*

De ce côté, peu de magasins, sauf le long de Broadway, mais des maisons et des maisons d'habitation, le long des avenues et des rues qui les coupent à angle droit. Beaucoup d'hôtels, car on habite ici l'hôtel bien plus qu'en Europe; peu de maisons sont divisées en appartements, et chaque maison se loue cher; on n'en trouve guère — j'entends des plus modestes — à moins de 7,500 francs par an. Les ménages obligés à l'économie préfèrent s'installer à l'hôtel. On y a sa chambre, on reçoit dans cette chambre, dans son petit salon ou, mieux encore, dans le salon commun, qui ressemble à un parloir et où se groupent, dans les différents coins, nombre de sociétés particulières. On y naît, on y grandit, on s'y marie, on y meurt. On y a, pour un prix relativement peu élevé, le service d'un nombreux domestique, la jouissance

d'un luxe un peu banal, l'illusion de la richesse. Il n'est pas rare de voir une belle Américaine qui ne possède ni un essuie-mains, ni une paire de draps, ni un meuble, ni un couvert d'argent ; en revanche, elle a des robes superbes et quantité de bijoux. Toute sa fortune est dans douze ou quinze caisses qu'elle fait et défait selon que les accidents d'une vie errante la conduisent ici ou là. Elle est ainsi (comme l'on voudra) ou partout chez elle, ou chez elle nulle part. C'est une façon d'entendre la vie en nomade, à laquelle notre vieux monde aurait quelque peine à se faire.

Beaucoup d'églises aussi : des grandes, des petites, des moyennes. Le catholicisme et le protestantisme anglican ne sont pas ici seuls en présence; toutes les variétés du protestantisme ont crû et multiplié à l'égal des étoiles du ciel et des sables de la mer, sous le régime de l'entière liberté religieuse. Pour les énumérer il faudrait un dénombrement un peu plus long que celui d'Homère. L'Etat ne protège aucun culte, n'en persécute aucun ; chacun se débrouille de son mieux, recrute des prosélytes comme il peut. Chaque communauté, en faisant appel à la générosité de ses fidèles, élève des édifices religieux, les entretient; et entre toutes les communautés c'est une rivalité d'amour-propre à qui montrera

le plus de magnificence. L'Américain trouve aussi naturel de payer les frais de son culte que d'acquitter les notes de son épicier et de son boucher, de payer son médecin s'il est malade, ou son avocat s'il a un procès. On ne peut faire deux cents mètres dans cette partie de New-York sans rencontrer une église, et les églises cependant sont moins nombreuses à New-York qu'à Brooklyn, surnommée la cité des églises. En comparaison de Brooklyn, New-York a la piété tiède. Presque toutes ces églises, quelle que soit la secte à laquelle elles appartiennent, sont également de style ogival : gothique encore voisin du roman, gothique tout à fait ogival, gothique fleuri et flamboyant, il y en a ici pour tous les goûts, avec de hautes flèches quand les moyens l'ont permis. C'est le gothique assurément qui répond le mieux au sentiment mystique de ce pays. Mais, que ce gothique imite les XIIe et XIIIe ou le XIVe siècle, c'est toujours un gothique d'imitation : on y cherche en vain une note nouvelle et originale.

Rien de plus varié que les maisons de cette partie de la ville. Chacun a bâti selon son goût et selon sa fortune. Tous les styles de tous les temps, de tous les pays, se sont comme donné rendez-vous. A côté d'un pylône égyptien, voici un portique dorique, puis un portique d'ordre ionique, puis un autre

d'ordre corinthien. Ici une maison moyen âge; là une autre de la Renaissance ; là une maison hollandaise; il ne manque que le châlet suisse — et encore je n'en réponds pas ! Ici une maison d'un ou deux étages, là une bâtisse énorme qui fait songer à un palais de Florence; là une immense construction peinte en rouge vif et qui compte dix, onze, douze étages. Le type le plus commun est celui de la maison anglaise avec sa cuisine au rez-de-chaussée, à demi enfoncée dans le sous-sol, un escalier d'une douzaine de marches avançant sur le trottoir et conduisant à l'habitation des maîtres : il y manque seulement cette fenêtre à pans coupés faisant saillie sur la rue et d'un si joli effet à Londres lorsqu'à l'intérieur elle est toute garnie de fleurs.

Les deux avenues essentiellement élégantes de New-York sont la cinquième avenue et Madison avenue. C'est là l'équivalent de notre faubourg Saint-Germain ou de notre quartier des Champs-Elysées. Ni dans l'une ni dans l'autre on n'a permis aux tramways de poser leurs rails.

Presque en haut de la cinquième avenue, à la hauteur de la cinquante-troisième rue, nous sonnons à la porte d'un hôtel carré, peu élevé, presque fermé du côté extérieur aux regards indiscrets. C'est ici la demeure du très riche

M. Vanderbilt, propriétaire de la plus célèbre galerie de New-York, que nous voudrions visiter. Nous sommes introduits dans un large vestibule carré, dallé de mosaïques, dont les murs sont revêtus de plaques de marbre jaune relevé de garnitures de bronze; au centre, sur un piédestal, un énorme vase de malachite. Visiter la galerie de M. Vanderbilt est une faveur dont le maître est, paraît-il, avare. On nous avait prévenus que nous nous verrions refusés; mais le titre de membre de la Délégation française est un Sésame qui ouvre toutes les portes : la permission est aussitôt, et fort gracieusement, accordée. La collection est exposée dans deux vastes salons ouvrant sur un magnifique jardin d'hiver, décorés et meublés avec autant de goût que de richesse. Elle est vraiment superbe. On me dispensera de la décrire; au surplus, les Parisiens ont vu à nos Salons presque tous les morceaux qui la composent. M. Vanderbilt n'a voulu collectionner que la peinture moderne; mais il a su la bien choisir. A de rares exceptions près, il n'a recherché que des œuvres de l'école française. Tous nos maîtres en renom sont représentés chez lui, et presque tous par une œuvre impor ante.

Il est une autre galerie également célèbre à New-York et que nous voudrions aussi visiter :

c'est la collection réunie par le marchand de Nouveautés Stuart. Mais Mme veuve Stuart vient de mourir aujourd'hui même; on ne doit l'enterrer que dans quelques jours. Nous serons forcés de partir sans avoir vu la collection Stuart. Il y a quelques années, après la mort de M. Stuart, son cercueil avait disparu; de hardis voleurs l'avaient dérobé, comptant forcer la famille à le racheter à prix d'or. Mme Stuart a pris, paraît-il, de minutieuses précautions pour empêcher que semblable aventure n'arrivât à sa dépouille mortelle : peine inutile assurément; les meilleurs coups sont ceux qu'il faut le moins s'aviser de recommencer.

Quand on s'est promené toute une journée à travers une ville comme New-York, on cherche, malgré la fatigue, à résumer l'impression qu'on en rapporte, et deux ou trois traits restent marqués dans l'esprit.

New-York est, comme on sait, une ville tirée au cordeau. Les avenues dans le sens de la longueur, les rues dans le sens de la largeur, s'y coupent à angle droit. Rues et avenues se distinguent les unes des autres par des numéros; un chiffre, sauf de bien rares exceptions, est le seul nom de baptême des rues et des avenues. Un conseil muni-

cipal animé du désir de bouleverser les dénominations reçues serait ici bien embarrassé de faire des siennes! Un nom propre risque de déplaire, si illustre qu'il puisse être, à tel ou tel parti politique : impossible, avec la pire mauvaise volonté du monde, de mettre de la politique dans l'arithmétique.

Le système est commode; rien de plus aisé pour se reconnaître et se diriger. Du moment où vous avez rencontré la quatrième avenue après la troisième, vous savez que la cinquième doit suivre en continuant dans le même sens; vous savez aussi que c'est la vingt-quatrième rue qui suit la vingt-troisième ; elle est suivie elle-même par la vingt-cinquième. Un numéro d'avenue, un numéro de rue : il n'en faut pas davantage pour aller sûrement où vous voulez; il n'y a plus qu'à découvrir le numéro spécial de la maison que vous cherchez dans telle avenue ou telle rue.

Ce système si commode a pourtant aussi ses désavantages. Il est glacial comme les mathématiques ; il ne dit rien à l'imagination. Une promenade dans Paris est une leçon d'histoire perpétuelle. Elle rappelle aux jeunes Français tout le passé de notre pays ; les noms propres inscrits en lettres blanches sur les plaques bleues émaillées réveillent de précieux souvenirs ; ils les rappellent

aux générations nouvelles ; ils témoignent de la reconnaissance nationale pour les grands hommes qui ont bien servi la patrie ; ils promettent un semblable honneur à ceux qui, à leur tour, la serviront bien. L'Amérique offre à notre démocratie plus d'un bon exemple à suivre ; pour ce qui est des noms des rues je serais fâché que la France renonçât à ses traditions pieuses. Je préférerai toujours le nom d'avenue Hoche ou d'avenue Kléber à celui de Troisième ou de Cinquième avenue.

Une ville bâtie en damier pourra être une ville bien ordonnée ; elle sera toujours une ville monotone. Ici, aucune fantaisie, aucun imprévu ; toujours et toujours la ligne droite, devant soi, dans la rue que l'on suit, à droite et à gauche, dans les rues que l'on croise. Or, si rien n'est plus court que la ligne droite, rien n'est aussi moins varié, moins intéressant, moins pittoresque.

La ligne droite est-elle même toujours la ligne la plus courte ? Il faut s'entendre. Quand on va ici d'un point à un autre, à moins de suivre une rue ou une avenue, il n'y a jamais de ligne plus courte : il faut toujours suivre les deux côtés du triangle rectangle, car on chercherait en vain l'hypoténuse. Si, au lieu de se servir continuelle-

ment des *cars* ou du chemin de fer aérien, les habitants de New-York marchaient davantage à pied, ils maudiraient souvent les ingénieurs, épris de régularité mathémathique, qui ont tracé le plan de leur ville.

Point d'arbres dans New-York ; à part trois ou quatre squares espacés de distance en distance, pas un endroit où la végétation se montre et vienne égayer le regard ; pas une rue plantée : de la pierre et des enduits, rien que de la pierre et des enduits de couleurs souvent criardes. Il ne me souvient pas d'une seule maison, fût-elle celle d'un millionnaire — et le millionnaire ici est l'homme qui « vaut » au moins un million de dollars, — à laquelle attienne un jardin ; personne ne possède un jardin de deux cents mètres carrés de superficie, avec quelques arbres : le terrain est à trop haut prix pour que personne puisse s'offrir une telle fantaisie.

Disons-le franchement, on ne saurait appeler New-York une belle ville. Cité puissante, cité énergique, riche, où l'énergie de la race se montre partout, j'y souscris tant que l'on voudra ; mais ville élégante et faite pour plaire, non pas ! — De quelque côté que l'on s'y promène, dans la ville haute ou dans la ville basse, il semble toujours, ici ou là, que l'on se promène dans la

même rue, car l'aspect ne change pas. Partout des bâtisses et des bâtisses, disparates, différentes, hautes ou basses, riches ou humbles ; mais toujours le même spectacle. Nulle part une échappée à droite ou à gauche ou sur l'Hudson ou sur la rivière de l'Est ou sur la rade. On pourrait ici vivre des années sans se douter jamais d'aucune des beautés de la nature qui nous environne. La promenade, en quelque sens qu'on la dirige, n'a rien de ce charme qu'offre notre Paris, par exemple, lorsqu'on suit la ligne des boulevards, l'avenue des Champs-Elysées, ou lorsqu'on traverse les ponts qui relient les deux rives de la Seine. Rien non plus de cet attrait qu'offre la suite de nos étalages invitant les regards à s'arrêter et les passants, même pressés, à faire halte un instant. Rien ne détourne ici des affaires ni des intérêts ; rien ne distrait des préoccupations. New-York n'est pas une ville, sauf un petit coin de Broadway, où l'on puisse trouver plaisir à flâner. On la traverse pour aller où l'on a besoin d'aller, sans autre souci que d'arriver le plus vite possible ; on s'explique que les habitants de New-York préfèrent à la marche des moyens de transport plus rapides : la rue est laide en général, franchement laide. Quand il pleut, en attendant qu'il neige — et voici qu'il a commencé à pleuvoir, — la boue,

une boue noire, visqueuse et épaisse envahit les rues ; ce n'est pas en frais de balayage que la municipalité de New-York risque de se ruiner. Les trottoirs sont encombrés de poteaux laids, soutenant des traverses en bois sur lesquelles sont posées des vingtaines de fils : ce sont les fils des télégraphes et des téléphones, inventions commodes et utiles à coup sûr, mais d'un aspect déplaisant. Ces centaines de fils qui se croisent en tous sens forment en l'air une manière de toile d'araignée. On s'occupe ici exclusivement du côté pratique ; on établit au meilleur marché possible les choses utiles ; de l'élégance et de l'art, à peu près aucun souci. Et, de même, rien de plus laid que les becs de gaz chargés d'éclairer les rues et peinturlurés d'une couleur verte odieuse ; presque tous ont perdu à la bataille leurs verres qu'on n'a pas remplacés ; le couvercle de métal qui les couronne incline à droite ou à gauche, selon la fantaisie ; et le support du bec de gaz lui-même, aux formes mal équarries, titube à son gré, comme un homme ivre, dans un sens ou dans un autre. Qu'importe, après tout, pourvu qu'il fasse suffisamment sa besogne, qui est d'éclairer !

J'ai parlé des tramways, des innombrables tramways dont les rails se coupent à travers les

rues et les avenues. Il faut dire un mot aussi du chemin de fer aérien, de cet *elevated rail-road* dont on a tant parlé chez nous depuis qu'il est question du chemin de fer métropolitain. L'*elevated rail-road* part de la Batterie, de la pointe de New-York sur la rade ; il aboutit au haut de la ville, à *Central Park*, en suivant une double direction. L'embranchement de gauche a tracé sa voie du côté de l'Hudson ; l'embranchement de droite, du côté de la rivière de l'Est. Il forme ainsi une sorte de V.

De minute en minute les trains se succèdent ; quel que soit d'ailleurs le point où l'on s'arrête, comme dans les *cars*, le prix est le même : cinq cents, c'est-à-dire cinq sous, par personne. Ici non plus aucun sacrifice n'a été fait à l'élégance. Le chemin de fer circule à peu près à la hauteur d'un second étage ; de distance en distance chacune des deux voies est soutenue par deux colonnes de fonte, souvent même par une seule, qui se divise en forme d'Y. En quelque endroit de la ville que l'on soit, on aperçoit sans cesse, à sa droite et à sa gauche, le chemin de fer aérien. La construction est hardie, d'autant plus hardie que le chemin de fer décrit souvent une courbe assez rapide, presque un coude : on n'eût guère manqué chez nous, au nom de la sécurité publi-

que, de protester contre une telle installation, si elle eût été tentée. Mais ici le danger n'est pas chose qui effraye à l'avance ; et, en fait, un seul accident s'est produit depuis 1873, date de la construction de l'*elevated rail-road*. Ce qui est vrai, c'est que l'aspect de la construction est fort disgracieux, qu'il y aurait à Paris un beau *tollc*, et un *tolle* justifié, si l'on s'avisait d'en introduire une pareille !

Avec les *cars*, avec le chemin de fer aérien, les moyens de transport abondent à New-York ; le malheur est que, pour se servir des uns et des autres, il faut déjà connaître la ville assez bien. Je défie un étranger, même assez familiarisé avec la langue anglaise, de distinguer les noms des stations du chemin de fer lorsque les employés les prononcent ; et à chaque arrêt il n'y a de temps à perdre ni pour monter ni pour descendre. Un visiteur nouvellement débarqué à New-York est réduit à s'adresser aux voitures de place, et ces voitures sont chères ; un dollar et demi la première heure, un dollar pour chaque heure qui suit. Encore, ces voitures sont-elles aujourd'hui soumises à un tarif ; naguère, il en était autrement. Il fallait débattre le prix de gré à gré, et l'étranger était littéralement plumé : j'en sais qui ont dû payer cinq dollars — près de vingt-sept

francs — pour se faire transporter du quai de débarquement à leur hôtel. La liberté illimitée a ses inconvénients, surtout quand on a affaire aux cochers.

CHAPITRE V

AU CERCLE FRANÇAIS DE L'HARMONIE

25 octobre.

Nos réceptions officielles commencent dès le mardi soir. La première nous est offerte par nos compatriotes les Français établis à New-York ; et c'est là pour nous un plaisir.

Même ici les Français sont divisés. Ce n'est pas que l'on trouve en Amérique des légitimistes, des orléanistes et des impérialistes : monarchie et empire paraissent également des idées singulièrement attardées en ce pays où la république et la liberté fleurissent depuis un siècle, où tout le monde y est également attaché. Mais il y a, ici comme ailleurs, les modérés et les violents, les opportunistes et les radicaux: la colonie française

est divisée en deux partis qui se regardent volontiers en chiens de faïence. Modérés et radicaux, les uns et les autres ont leurs cercles, leurs lieux de réunion, leurs sociétés de bienfaisance distinctes. Pour nous fêter, ils ont cependant oublié leurs désaccords et fait une trêve ; le produit de la réunion — car c'est ici une réunion payante — sera partagé également entre les deux sociétés de secours.

La fête a lieu dans un théâtre, à l'Académie de musique. Le temps, qui menaçait depuis le matin, s'est tout à fait gâté : c'est par une pluie battante que nous arrivons à l'Académie. Le Comité nous reçoit, et nous prenons place sur la scène. La salle est bondée, de l'orchestre aux dernières galeries ; elle est toute décorée de drapeaux américains et français réunis. L'hymne de la *Marseillaise* nous accueille; tous se lèvent pour l'entendre, dans la salle et sur la scène. C'est debout aussi que tous nous écouterons tout à l'heure l'hymne américain, le *Star spangled banner*.

Ce n'est pas un Français cependant, c'est un Américain — et c'est là une attention délicate — que le comité français a chargé de nous souhaiter la bienvenue. L'orateur est M. Coudert, l'un des avocats les plus renommés de New-York. Il est vrai que M. Coudert est, par ses origines, un

Français, comme son nom l'indique; il est vrai aussi qu'il manie notre langue en Français véritable. Son accent seul nous avertit qu'il n'est pas né de ce côté de l'Océan; mais il sait notre langue aussi bien que pas un de nous; la phrase n'est pas seulement correcte, facile, limpide, harmonieuse; il connaît toutes les finesses de notre idiome et même toutes ses malices. Tour à tour il est capable d'exprimer sa pensée avec force ou de faire deviner ce qu'il ne lui plaît pas de dire.

M. Coudert est catholique, catholique sincère, et il ne le cache pas. Il était naguère, dit-on, le bras droit de l'archevêque de New-York, le cardinal Mac Closky; mais les catholiques ici ne ressemblent pas à un trop grand nombre de nos catholiques français, qui pourraient venir prendre de lui des leçons. Sa foi religieuse ne l'empêche pas d'être fermement républicain; le mot de république ne lui brûle pas les lèvres. M. Coudert ne se contente pas d'accepter la république, il est ce qu'on appelle ici démocrate. On lui prête des ambitions politiques, bien justifiées par son talent, et peut-être y a-t-il quelque courage dans l'acte qu'il fait aujourd'hui : il s'expose en effet à déplaire au parti allemand, très puissant à New-York; il n'a pas hésité pourtant à venir nous souhaiter la bienvenue. Il a fait davantage : il a

brûlé ses vaisseaux et affirmé bien haut ses sympathies pour la France, en qui il voit, dans le présent comme dans le passé, l'apôtre généreux de la civilisation, le vrai « soldat de Dieu ».

Pendant trois quarts d'heure, M. Coudert tient l'assemblée littéralement sous le charme. Il est tour à tour spirituel, incisif, éloquent. Mais où il nous va au cœur, c'est lorsqu'il parle de la France, de son rôle dans le monde, comme en parlait notre Michelet; et il nous émeut plus encore quand, d'une main délicate, il touche à nos douleurs, que lorsqu'il célèbre notre gloire passée. Il a su nous louer comme il nous plaît qu'on nous loue.

Un seul d'entre nous est capable de répondre comme il convient à ce beau discours, trop vite fini : c'est M. Spuller, et M. Spuller prend la parole. Il exprime en termes si heureux les sentiments qui sont dans notre cœurs à tous, l'admiration que nous inspire la grande démocratie américaine, si hardie à la fois et si sensée, que, lorsqu'il a fini, notre président, M. de Lesseps, se lève, va à lui et l'embrasse.

M. Evarts, président du comité américain, prend ensuite la parole et prononce un discours en anglais. Le délégué de la ville de Paris, M. Deschamps, se fait entendre à son tour. Mais la foule

réclame et acclame M. de Lesseps et M. Bartholdi ; l'un et l'autre est forcé de se lever, de s'avancer, de prononcer quelques paroles. Mme Bartholdi, qui, d'une avant-scène, assiste à la cérémonie, tout émue, se retire au fond de la loge pour cacher de douces larmes.

La première partie de la soirée est finie. C'est un concert qui doit terminer la fête. Les délégués quittent la scène et vont s'asseoir dans les loges et les avant-scènes. Place aux chanteurs et aux chanteuses, aux musiciens et aux choristes ! Nous voici à notre tour spectateurs après avoir été acteurs. Le concert est intéressant et varié. Nous entendons la voix superbe et bien connue de Mme Fursch-Madier qui s'appelle aujourd'hui Mme Fursch-Madi. Nous applaudissons à ce qui reste du contralto, jadis magnifique, de Mme Trebelli. Nous écoutons un beau chœur en honneur de la statue de Bartholdi, composé par un musicien qui n'a pas voulu se faire connaître. On n'a voulu nous faire entendre que des œuvres de maîtres français, et on les a bien choisis : Berlioz, Gounod, Ambroise Thomas, Adam, Massenet, Bizet, Saint-Saëns, Delibes. Belle et bonne soirée ; soirée toute patriotique. et qui aura été profitable aux Français malheureux, hélas ! trop nombreux ici.

CHAPITRE VI

« CENTRAL PARK ». — LE JARDIN ZOOLOGIQUE

26 octobre.

Profitons d'une matinée où la pluie a fait trêve ; visitons le *Central Park* ; aussi bien nos yeux ont besoin de se reposer du spectacle des maisons et de voir un coin de nature.

Central Park, en dépit de son nom, est situé, je l'ai déjà dit, tout en haut de New-York, presque à l'extrémité de l'île sur laquelle la ville est bâtie ; c'est le bois de Boulogne de New-York. La saison n'est pas favorable pour voir un parc à son avantage. Les pelouses n'ont plus leur aspect verdoyant ; beaucoup d'arbres ont déjà perdu leurs feuilles. L'automne est magnifique en Amérique, tous les voyageurs l'ont déclaré ; mais nous sommes déjà

aux tout derniers jours de l'automne. Il reste pourtant encore çà et là des jaunes superbes, des rouges aussi d'un incomparable éclat, et qui nous paraîtraient, si un de nos paysagistes les présentait à nos Salons, singulièrement énergiques, même un peu brutaux.

Central Park n'est pas immense; des allées sinueuses y ont été cependant dessinées avec assez d'art pour que l'on y circule une heure ou deux sans reconnaître un point où l'on a déjà passé. De distance en distance des œuvres d'art, des bustes, des statues, des groupes de bronze qui semblent avoir bien froid sous ce rude climat. Il y a les routes destinées aux voitures; les allées réservées aux cavaliers : la promenade à cheval est un des plaisirs favoris des Américains et des Américaines. Il y a aussi les chemins à l'usage des piétons, dallés de bitume pour les protéger contre la boue. Les *policemen*, gens bien nourris, vêtus de gris ou de noir selon la saison, un casque en cuir bouilli sur la tête, un petit bâton à la main, sont là qui veillent soigneusement à ce que voitures, cavaliers ou piétons n'empiètent pas sur leurs droits réciproques.

Ce qu'il y a de plus curieux à *Central Park*, en cette saison du moins, c'est le sol. Le roc ici affleure partout. Sans cesse le terrain ondule;

tantôt il s'élève en petits monticules, tantôt il se creuse en dépressions profondes ; et chacune de ces dépressions forme vite un petit étang ou, pour mieux parler, une grande mare. Rien n'est plus varié que cette série d'aspects. Je ne saurais mieux comparer *Central Park* qu'à un certain nombre de coins de notre Fontainebleau, si vous voulez bien ajouter que les accidents de terrain sont de moindre importance et qu'au lieu d'avoir affaire à une forêt, vous êtes ici dans un parc.

Aimez-vous les bêtes? Quant à moi, j'en raffole. Je ne crois pas qu'il y ait une étude aussi attrayante, aussi intéressante que celle des mille et une formes de la vie. Il y a depuis quelques années, dans un coin de *Central Park*, un jardin zoologique, et j'ai un peu abrégé le reste de la visite pour m'attarder ici. Le jardin zoologique de New-York ne saurait entrer en comparaison ni avec celui de Londres, ni avec ceux d'Amsterdam ou d'Anvers, ni avec le *Thier-garten* de Berlin, ni avec notre Jardin des plantes, ou notre Jardin d'acclimatation. Il vaut bien qu'on le visite cependant. Il y a des lions, des tigres, des panthères, un hippopotame, deux chameaux, comme tous les jardins zoologiques du monde. Il a sa collection d'ours noirs et blancs ; il a un petit

troupeau d'éléphants parqués en un enclos, une grosse chaîne au pied, et que l'on voit tranquillement, méthodiquement, gauchement, engloutir par minces bouchées la petite meule de foin placée devant chacun d'eux. Mais ce qui nous intéresse ici surtout, ce sont les animaux appartenant à l'Amérique et que notre vieux monde ne connaît guère. Voici les lions américains, les pumas; voici, sous un vaste hangar, avec sa femelle, solidement attaché, un bison, avec ses cornes courtes et pointues, son énorme crinière noire, les formidables attaches de ses épaules : c'est un terrible personnage que ce bison s'il vient à se fâcher! Le plus robuste de nos taureaux serait un veau tout au plus à côté de lui. Quand le plus intrépide des toréadors de Madrid viendra se mesurer avec un bison, je consens à l'aller dire où l'on voudra !

Toutes sortes de variétés d'oiseaux : des canards de vingt espèces, et les plus jolis du monde, avec de doux plumages lustrés qui font songer à du velours ou, mieux encore, à de fines fourrures; des cailles de Virginie, un peu plus grosses que nos cailles, portant sur la tête une jolie aigrette, etc., etc.

Mais il faut accorder une mention spéciale à ces singuliers petits quadrupèdes qu'on appelle ici, je

ne sais pourquoi, les chiens de prairie (*prairie dogs*). Une construction en maçonnerie surmontée d'un grillage limite l'enclos où ils sont parqués et que l'on a rempli de terrain sablonneux. Ce ne sont partout, dans cet espace, que taupinières et trous. Nos taupes rejettent moins de terre à la surface; nos lapins creusent des terriers moins profonds et moins subtils. C'est à nos lapins surtout que font penser les chiens des prairies : leur grosseur est celle d'un petit lapin, ou d'un très gros rat ; leur pelage est gris pâle. Avec leur museau pointu, leurs yeux vifs, leurs pattes agiles et leurs lestes mouvements, on les voit sans cesse aller et venir, sortir de leurs trous et y rentrer, gambader, sauter, courir ensemble. Ils ont l'air de trouver la vie chose excellente. Mais j'imagine que les cultivateurs de l'Ouest apprécient leur présence moins encore que nos paysans celle des lapins de garenne — dont on peut se venger tout au moins en les mangeant.

MM. les singes n'obtiennent pas moins de succès ici qu'ailleurs. J'ai remarqué une collection de ouistitis fort amusants. Mais la *great attraction* c'est le chimpanzé, car le jardin zoologique de New-York possède un chimpanzé, et de la plus belle taille. Celui-ci a, de plus, reçu une éducation fort distinguée : il a appris à s'asseoir sur une

chaise devant une table, à boire dans un gobelet, à manger avec une fourchette, à s'essuyer avec sa serviette. J'ai constaté pourtant certaine disposition de sa part à revenir à la fourchette naturelle des chimpanzés. Comme le roi Louis XIV, il mange seul; comme lui, il a un grand seigneur chargé de lui présenter les plats, je veux dire son gardien; comme lui enfin, il admet sa cour à l'honneur de le voir manger, et il la congédie quand son repas est terminé. Le déjeuner du chimpanzé est un spectacle qui semble fort divertir les enfants, petits et grands.

Je ne veux pas oublier les moineaux du jardin zoologique. On les voit par bandes et sans que l'administration se mettre en frais pour cela. Il y a une vingtaine d'années, le moineau était encore inconnu dans le nouveau monde. Pour se débarrasser des chenilles qui infestaient la végétation, on eut l'idée d'importer les moineaux aux États-Unis, et ils s'appellent encore *English sparrows.* L'importation a joliment réussi. Les moineaux, sans lire la Bible, ont pratiqué avec ardeur le précepte de la Genèse : croissez et multipliez. Ils sont en train d'achever la conquête du continent; aucun émigrant n'a aussi bien prospéré. Le moineau est partout chez lui, hardi, effronté, pillard, s'accommodant de tout, se débrouillant partout,

merveilleusement fait pour le *struggle for life*. Il ramasse toutes les graines qui traînent, entre dans toutes les cages, n'a pas plus peur des ours que des gens, toujours l'œil au guet, l'aile prompte et la patte leste. Il s'est naturalisé Yankee dès le premier jour.

CHAPITRE VII

A L'HOTEL DE VILLE. — A LA BOURSE DU COMMERCE. — VISITES AUX JOURNAUX. — L'INVITATION DES CANADIENS DE MONTRÉAL. — LE CLUB DE L' « UNION LEAGUE ».

26 octobre.

Toute notre après-midi, toute notre soirée appartiennent aujourd'hui, mercredi, à des réceptions officielles. Le temps s'est mis à la pluie, et, quand il pleut à New-York, il y pleut bien.

Notre première réception est à l'hôtel de ville. Le maire, entouré du conseil municipal, nous accueille et nous souhaite la bienvenue ; puis on nous conduit dans la salle des séances. Le maire est au fauteuil, entouré du bureau ; les conseillers ont cédé leurs sièges aux membres de la Déléga-

tion ; ils se tiennent debout devant les bancs réservés au public et garnis de curieux. Les magistrats de la cité américaine ont, dans leur reconnaissance, décidé d'offrir un hommage aussi rare que précieux à l'auteur de la statue de la Liberté : la séance ouverte le secrétaire du conseil lit une proposition qui confère à Bartholdi le titre de citoyen de la ville de New-York. La proposition, mise aux voix, est aussitôt acclamée, et voilà comment, sans cesser heureusement d'être Français, notre vaillant compatriote est devenu New-Yorkais d'adoption. Il peut, si le cœur lui en dit, être désormais propriétaire de l'autre côté de l'Océan.

De l'hôtel de ville nos voitures nous transportent à la Bourse du commerce. La Chambre de commerce est réunie et prend séance. Au discours tout aimable du président, c'est M. Hiélard, le délégué de la Chambre de commerce de Paris, qui répond ; il a ce rare bonheur de pouvoir parler à nos hôtes dans leur propre langue. Après lui on veut entendre encore le « grand Français », M. de Lesseps.

La Bourse contient une salle immense, un hall admirable où des milliers de personnes peuvent circuler, où l'on apporte des échantillons de tous les produits. A l'heure de l'après-midi où nous

sommes, le hall est plein. On nous conduit admirer du haut d'un balcon cette prodigieuse activité. A peine nous y sommes-nous montrés, que d'unanimes acclamations, des cris de « Vive la France! Vive la Délégation! » éclatent. Le chant de la *Marseillaise* s'élève, entonné par toutes les poitrines. Un réactionnaire, je vous l'avoue, aurait eu bien à souffrir pendant tout ce voyage.

Il nous faut descendre, nous montrer de plus près, nous mêler à la foule ; et sans cesse les acclamations recommencent et redoublent. M. de Lesseps est obligé de monter sur un banc, de prononcer quelques paroles ; M. Spuller est obligé, lui aussi, de prononcer un petit discours, et ici, comme hier au Cercle de l'Harmonie, il trouve dans son émotion personnelle les mots qui répondent à l'émotion générale.

De la Bourse du commerce nous passons au Bureau de la navigation : c'est l'amiral Jaurès qui a qualité cette fois pour répondre en notre nom à tous. Ici, une fois de plus, nous constatons ce que nous avons constaté au moment de notre arrivée, ce que nous venons de constater à la Bourse de commerce, ce que nous constaterons partout jusqu'à la dernière heure : ce ne sont pas les autorités officielles seulement qui font bon

accueil à la France et à ses représentants, c'est le pays tout entier.

Nous voulions aller faire visite, sinon à tous les journaux de New-York, à tous les grands journaux du moins; car partout on a parlé avec bienveillance et de notre pays et de nous; aucune note discordante ne s'est fait entendre, même dans la presse dont les sympathies habituelles sont pour l'Allemagne. Mais il se fait tard, nous avons été retenus à la Bourse du commerce et au Bureau de la navigation plus longtemps que nous n'avions compté : il nous faut choisir, bien à regret. Il est deux journaux tout au moins que nous ne saurions oublier, car ils ont vaillamment lutté pour l'œuvre de Bartholdi : c'est le *Courrier des Etats-Unis* et c'est le *World*. Au *Courrier des Etats-Unis*, notre collègue, M. Léon Meunier, nous présente à ses collaborateurs, aux rédacteurs du journal, à ses compositeurs. Nous serrons les mains de tous ces compatriotes qui font ici une œuvre si vraiment française. Au *World*, nous sommes accueillis par le rédacteur en chef, M. Pulitzer, un rédacteur en chef bien jeune encore et dont la physionomie est bien énergique. Celui-là aussi est un sincère ami de la France. Le *World*, en quelques années, s'est fait une place parmi les journaux les plus lus en Amé-

rique. De mois en mois, presque de jour en jour, son tirage n'a pas cessé de s'accroître. Quant à l'influence qu'il possède aujourd'hui, le succès de sa souscription en faveur du piédestal de la statue de la Liberté l'a bien prouvée.

Une surprise nous attend à Hoffman House, la plus gracieuse des surprises. Le maire de Montréal, M. Beaugrand, un Canadien, directeur du principal journal de Montréal, *la Patrie*, a fait le voyage de New-York pour venir à nous ; il dîne avec nous, et au dessert il demande la parole. Le conseil municipal de Montréal, sachant qu'une délégation française est venue aux Etats-Unis, l'a envoyé pour nous inviter officiellement au nom de la ville. Un train spécial nous conduira à Montréal ; un train spécial nous ramènera ; la ville de Montréal tient, en outre, à prendre à sa charge tous les frais de notre séjour.

C'est un orateur de premier ordre que M. Beaugrand. Il est insinuant, il est éloquent, il parle la langue française la plus pure ; il explique bien qu'il ne s'agit nullement d'une manifestation politique, que les Français-Canadiens n'ont contre l'Angleterre aucune velléité de révolte. Mais ils se souviennent qu'ils sont d'origine française,

qu'ils ont énergiquement défendu depuis deux cents ans la belle langue maternelle, et, puisque des Français ont passé l'Océan, ils voudraient les fêter, eux aussi, fraternellement.

Il n'eût pas même été besoin de toute l'éloquence de M. Beaugrand pour que ce discours nous allât au cœur. Nous aussi, nous aimons les Français-Canadiens; nous aussi, nous savons leur histoire, leurs luttes héroïques, leur persévérante énergie; nous aussi, nous voudrions bien aller serrer ces mains amies qui s'avancent vers nous. C'est par une acclamation unanime que nous voudrions répondre. Mais le pourrons-nous faire? Là est toute la question. Nous venons ici avec une mission toute spéciale que notre devoir est d'abord d'accomplir; y manquer serait manquer d'égards à nos hôtes américains. Les fêtes terminées, nous devons aller à Washington saluer le Président des Etats-Unis; et beaucoup d'entre nous ont de pressantes obligations qui les rappellent en France. Heureux ceux qui pourront prolonger leur séjour! Ceux-là ne manqueront pas d'aller visiter Montréal et Québec, et, sans parler de l'attrait du voyage lui-même, ils se chargeront d'être auprès des Canadiens les interprètes de la sympathie et des regrets de tous leurs compagnons.

A ce même dîner, il faut que je mentionne encore un toast porté en l'honneur de Bartholdi par le secrétaire du comité américain, M. Richard Butler. M. Butler est l'homme auquel la statue de la Liberté doit le plus. Il y a dans tous les comités du monde un homme actif qui fait la besogne de tous, et ici, celui-là, ç'a été M. Richard Butler. Il nous raconte comment, en 1871, voyant M. Bartholdi tout plein de foi, tout possédé de la pensée d'exécuter une belle œuvre, il s'est dit que c'était un devoir de venir en aide à une foi si ferme, si ardente, de donner à un artiste la joie de faire de son rêve une vivante réalité. « Que sommes-nous, dit-il, nous autres pauvres gens qui n'aurons jamais de hautes pensées, et quel plus bel emploi de notre énergie que de nous dévouer à ceux qui valent plus et mieux que nous? » Et voilà pourquoi, à travers tant de difficultés, il n'a cessé d'apporter son concours à Bartholdi; et après la lutte le triomphe est enfin venu! M. Butler dit tout cela, mais avec une modestie si sincère, avec une cordialité si profonde, avec une conviction si pénétrante, une âme si belle et si généreuse se révèle dans ses paroles, qu'il atteint sans s'en douter — l'excellent homme! — à la plus haute éloquence.

L'heure presse cependant. Il nous faut remonter en voiture et, par une pluie toujours battante, nous rendre au club de l'*Union League*. Le club de l'*Union League* est le plus beau et le plus important de New-York. Il est installé dans un véritable palais; il a pour président M. Chauncey Depew, le plus célèbre avocat de New-York avec M. Coudert, qui fut le conseil du fameux Vanderbilt, qui, depuis la mort de Vanderbilt, est le président de la compagnie de chemin de fer le *Central New-York*.

En mettant pied à terre au bas de l'escalier du club, chacun de nous trouve un commissaire décoré d'insignes qui aussitôt s'empare de lui, le patronne, le conduit et le présente. La présentation a lieu au premier étage, dans la grande salle du cercle, la salle de spectacle magnifiquement décorée. La scène est couverte de palmiers et de bananiers, de fleurs de toutes sortes. Derrière ce massif de verdure, un orchestre se dérobe; à peine sommes-nous entrés que la *Marseillaise* et l'air national américain se font entendre, tandis que nos yeux voient partout associés les drapeaux français et les drapeaux américains.

L'installation du cercle est vraiment admirable. En notre honneur on a fait une exposition de peinture dans deux salons, en s'adressant à l'obli-

geance des amateurs ; l'exposition est fort belle, et nous n'y trouvons guère que des œuvres d'artistes français. Nous visitons les divers étages du cercle, que relie un ascenseur. Salles de lecture, salles où l'on fait son courrier, salles de conversation, bibliothèque. Rien de plus confortable et même de plus luxueux.

La bibliothèque est aussi riche que variée. Avec tous les journaux, avec les principales Revues des deux mondes, on y trouve en abondance et les livres de voyage et les grands écrivains de tous les pays, et les livres de science et les livres de droit, et les belles publications artistiques. Ici on ne vient pas au cercle pour s'y ruiner et apprendre à ses dépens s'il faut, au baccarat, tirer ou ne pas tirer à cinq.

Mais onze heures sonnent et la Délégation est appelée. Ce n'est pas à une soirée seulement, c'est aussi à un souper que nous sommes conviés. Et quel souper ! Un souper splendide, un souper prodigieux, un souper dont les noces de Gamache seules pouvaient donner l'idée ! Les mets les plus recherchés, les plus coûteux, les pièces montées les plus savantes, les plus artistement dressées, s'y succèdent sur un menu qui ne couvre pas moins d'une page énorme imprimée fort serré. Il ne nous manque que l'appétit pour faire hon-

neur à ce festin de Sardanapale (1). A minuit passé, le premier service n'a pas encore achevé

(1) Voici ce menu dont, pour la curiosité du lecteur, je reproduis scrupuleusement le texte et l'orthographe :

SERVICE CHAUD

Consommé de volaille Potage aux huîtres
Huîtres à la poulette au gratin Huîtres frites
Bouchées à la Princesse Timbale aux bons vivants
Rissolettes de ris de veau Suprême de poulardes
Terrapin à la Maryland
Bécasses à la moderne

GROSES PIÈCES DE SERVICE FROID

Saumon décoré sur la Seine à la Henri quatre
Galantine de chapon à l'Union League
Volière de pluvier au chasseur
Pain de foie gras en bellevue
Trophée de langue écarlate Républicaine
Pâté à la Lucullus
L'abre Phaisan misterieuse Jambon à la Perigord
Perdreaux Coq de bruyère Selle de mouton et chevreuil
Poulets Pigeonnaeu Filet de bœuf Dinde
Salade de homard Mayonnaise de volaille

PIÈCES DE PATISSER'E MONTÉES

Statue de la Liberté qui éclaire le monde
Generals Washington et Lafayette au fort de bataille victorieuse
Frigate française la Minerve Flagship Tennessee
La Bretagne
Pyramide de nougat Parisienne la Colonne de la Bastille
Corbeilles de fruits Ruches à miel Corne d'Abondanc

ENTREMETS SUCRÉS

Pudding Richelieu Bavaroise Gelée au macédoine
Méringues à la crême et glacé Charlotte Russe

de défiler. Le président prend alors un grand parti : il arrête net la procession culinaire ; il donne l'ordre de verser le champagne.

Nous l'avons su depuis, cette décision du président a porté la mort dans l'âme du cuisinier du cercle ! Ce cuisinier est un Italien ; il a son amour-propre d'artiste ; il avait rêvé cette soirée comme le plus beau jour de sa vie ; il y voyait une occasion d'être apprécié par des juges difficiles, de se mesurer victorieusement avec tous ses rivaux de New-York ! Il avait apporté à ce festin tout son art, toute sa conscience, tout son génie ! Il avait préparé, du premier plat au dernier, le *crescendo* gastronomique le plus savant — et c'est son œuvre en son ensemble qui n'a pu être appréciée ! Dans son désespoir il a été bien près de se passer, à défaut d'épée comme Vatel, son couteau de cuisine au travers du corps. Il a fallu, pour le calmer, beaucoup de bonnes paroles. Consolez-vous tout à fait, émule du grand Carême ! la Délégation française, malgré son peu d'appétit, a su rendre justice à vos mérites !

PUNCH AU CARDINAL ET A LA CRÉOLE

Glace Milanaise Cannon Bombe Militaire
Biscuits Tortoni Tutti frutti Napolitaine
Gâteaux Petits fours Mottoes Bonbons Fruits et dessert
Café et chocolat

L'heure des toasts est venue. C'est le président, M. Depew, qui parle le premier, avec une affabilité et une bonne grâce parfaites. Et beaucoup d'orateurs lui succèdent. M. Desmons, député, a été chargé d'être ici notre principal interprète, et nous n'avons qu'à nous féliciter de l'avoir choisi. Quand nous quittons le cercle de l'Union, charmés de l'hospitalité qui nous a été offerte, un peu fatigués aussi, il est une heure du matin. Et la pluie battante tombe toujours !

CHAPITRE VIII

UNE REVUE. — L'INAUGURATION DE LA STATUE. — LE BANQUET DE LA CHAMBRE DE COMMERCE.

28 octobre.

Aujourd'hui jeudi, c'est le grand jour, le jour solennel, le jour des cérémonies officielles. Je dis les cérémonies, car il y en a deux : une revue, le matin ; l'après-midi, la réception et l'inauguration de la statue de Bartholdi.

Le président de la République américaine, M. Cleveland, est venu tout exprès de Washington ; il est arrivé à New-York hier soir. Sa jeune femme ne l'accompagne pas : elle est dans un état intéressant ou, comme l'on dit là-bas, *in the family way*.

Pour assister à la revue, nous avons peu à nous

déranger ; la revue a lieu à notre porte même, à Madison square ; le cortège doit venir en descendant la cinquième avenue. A droite et à gauche, deux estrades ont été élevées ; l'estrade de droite, qui fait face au square, est réservée aux autorités et à la Délégation.

N'attendez ici rien qui ressemble à ce que l'on pourrait voir en Europe à pareille occasion. Tout se fait simplement, économiquement, sommairement, aux Etats-Unis. L'estrade se compose exclusivement de planches de bois blanc clouées ensemble et formant une dizaine de gradins. Pas un fauteuil, même pour le président de la République ; pas une étoffe couvrant les planches ; pas la moindre décoration ; pas la moindre toiture non plus pour mettre à l'abri les invités. S'il vient à pleuvoir, on s'assoira sur les planches mouillées ; on ouvrira son parapluie pour se garantir de la pluie, ou on recevra la pluie, à son choix. Et justement il a plu à torrents hier toute l'après-midi et toute la nuit encore : la perspective n'est pas rassurante. Heureusement le ciel y met de la clémence ; il bruine seulement ce matin : un brouillard humide, pénétrant — une pluie si vous voulez, mais fine, encore le vrai brouillard de M. de Vendôme.

Les gardes de Lafayette sont venus à dix heures

moins le quart (car la cérémonie est annoncée pour dix heures) nous chercher à notre hôtel ; ils font la haie à droite et à gauche pour nous conduire à notre estrade. La Délégation est dans toute sa splendeur, dans sa grande tenue officielle. Le général Pélissier a mis sur son uniforme de général de division le grand cordon de la Légion d'honneur. L'amiral Jaurès est superbe sous son uniforme de la marine brodé d'or, la poitrine toute constellée de plaques qui étincellent. Superbe aussi, le colonel Bureau de Pusy avec son plumet ; superbe, le lieutenant Villegente avec ses aiguillettes d'or d'officier d'ordonnance du ministre de la marine ; superbe, le capitaine Halphen avec son panache de plumes tricolores au képi. Nous faisons, nous autres *pékins*, mince figure à côté d'eux.

Madison square est déjà tout grouillant, tout noir, couvert d'une foule énorme et houleuse. Gamins et adolescents aux jambes lestes ont déjà pris les meilleures places, sinon les plus commodes et les plus faciles à prendre ; ils ont grimpé à leurs risques et périls sur les arbres du square, sur les poteaux des télégraphes et des téléphones. La police ne songera pas à les déranger ; personne ne leur dira le mot fameux du gendarme d'Henri Monnier : « Je m'importe peu que tu tombes ou

que tu ne tombes pas; l'essentiel est que tu descendes ! »

Le général Schofield, commandant la division militaire de l'Ouest, arrive avec son état-major. Des *policemen* à cheval vont et viennent. Dix heures sonnent ; puis viennent dix heures un quart, dix heures et demie ; aux environs de onze heures moins le quart nous voyons une bande de gamins s'agiter de toutes leurs jambes comme une volée de moineaux effarouchés : c'est le président de la République qui approche. Il est en voiture découverte, précédé et suivi d'une petite escorte; quatre ou cinq de ses ministres l'accompagnent. Quelques acclamations l'accueillent; l'enthousiasme cependant est modéré. Le président descend, prend place au premier rang de notre estrade; la Délégation lui est présentée.

M. Cleveland est un homme de quarante-cinq ans environ, un peu gras, à la figure placide et paisible; sa moustache même qui retombe aux deux coins de la bouche, n'a pas un air militaire. La physionomie est celle d'un bon bourgeois, d'un homme sensé, d'un brave homme.

Aussitôt le défilé commence ; le défilé militaire d'abord. Après quelques détachements de l'armée régulière, passent devant nous les détachements des régiments de volontaires, de ces régiments

qui ont si vaillamment fait leur devoir pendant la guerre de sécession, qui seraient prêts à le faire encore. Chaque régiment est précédé de son drapeau, drapeau souvent glorieux, déchiré par la mitraille et dont il ne reste parfois qu'une loque; mais les plus beaux drapeaux ne sont-ils pas ceux-là ?

Chaque musique, en approchant de Madison square, se met à jouer, tantôt en notre honneur la *Marseillaise*, tantôt l'un des deux hymnes américains, le *Star spangled banner* ou le *Hail Columbia !* Nous nous levons pour saluer, tandis que la foule applaudit. En passant devant le président de la République, le drapeau s'incline, les officiers saluent de leur épée, d'un salut un peu plus raide et plus sec que le salut français. A mesure que chaque régiment défile, nos voisins américains nous disent son histoire et dans quelles batailles il a le mieux mérité de la patrie. Quelques-uns sont particulièrement illustres et particulièrement acclamés.

Après les régiments d'infanterie viennent les régiments de cavalerie et d'artillerie. Les bataillons de pupilles, les enfants de Lafayette et de Rochambeau, puis les bataillons des vétérans, nobles survivants des luttes d'il y a vingt ans. Qui pourrait regarder sans émotion ces braves qui

sont pour la jeune Amérique la plus éloquente leçon de patriotisme ?

Après le défilé militaire, le défilé civil : sociétés de secours, sociétés de bienfaisance, composées d'hommes de toutes les conditions. Il n'est point de société en ce pays qui néglige une occasion de se faire voir. Les sociétés françaises, comme il est naturel, sont les plus empressées à se montrer. Nombre de costumes et d'uniformes, car l'humanité aime l'uniforme aussi bien de ce côté de l'Océan que du nôtre. Les francs-maçons n'ont garde de s'oublier eux-mêmes : ils étalent leurs insignes chamarrés et brodés; en voici même en costumes de chevaliers d'un autre âge, tenant des deux mains leur épée posée en travers sur la nuque.

Quand ces centaines et ces centaines de délégations ont passé, tout n'est pas fini : le défilé des pompiers commence. Il a été long, par exemple, ce défilé ! Commencé à midi et demi, il a duré près de deux heures entières. Ce sont toujours, et toujours encore, des hommes vêtus de pantalons noirs, de chemises rouges, bleues ou blanches, coiffés d'un grand chapeau de cuir bouilli, attelés à des tuyaux et traînant une pompe. Personne ne manquerait ici l'occasion de faire une réclame, et quelle plus belle occasion que

celle-ci pour les compagnies d'assurances contre l'incendie ! Y en a-t-il, à New-York, et des pompes et des pompiers et des compagnies d'assurance ! C'est à croire que l'on n'en verra jamais la fin.

Un moment cependant, la réalité remplace la parade. Un incendie vient de se déclarer dans le haut de Broadway, et voici, passant à travers la fête, où tout s'arrête pour leur faire passage, deux voitures précédées d'un grand bruit de la foule, qui s'avancent au galop de leurs chevaux, emportant une pompe sous pression et une escouade de pompiers.

Ils ont passé, et le défilé reprend ; il continue, il continue toujours. Il n'a pas tout à fait fini quand le Président donne le signal du départ. L'autre cérémonie, celle de l'inauguration de la statue, nous réclame : nous n'avons plus que le temps de nous rendre à l'île Bedloe.

Le brouillard de la matinée s'est insensiblement épaissi et voici qu'il commence à pleuvoir pour tout de bon. Des voitures nous emportent vers le quai boueux de l'Hudson ; nous montons à bord du yacht le *Chester Arthur*. En route pour Bedloe Island !

L'avouerai-je ? Nous sommes tous ici tourmentés

par une grave préoccupation, si peu noble qu'elle soit. Nous n'avons pas déjeuné, nous autres qui sommes incapables de manger solidement au petit matin. Or il est près de trois heures, et la bête réclame impérieusement sa pâture. Heureusement, nos hôtes ont pensé à notre détresse : sur le yacht nous trouvons des sandwiches et d'excellents vins de France. Je vous assure que l'on fait sérieusement honneur au liquide comme au solide. C'est une poussée, c'est presque un assaut. La faim apaisée, on monte sur le pont ; on regarde le spectacle que nous offrent la rivière de l'Hudson et la baie de New-York.

Il est extraordinaire, ce spectacle, et quel dommage que la pluie nous empêche de le bien voir! En avant, en arrière, à côté de nous, c'est plus qu'une flottille, c'est une flotte entière qui se dirige vers l'île Bedloe. Tout ce qu'il y a dans New-York, dans Brooklyn, dans Jersey city, de *steamers*, de *ferry-boats*, de yachts de plaisance, a allumé ses chaudières pour cette cérémonie. Tous ces bateaux sont pavoisés comme aux plus beaux jours de fête ; tous sont bondés, jusqu'à menacer de sombrer, d'une foule joyeuse et enthousiaste. Il semble que la population tout entière des trois villes soit sur l'eau en ce moment. Les navires se succèdent et se pressent

comme les *cars* dans Broadway ; avec le brouillard qu'il fait aujourd'hui, on se demande comment il sera possible d'échapper aux accidents et aux abordages. Quand nous arrivons devant l'île Bedloe, cent, deux cents navires sont déjà groupés tout autour de nous formant comme un archipel flottant aux îlots serrés ; et d'autres navires ne cessent d'arriver de toutes parts.

Mille ou quinze cents privilégiés, munis de cartes, ont seuls le droit de descendre dans l'île. Tous les autres assisteront de bien loin à la cérémonie, n'entendant rien, ne voyant rien ou à peu près, et cela par le temps le moins engageant qui se puisse imaginer. N'importe ! Tous ont tenu à être là, à pouvoir dire : « J'étais là ! » De l'inauguration de la statue de Bartholdi l'enthousiasme unanime de l'Amérique — et rien ne m'a paru plus touchant — a fait, sans aucun ordre officiel, une véritable fête nationale.

Une estrade assez étroite a été élevée au pied de la statue pour les autorités. Heureusement, celle-ci est couverte, car la pluie de tout à l'heure est devenue une pluie absolument battante. Je plains les invités qui n'avaient devant nous que des chaises en plein air ! C'est un vrai déluge qui fond sur eux ; hommes et femmes, aucun n'a bronché cependant.

La cérémonie est ouverte. Le révérend docteur Storrs prononce la prière officielle, car la religion, en ce pays, a toujours la première place. Puis le canon de la marine américaine commence la salve d'ouverture.

Le canon était sur le programme de la fête ; mais voici ce qui n'y était pas et qui pourtant s'y est fait sa place, sa grande place, je vous le garantis.

Je vous ai déjà parlé de la sirène, cette invention des ingénieurs vieille aujourd'hui d'une vingtaine d'années. Tous ceux qui ont visité un port, tous ceux qui ont fait une traversée connaissent cet engin. Il rend, paraît-il, de précieux services par les temps de brouillard, pour éviter les abordages ; mais plût au ciel qu'on ne s'en servît que par les temps de brouillard ! La sirène, c'est tout à la fois un sifflement, un grincement, un mugissement. Elle siffle comme le pourraient faire je ne sais combien de centaines ou plutôt de milliers de sifflets ; elle grince à la façon d'une scie, avec un bruit aigu et strident qui déchire le tympan ; elle mugit comme eût mugi le taureau d'airain de Phalaris lui même, s'il eût possédé la voix. Je vous ai dit combien nous avions maudit l'invention de la sirène le jour de notre arrivée à New-York, lorsque nous échangions

trois saluts avec tous les bâtiments que nous rencontrions. Mais vraiment, avant cette inauguration de la statue de Bartholdi, nous ne connaissions pas encore la sirène; nous ne nous doutions pas de ce que peut être un chœur de sirènes! Pauvres sirènes de la fable, vous qui séduisiez les navigateurs par vos chants harmonieux et perfides, que diriez-vous si vous saviez quel abus le XIXe siècle a fait de votre nom! Ce n'est pas pour éviter vos tentations qu'il faudrait aujourd'hui pouvoir se boucher les oreilles, c'est bien pour ne pas vous entendre!

Elle n'a l'air de rien, la sirène, quand on la regarde : un mince tuyau, muni d'un léger renflement, au-dessus des chaudières d'un bâtiment. Mais que la vapeur s'échappe dans ce tuyau à la pression de quelques atmosphères, qu'elle mette en mouvement un certain nombre de lames de métal : alors cet appareil qui semble inoffensif devient aussitôt quelque chose de terrible, de formidable, d'affreux!

A peine le canon des bâtiments de guerre américains s'est-il fait entendre que tous les yachts, tous les bateaux, tous les *ferry-boats* qui nous entourent veulent aussi donner signe de vie, faire du bruit, prendre leur part de la fête. Et, comme sur un signal, voici toutes les sirènes qui se

mettent en mouvement. Imaginez qu'elles sont deux cents, deux cent cinquante, trois cents; que toutes, ensemble, donnent de la voix et sifflent, et grincent, et mugissent, et hurlent! Chaque bateau tient à se signaler, à se distinguer, à se faire entendre au-dessus du bateau voisin. Chacun donne tout ce qu'il peut donner. On est ahuri, assourdi, abasourdi; à la lettre, c'est à rendre fou. On se met les doigts dans les oreilles; on voudrait être sourd pour tout de bon. Rien, non, rien ne saurait donner l'idée d'un pareil sabbat à ceux qui ne l'ont pas entendu!

Quand ce grincement a duré cinq minutes, on espère enfin qu'il va s'arrêter. Il se fait une accalmie. La plupart des sirènes se sont tues. Mais non! Il en est une qui, plus persévérante, ne veut pas se taire encore; elle continue son solo au milieu du silence, et les autres bientôt, se piquant d'honneur pour ne pas rester en arrière, de recommencer leur grincement! Elles donnent toutes de nouveau avec un effroyable ensemble. Puis nouvelle accalmie et, aussitôt après, nouvelle reprise. C'est à croire que ceux qui n'ont pu trouver place dans l'île ont juré d'empêcher la cérémonie de s'accomplir. Il faut vingt minutes entières — et quelles longues minutes! — avant que le silence se produise.

M. de Lesseps en profite aussitôt. L'intrépide vieillard de quatre-vingts ans passés a ôté son pardessus, ôté son chapeau ; le voici qui parle, et son premier mot improvisé est d'un heureux à-propos : « La vapeur, dit-il, qui a rendu tant de services en ce pays, nous fait bien du mal en ce moment ! » Et il lit, au nom du comité français, son petit discours fort spirituellement tourné ; il n'y oublie pas — l'homme malin qu'il est ! — l'œuvre dont il est tout occupé en ce moment : le percement de l'isthme de Panama.

A M. de Lesseps succède, au nom du comité américain, M. Evarts. Mais voici bien une autre fête. On a abaissé un peu trop tôt le voile qui couvrait la statue de Bartholdi : le canon tonne de nouveau, et, au même instant, voici toutes les sirènes qui recommencent à faire chorus, à siffler, à grincer, à mugir à qui mieux mieux ! Nous sommes avertis cette fois ; nous savons qu'en voilà de nouveau pour vingt bonnes minutes de hurlements féroces. On dirait que c'est une joie pour tous les bateaux, pour tous ceux qu'ils portent, de déchirer les oreilles. Les Américains ont vraiment des nerfs d'acier. En vain le général Schofield crie, s'agite, fait des gestes désespérés.

La vapeur qui s'est échappée de toutes les

sirènes forme un épais nuage qui achève d'assombrir le ciel et de couvrir l'horizon. Le pauvre M. Evarts, de désespoir, s'est tourné vers M. Cleveland et achève pour lui seul la lecture de son discours.

Je vivrais cent années que je n'oublierais pas ces deux chœurs des sirènes. Satan, qui les a inventées, doit en garder quelques milliers pour lui : c'est la musique des enfers ; elle sera l'éternel châtiment des musiciens qui ont ici-bas écorché nos oreilles.

Enfin le silence se rétablit. M. Cleveland se lève. Il reçoit au nom du gouvernement des Etats-Unis la statue de la Liberté, il remercie la France qui l'a offerte; en quelques phrases heureuses et simples il rappelle les liens d'amitié qui unissent les deux pays. Le consul général de France à New-York, M. Lefaivre, lui répond officiellement au nom du gouvernement français. L'évêque anglican de New-York — c'est toujours un ministre anglican qui dans les cérémonies officielles a la parole, en ce pays où fleurissent toutes les variétés du protestantisme — bénit la statue et invoque l'Eternel. L'orchestre, qui a déjà joué tour à tour la *Marseillaise* et l'air national américain, fait entendre le vieil hymne de Luther, le *Old Hundredth.*

La parole est maintenant à M. Chauncey Depew. Il est un usage en Amérique dans toute cérémonie officielle : c'est de prononcer un discours commémoratif, que l'on appelle ici le *memorial speech*. C'est le discours d'apparat; c'est la grande harangue académique. Pour la prononcer, on fait choix de la voix reconnue de tous pour la plus sympathique et la plus éloquente. L'orateur choisi en cette occasion était M. Chauncey Depew, celui qui, comme président de *l'Union League*, nous avait la veille souhaité la bienvenue. M. Chauncey Depew s'est montré à la hauteur de sa tâche. Il a raconté l'histoire de la guerre de l'Indépendance, rappelé tout ce que Lafayette et ses compagnons avaient fait pour la cause américaine; il a magnifiquement célébré et la statue de Bartholdi et la noble idée qu'elle symbolise. M. Depew a tout ce qui fait l'orateur : la voix et le geste aussi bien que l'élévation des pensées et l'émotion communicative. Quand il a fini, j'entends derrière moi un juge américain autorisé qui ne peut s'empêcher de s'écrier : « Voici un des plus éloquents discours que j'aie entendus de ma vie ! »

La cérémonie est terminée. Il faut maintenant sortir de l'île Bedloe et retourner à New-York. Il n'a pas été simple pour tous, ce retour! Et il faut

bien que les Américains, nos amis, qui nous ont accueillis d'une façon si cordiale à la fois et si généreuse, m'excusent de dire toute la vérité. Une chose manque un peu dans ce pays de la liberté : c'est l'organisation de la liberté. Les *policemen* sont très respectés, très obéis ; ils n'ont qu'à se montrer, qu'à ordonner, pour que tout le monde s'incline aussitôt. Mais ceux qui doivent leur donner des ordres oublient trop souvent de le faire. Il manque aux fêtes américaines un maître des cérémonies. Beaucoup de choses y vont au hasard, au petit bonheur. Or rien n'a été réglé pour le départ de l'île Bedloe, et, à défaut de règles, c'est la force brutale qui, ici comme partout, reprend ses droits : la foule est de sa nature inconsciente et violente. Chacun n'a qu'une pensée : songer à soi, sortir au plus vite, car la nuit tombe et il pleut toujours. La Délégation a été coupée en deux. Nous sommes, pour notre malheur, de ceux qui restent en arrière.

Elle a été longue, elle a été mélancolique, l'heure que nous passons ainsi dans l'île Bedloe, attendant qu'un bateau accoste au ponton et vienne nous prendre ! Il se produit dans la foule des remous terribles, de ces poussées que chacun transmet et auxquelles nul ne peut résister. Hommes et femmes sont également pressés,

bousculés ; ceux qui sont en avant risquent maintes fois d'être précipités dans l'eau. Enfin le bateau tant désiré arrive ; on s'y rue, on l'envahit, on l'escalade ; on pousse un soupir de soulagement. On part, on débarque, on prend d'assaut *l'Elevated railroad* comme on a pris d'assaut le bateau. A sept heures et demie la Délégation est tout heureuse de se retrouver à Hoffman House intacte et complète !

La journée n'est pas terminée pour nous, car c'est ce soir le grand banquet, le banquet officiel, que nous offre la Chambre de commerce. Il a lieu, heureusement, à notre porte, dans le grand restaurant de Delmonico. Il ne compte pas moins de cinq cents couverts : c'est assez vous dire combien la salle est vaste et quel empressement on met ici à nous fêter. Une table d'honneur s'élève au fond de la salle sur deux ou trois gradins ; cinq autres tables s'allongent perpendiculairement à celle-ci. Chacun de nous a ses deux voisins choisis d'avance ; et, par une délicate attention, sachant combien les Français ignorent souvent les langues étrangères, on nous a donné des voisins familiarisés avec notre idiome.

Le banquet est magnifique. Nos hôtes n'ont

rien épargné ; on nous sert les mets les plus délicats et les vins d'Europe les plus authentiques. On nous fait goûter des *terrapins*, sorte de tortues du Maryland qui se vendent à New-York presque au poids de l'or. On n'oubliera pas au dessert les cigares les plus exquis, les plus purs produits de la Havane.

Le rôti à peine achevé, les discours commencent. On a invité à porter la parole M. Coudert, notre vieil ami déjà, et M. le sénateur Curtis. M. Coudert parle tour à tour en anglais et en français : on ne saurait dire dans laquelle de ces deux langues il est le plus maître de sa pensée. M. Curtis retrace à grands traits, en termes émus, et en nous faisant la belle part, cette histoire de la guerre de l'Indépendance que M. Chauncey Depew nous a dite déjà à l'île Bedloe. L'amiral Jaurès et le général Pélissier répondent pour nous à ces deux discours.

L'avouerai-je? Nous commençons à être un peu fatigués de ce perpétuel éloge de la France que nous entendons, si sincère que nous le sentions, si complaisant que soit aux éloges l'amour-propre national.

Et voici un nouveau toast qui enchérit sur les autres. « La France, créancière de l'Amérique ! » En réponse, M. Spuller prend la parole. Si la

France a pu il y a cent ans, dit-il, rendre quelques services à l'Amérique, en ce siècle l'Amérique lui a largement payé sa dette : nous sommes bien quittes aujourd'hui. Et sur ce thème, dans une chaleureuse énumération, Spuller raconte quel noble exemple l'Amérique a depuis cent ans donné au vieux monde, et à la France en particulier. Si la France, en 1792, convaincue de l'impuissance de la monarchie à lui donner les biens qu'elle rêvait, l'égalité et la liberté, a proclamé la république, n'est-ce pas d'Amérique qu'elle avait reçu cet exemple? Si, au travers de toutes ses vicissitudes politiques, la France n'a pas cessé de mettre dans la république son espérance, n'est-ce pas encore l'exemple de la république américaine, forte et prospère, qui l'a soutenue ? Si, aux jours d'épreuve de 1870, elle a demandé le salut à la république, n'est-ce pas toujours à l'Amérique qu'elle le doit? L'Amérique, en extirpant de son sein, à travers la plus formidable des guerres, la plaie hideuse de l'esclavage, n'avait-elle pas fait battre tous les cœurs généreux de l'autre côté de l'Océan ? N'est-ce pas vers l'Amérique et ses libres institutions qu'avaient sans cesse les yeux tournés, il y a vingt ans, ces disciples de Tocqueville et de Laboulaye qui luttaient chez nous contre le despotisme im-

périal? Nous ne sommes plus les créanciers de l'Amérique, nous les Français d'aujourd'hui : nous sommes bien plutôt ses débiteurs.

Et en même temps que le spectacle d'une république florissante, les États-Unis nous ont montré aussi celui de la démocratie triomphante : une démocratie qui a la paix intérieure aussi bien que la paix extérieure, qui va toujours se développant parce qu'en poursuivant un noble idéal elle a aussi le sentiment de la réalité, le bon sens pratique, parce qu'elle unit à la passion de la liberté le respect de l'autorité, le culte religieux de la loi. Elle a su profiter de toutes les richesses du sol aussi bien que de tous les progrès de la science ; elle étonne le monde par son industrie et son énergie ; elle a fait de l'instruction de ses enfants comme la clef de voûte de toutes ses institutions.

Nous avions tous ces pensées aux lèvres depuis que nous sommes ici, depuis que nous entendions glorifier sans cesse notre patrie. C'est M. Spuller qui a eu l'honneur de les exprimer en notre nom, et nul autre certainement ne l'eût fait aussi bien. M. Spuller est un modeste, je dirai même un timide : il s'efface volontiers, il a rarement donné en France toute sa mesure. Nous qui l'avons entendu en Amérique, où il a été forcé de se jeter

bravement à l'eau, nous savons désormais tout ce qu'il vaut par l'intelligence, par le cœur et par le talent.

Je ne veux plus que signaler une aimable causerie faite en anglais par le délégué de la Chambre de commerce de Paris, M, Hiélard ; car beaucoup de discours, de longs discours pour la plupart, ont été prononcés dans cette soirée. Commencés à neuf heures et demie, à minuit et demi les toasts se prolongeaient encore. Si je vous dis qu'après les cérémonies officielles, qui avaient duré quinze heures sans interruption, nous étions tous, nous Français du moins, absolument éreintés, qu'après une forte poussée au vestiaire de Delmonico nous avons couru rejoindre nos lits de Hoffman House, que nous avons dormi à poings fermés jusqu'à neuf heures du matin, peut-être me croirez-vous sans trop de peine !

CHAPITRE IX

« CITY COLLEGE »

29 octobre.

Un certain nombre d'entre nous ont rendu visite à l'École normale de jeunes filles et à l'établissement intitulé *Columbia*, qui répond à peu près à notre École centrale et à notre École des mines. A l'École normale ils ont été émerveillés du bon ordre, de la discipline, de la solidité de l'enseignement. A l'Institut *Columbia*, ils ont admiré la variété et la richesse des collections aussi bien que le zèle des étudiants. *City college* nous réserve un spectacle non moins intéressant.

City college est le grand établissement d'enseignement secondaire de New-York. La ville en

fait tous les frais ; elle donne gratuitement aux adolescents. et les leçons des maîtres, et les livres nécessaires aux études, et tous les instruments de travail. On le voit, ni le gouvernement central des Etats-Unis ni même l'Etat n'interviennent ici. *City college* n'appartient qu'à la ville de New-York ; il s'ouvre cependant à d'autres enfants qu'à ceux de la ville elle-même. La grande ville, la ville riche de l'État, ne méconnait point la solidarité qui l'unit au reste du pays ; pouvant faire plus, elle se doit de faire plus.

Voici le grand point qui est à remarquer dans cette organisation et où se montre bien l'esprit pratique et sensé des Américains. Bien que la ville subventionne le *City college*, cet établissement n'est cependant pas sous l'autorité directe du conseil municipal. Il jouit d'une indépendance à peu près absolue ; il est administré par un comité de pères de famille, d'hommes reconnus pour leur compétence et leur autorité dans les questions d'enseignement, par des *trustees*, comme on dit ici.

Et voici un second point qui n'est pas moins remarquable que le premier et qui, lui aussi, montre bien l'esprit pratique et le bon sens des Américains. Quand nous parlons de liberté en France, il semble volontiers que liberté soit syno-

nyme d'anarchie, que tous doivent commander également, c'est-à-dire qu'en fait personne ne commande. La conception américaine de la liberté n'a rien à voir avec la nôtre. On sait bien, en ce pays de l'initiative personnelle, que rien n'est plus fort et plus fécond que l'action d'une volonté, et qu'il n'est point d'action collective utile sans une direction qui conduise vers un but unique les efforts de tous. Nulle part le principe d'autorité n'est plus fermement établi et la discipline plus rigoureuse. Quand nos autonomistes et nos anarchistes évoquent à tout propos l'exemple de l'Amérique, ils montrent bien qu'ils ne la connaissent pas : un petit voyage ici leur serait fort salutaire.

Les *trustees* du *City college* exercent un droit de contrôle. Ils vérifient les comptes, examinent les résultats, écoutent les plaintes ; au besoin, si le chef de la maison leur paraissait mal remplir les fonctions qu'il occupe, ils ont le droit de le remplacer par un autre. Mais là se borne leur action. Tant que ce chef n'a pas démérité, c'est en ses mains, en ses seules mains qu'est déposée l'autorité. Lui seul veut, lui seul commande, lui seul ordonne. Ayant toute la responsabilité, il faut qu'il ait aussi tout le pouvoir.

Et le chef actuel de *City college* n'est pas, je

vous en réponds, un homme à laisser prendre par d'autres l'autorité qui lui appartient. C'est un ancien général, un général volontaire de la guerre de sécession, le général Webb. Il a été à trente batailles et une glorieuse blessure le force à traîner la jambe; mais il est resté robuste, plein d'énergie, comme il est plein de bonne humeur. Il conduit son collège comme autrefois il conduisait ses soldats.

On entre à *City college* à la suite d'un examen, après avoir terminé les études de l'enseignement primaire, les classes de grammaire, comme on dit en Amérique. Il faut être âgé de quatorze ans au moins ; mais bon nombre d'élèves ont dépassé cet âge.

City college ne compte que des externes. Les classes ont lieu de neuf heures du matin à une heure de l'après-midi. Chaque classe dure une heure. Point de maîtres d'étude, point de surveillants. Quand l'heure sonne, un timbre retentit. Les élèves savent dans quelle salle ils ont à se rendre pour la leçon prochaine; ils y vont d'eux-mêmes, sinon au pas cadencé et régulier de nos lycéens, au moins en bon ordre et sans tumulte. Quand sonne une heure de l'après-midi, le collège ferme jusqu'au lendemain.

C'est peut-être chose un peu fatigante et pour

les maîtres et pour les élèves, que quatre heures de travail consécutif ; mais l'habitude, ici comme en toute chose, fait beaucoup ; et d'ailleurs bon nombre de ces élèves, qui ne sont pas riches, trouvent dans l'emploi de leur après-midi le moyen de subvenir à leurs besoins.

L'enseignement de *City college* comprend trois divisions : la division littéraire, la division scientifique, la division, d'institution plus récente, appelée la division mécanique. La première conduit aux carrières libérales, aux études de l'Université, à l'exercice du droit ou de la médecine ; la seconde a pour but de préparer des ingénieurs et des chefs d'industrie. C'est à nos écoles d'arts et métiers de Châlons, d'Aix ou de Saumur, qu'on pourrait, je crois, comparer plus exactement la troisième division.

Bien que les études de ces trois divisions soient distinctes et poursuivent un but spécial, on n'a pas voulu cependant abuser trop tôt de la spécialité. L'instruction scientifique occupe une place importante dans la division littéraire ; l'instruction littéraire une place importante dans la division scientifique ; et toutes deux aussi une place importante dans la division mécanique.

Les cours durent quatre ans pour le moins, volontiers cinq ou six. L'élève qui les a suivis

avec succès emporte un diplôme à sa sortie, diplôme dont la seule sanction est l'autorité du *City college* et qui n'en est pas moins pour un jeune homme la plus précieuse des recommandations. On le voit, si les études d'enseignement secondaires commencent ici plus tard qu'en France, elles se terminent plus tard aussi. En Amérique — chose qui nous étonne d'abord, — la jeunesse est moins pressée qu'en France ; elle connaît moins la fièvre d'entrer dans la vie ; les écoliers de vingt ans ne manquent pas au *City college.*

Nous visitons, conduits par M. Webb, les trois étages de son établissement. Nous passons une dizaine de minutes dans une douzaine de classes successivement : classes de langues vivantes, français et allemand, de littérature anglaise, de latin, de grec, d'histoire naturelle, d'histoire et de géographie, de chimie, de physique. L'amphithéâtre de physique est vaste, bien éclairé, pourvu des plus beaux appareils pour toutes les expériences. L'on y peut amener la lumière électrique ; et justement nous voyons au tableau la figure tracée des principales variétés des lampes électriques. Dans le laboratoire de chimie, chaque élève a son petit fourneau, sa place à une table de marbre, sa provision de fioles, de corps simples ou

composés, de réactifs. Il n'assiste pas seulement à des expériences faites par le professeur ; il s'exerce à expérimenter lui-même.

Les collections d'histoire naturelle, minéralogiques et botaniques, sont bien pourvues. On nous montre des microscopes qui permettent aux élèves d'étudier la constitution des tissus ; on nous fait voir de belles photographies faites par eux et qui représentent l'estomac d'une huître. La vue de cette photographie ne nous empêchera pas, heureusement, de continuer à faire honneur aux *blue-points* qu'on nous servira.

L'atelier des mécaniciens est des plus curieux. Une machine à vapeur y distribue par de nombreuses courroies la force nécessaire à faire marcher les tours et scies mécaniques. Nous voyons d'excellents travaux exécutés par les élèves, auxquels leur travail est payé lorsqu'il mérite de l'être. Le général Webb offre à la France quelques-uns des plus beaux échantillons de ces travaux, et notre ami Léon Robert s'empresse de les accepter au nom du ministère de l'instruction publique.

Je m'en voudrais d'oublier un exercice auquel on nous fait assister au cours de cette visite et qui, au premier abord, nous étonne, nous paraît même étrange, car rien d'analogue ne se pratique chez nous. Le général Webb nous fait monte

à l'étage supérieur, qu'occupe la chapelle, et nous fait asseoir sur les premiers bancs. Un élève est appelé. Il monte sur l'estrade, qui correspond à ce que, dans nos églises catholiques, nous appellerions l'autel; et alors, debout sur l'estrade, il nous adresse un petit discours. C'est le développement d'un lieu commun de morale. L'élève a dix-neuf ou vingt ans. Il n'est aucunement gêné de notre présence; il développe sa thèse avec assurance; il a la parole facile; il joint le geste à la parole. Le ton est à moitié celui de l'homme qui cause, à moitié aussi celui du prédicateur qui parle dans la chaire. Quand la séance est terminée, le général nous explique comment se fait cet exercice réservé aux élèves qui achèvent leurs études, à ce que nous appellerions les élèves de rhétorique et de philosophie. L'élève choisit son sujet; il en fait l'objet d'un devoir écrit qu'il soumet d'abord à son professeur. Le travail une fois corrigé par le maître, l'élève le reprend, apprend par cœur sa composition ou se borne à se la bien assimiler; il est appelé alors à l'exposer de vive voix devant ses camarades réunis.

Nous touchons ici au vif l'une des grandes différences entre le tempérament américain et le nôtre et aussi, par une suite naturelle, entre l'enseignement chez les deux nations. Après nous

être étonnés, nous réfléchissons et nous cessons de nous étonner. Chez nous, vieux pays classique, écrire est la chose importante, presque la seule que l'on s'efforce d'enseigner à la jeunesse. Beaucoup de nos jeunes gens arrivent à écrire, à trop bien écrire même quelquefois ; on ne se soucie guère de leur apprendre à parler. Leur travail personnel est à l'étude, en tête à tête avec le papier blanc ; en classe, ils sont passifs surtout. On leur fait lire leurs devoirs écrits ; on corrige ces devoirs avec soin, voire avec minutie. Veut-on rompre avec la tradition, les forcer à se mettre en avant et à parler ? Nos jeunes maîtres savent combien la chose est difficile ; l'inexpérience et la crainte du ridicule paralysent nos jeunes gens, Et dans la vie, plus tard, quand les hommes auraient besoin de se servir de la parole pour défendre une opinion, ils hésitent, ils ont peur, ils s'abstiennent ; quand ils ne s'abstiennent pas, bien souvent ils balbutient, disent mal ce qu'ils ont à dire et recueillent les railleries. Plus la démocratie va se développant, plus fleurissent les avocats, qui seuls ont appris à parler, et, à défaut des avocats, les braillards des réunions publiques.

En Amérique, où la démocratie est une institution déjà séculaire, l'enseignement s'est mis en harmonie avec les mœurs. Bien plus que la

plume, l'instrument d'action entre tous, instrument précieux qu'il faut mettre à la disposition de chacun, c'est la parole. Personne n'a peur d'entendre le son de sa voix; tout le monde parle, plus ou moins bien selon les dons de la nature; tout le monde sait parler, tout le monde même aime parler. On est prêt à écouter, mais à la condition d'être écouté à son tour. Aucune assemblée, grande ou petite, n'effrayera, vous pouvez en être sûrs, une fois entré dans la vie, ce collégien que nous venons de voir sur une estrade, débitant son petit lieu commun de morale, s'exerçant à la déclamation et à l'action oratoire aussi bien qu'à l'éloquence. Avec un peu d'amour-propre il se croit déjà sans peine un petit Cicéron, un autre Webster, un autre Calhoun, un autre Clay. L'abus est toujours à côté de l'usage. Il nous explique aussi, ce petit collégien, et les toasts innombrables que nous avons déjà entendus à tous les banquets, et ceux que nous entendrons encore. Un banquet en Amérique n'est pas à proprement parler, un banquet; c'est un prétexte à harangues; la véritable fête commence au dessert.

Une pensée m'a obsédé durant cette visite. On enseigne ici le grec et le latin. On commence seulement l'étude des langues mortes à quatorze

ans, au sortir de l'école primaire. N'est-ce pas bien tard ? Est-il possible encore, en s'y prenant alors seulement, d'arriver en quatre ou cinq ans, avec quelques heures en tout par semaine, à la connaissance sérieuse de ces langues? C'est là le gros problème qui nous occupe en France, nous à qui l'enseignement secondaire et les bonnes études classiques tiennent à cœur.

S'il n'est pas trop tard vers la quatorzième année pour aborder l'étude des langues mortes, alors la question est fort simplifiée. L'école primaire pour tous, une bonne école primaire : voilà la solution à la fois la meilleure et la plus démocratique. Les trois ordres d'enseignement se superposent au lieu de se faire concurrence. L'enseignement secondaire se recrute parmi les meilleurs sujets de l'enseignement primaire, comme à son tour l'enseignement supérieur se recrutera parmi les meilleurs sujets de l'enseignement secondaire. Tel est l'idéal à poursuivre, celui dont ont rêvé, en ces dernières années M. X. Ferneuil et d'autres encore. Mais la chose est-elle possible? Voilà la question. L'expérience est redoutable. On comprend que l'on hésite à l'entreprendre chez nous. Elle a été tentée en ce pays neuf: la circonstance est bonne pour voir les résultats qu'elle a produits. Mais ici, pour juger,

il ne suffit pas de regarder vaguement et de passer. C'est de près qu'il faut examiner et vérifier. Je reviendrai au *City College*.

Le vendredi soir, la Délégation est réunie autour de la table de M. Lévi Morton, l'ancien ministre des États-Unis à Paris, dans son superbe hôtel de la cinquième avenue. La toute gracieuse Mme Morton a tenu, quoique souffrante, à nous faire les honneurs de sa maison. Ici une invitation, et la plus séduisante des invitations, nous attend. Le président du club de l'*Union League*, l'orateur qui a prononcé le grand discours de l'inauguration de la statue de Bartholdi, M. Chauncey Depew, est aussi, vous le savez déjà, le président de la compagnie du grand chemin de fer, le *Central New-York*. Il ne veut pas que la Délégation s'en retourne sans avoir visité la merveille des États-Unis, les chutes du Niagara. Il nous offre un train spécial pour nous conduire et nous ramener; lui-même nous accompagnera, et, durant tout le voyage nous serons ses hôtes. Vous devinez si cette offre charmante est accueillie par une acclamation unanime et enthousiaste! Nous rêvons par avance de ce Niagara dont nous avons lu tant de magnifiques descriptions et que nous n'espérions guère pouvoir visiter.

CHAPITRE X

LA VIE A NEW-YORK — LE « CERCLE DE BROOKLYN »

30 octobre.

Nous employons notre journée du samedi à visiter un certain nombre d'amis de New-York qui, aussitôt qu'il ont appris notre arrivée, sont venus nous voir les premiers à notre hôtel. Nous ne pouvons, dans ces rapides visites, voir qu'un petit coin de la vie américaine; mais il suffit à nous montrer qu'ici comme ailleurs, malgré la fièvre de l'existence et l'impérieuse obligation de gagner de l'argent, beaucoup d'argent, la vie de famille est la vraie vie, celle où l'on rêve le bonheur. Le *home* n'est pas un mot qui ait moins de sens à New-York qu'à Londres. C'est à son *home*, au bien-être de sa femme et de ses enfants que

songe, tout en alignant ses chiffres et en livrant le rude combat pour la vie de neuf heures du matin à cinq heures du soir, le négociant de Broadway ou de la ville basse. En calculant les gains de chaque opération, il se dit qu'elle augmentera l'aisance de tous les siens. Sitôt sa laborieuse faction à l'*office* terminée, il a hâte de revenir dans ce petit monde qu'il aime et où il se sent aimé. Durant sept ou huit heures il vient de déployer sans relâche ses qualités d'énergie, il a joué des coudes sans pitié vis-à-vis des étrangers, des indifférents, des inconnus — et malheur aux faibles, en ce pays plus que n'importe où ! Malheur aussi aux sentimentaux, si l'éducation américaine permettait à beaucoup d'être des sentimentaux ! Une fois rentré dans la maison, l'homme change; la période de combativité est terminée et une détente se fait ; le Yankee devient un autre homme. Il appartient maintenant à sa femme, à ses enfants, aux amis qu'il reçoit ou par lesquels il est reçu, à la sociabilité. Il laisse s'épanouir tout ce qu'il y a en lui de tendresse, de bonté, d'affabilité ; il se repose dans une vie plus douce. Il n'en trouvera que mieux éveillés, à neuf heures le lendemain matin, sa faculté d'énergie et ses instincts de combat.

L'Américain aime son *home* et se plaît à l'orner ;

il ne néglige rien pour en faire un séjour où tout réjouisse ses yeux, où le confortable, le luxe et l'élégance l'entourent. La maison est commode ; elle est bien distribuée, avec de grandes pièces bien éclairées et communiquant ensemble par de larges baies; elle est chauffée du haut en bas — trop chauffée même — par un calorifère. Dans toutes les pièces nombre de sièges bas, moelleux, capitonnés, où l'on est bien assis, couverts de peluche, de velours, de tapisserie, égayent les yeux par la diversité des formes autant que par la variété des couleurs. Partout de riches tapis aux tons vifs. Partout sur les murs des tableaux et des gravures dans de beaux cadres savamment travaillés, ou des faïences hollandaises, arabes ou persanes. Sur les étagères nombre de bibelots de l'Inde, de la Chine, du Japon, entremêlés de figurines de Saxe. En visitant le vieux monde, ces heureux de la terre n'ont pas oublié leur pays : ils ont rapporté leur butin, enlevé à grands coups de dollars ; ils aiment à vivre parmi ces souvenirs.

On sait combien l'ameublement s'est transformé chez nous durant ces trente dernières années, quelle place y a prise le souci de la couleur et de l'art. C'est à l'école de Paris que s'est mise l'Amérique, bien plus qu'à celle de l'Angleterre. C'est

l'intérieur de la maison parisienne que nous retrouvons partout ici. Avec son don merveilleux d'assimilation, le nouveau monde s'est vite mis au courant de tous les progrès accomplis. Un œil exercé peut sans doute signaler ici un peu moins d'harmonie, certaine prédilection pour ce qui est voyant et un peu heurté, un choix moins sévère, un goût moins affiné; mais se sont là choses inévitables au début. J'imagine qu'au XVIe siècle, à l'aube de la Renaissance française, alors que nous imitions l'Italie, le demi-barbare se révélait chez nous par bien des détails. L'Amérique est aujourd'hui encore presque toute neuve; elle a été d'abord au plus pressé, au progrès industriel et commercial : on sait quelles merveilles elle a accomplies en moins d'un siècle. Nous pouvons lui accorder un peu de crédit encore pour acquérir la délicatesse du goût; elle l'acquerra certainement plus vite que l'Angleterre ou l'Allemagne : ce que nous venons de voir dans l'ameublement des maisons, ce que tout le monde a pu voir, sans quitter Paris, dans la toilette des Américaines, dans leur instinct à choisir les couleurs qui leur siéent et à porter leurs vêtements, nous en est la preuve certaine.

Un joli intérieur coûte cher à Paris; il coûte ici beaucoup plus cher encore. La note d'un ta-

pissier, d'une couturière ou d'une modiste de Paris est toute modeste si on la compare à celle d'une modiste, d'une couturière ou d'un tapissier de New-York. Mais l'Américain en ces matières ne marchande pas et se résigne ; car il aime le luxe, il aime briller et paraître autant que le Français lui-même. Il ne marchande pas davantage sur le prix que coûtent les équipages, les valets de pied, les cochers et les domestiques en livrée ; car la livrée elle-même, longtemps inconnue en Amérique, y a fait invasion depuis quelques années, à l'imitation du vieux monde. La démocratie, de l'autre côté de l'Océan, nous prend jusqu'à nos institutions les moins démocratiques : je ne sais si elle aura à s'en féliciter. Mais c'est là chose qui la regarde.

Le soir, nous sommes invités à une réception au cercle de Brooklyn, la ville de huit cent mille habitants qu'*East River* sépare de New-York.

En nous rendant au cercle de Brooklyn, nous assistons dans Broadway à une procession curieuse. Des élections municipales se préparent ici qui doivent avoir lieu mardi prochain. Trois candidats sont en présence pour la mairie : le

candidat républicain, le candidat démocrate et un troisième candidat, le candidat socialiste, qui se nomme M. Henry George. La procession que nous rencontrons est organisée en faveur de la candidature socialiste. Une couple de milliers d'hommes, marchant quatre par quatre dans un ordre parfait, parcourent les rues de New-York. Ils portent des torches, des lanternes de couleur suspendues au bout de longs bâtons; ils portent des drapeaux, des bannières, des transparents sur lesquels nous lisons le nom de Henri George, les principaux articles de son programme, des invitations à voter pour lui et, je crois même, quelques attaques aussi à l'adresse de ses adversaires. La pluie qui tombe à torrents n'émeut pas les manifestants.

Nos voitures traversent le pont de Brooklyn; elles nous déposent à la porte du cercle tout éblouissant de lumières.

La réception de Brooklyn nous offre un attrait nouveau et tout charmant. Jusqu'ici nous n'avons été reçus partout que par des hommes, et c'était chose un peu attristante pour les yeux de ne rencontrer partout que des habits noirs et des cravates blanches, d'être privés de la société des Américaines. Le cercle de Brooklyn est plus hospitalier; ici le beau sexe s'est mis en toilette de

soirée pour nous recevoir, et les membres féminins de la Délégation ont été invités. Quand je pénètre dans le cercle, c'est une jeune Américaine, élégante, jolie, à la physionomie intelligente qui prend mon bras, me demande mon nom, me présente au président et aux principaux membres du cercle. Les salons sont décorés avec goût, pleins de fleurs et de verdure. De temps en temps un orchestre se fait entendre, mais discrètement et de façon à permettre aux conversations de s'engager.

Deux heures durant on cause en effet, en anglais et en français, et le temps passe vite à regarder les fraîches toilettes et les visages aussi frais que les toilettes. Il n'est pas une jolie miss à qui notre galant doyen, M. de Lesseps, ne tienne à être présenté. A minuit, un petit souper nous est offert, et l'on continue de causer d'une façon plus intime. Cette soirée de Brooklyn est absolument délicieuse.

CHAPITRE XI

VOYAGE AU NIAGARA

31 octobre. — 1er novembre.

Nous étions rentrés à Hoffman House par une pluie torrentielle. Notre surprise est grande, grande aussi notre joie, le dimanche matin au réveil. Tandis que nous dormions, la pluie a cessé de tomber; le ciel reste couvert, mais rien de menaçant dans son aspect. Le rendez-vous est à dix heures à la gare du *Central New-York ;* nous y trouvons notre hôte, M, Chauncey Depew. Nous y trouvons aussi l'aimable secrétaire du comité américain, M. Richard Butler, sa fille charmante et son gendre non moins charmant, M. et Mme Glenzer. Nous prenons place dans le train spécial préparé à notre intention ; il se

compose du wagon particulier de M. Vanderbilt, qui contient une cuisine, un grand salon-salle à manger, décoré et meublé avec autant de goût que de luxe, une chambre à coucher, un boudoir coquet à l'arrière. Nous n'aurions pu trouver tous place dans ce wagon; un second, fort élégant lui aussi, a été joint au premier.

Nous franchissons sur un pont le petit bras de mer qui enclôt l'île où est bâti New-York ; nous voici maintenant longeant la rive gauche de l'Hudson. Pendant quatre heures, jusqu'à Albany, nous ne cesserons pas de remonter cette rive, ayant toujours l'Hudson à notre gauche.

On a souvent célébré la beauté pittoresque des rives de l'Hudson; on ne la célèbrera jamais trop. C'est vraiment un des plus beaux spectacles qui se puissent imaginer. Tantôt les collines s'abaissent et descendent par une pente douce jusqu'à la rivière; tantôt leurs sommets boisés dominent l'eau à pic et ressemblent à de superbes falaises. Le Rhin entre Cologne et Mayence, le Danube entre Orsova et Belgrade n'offrent pas des paysages plus grandioses. La beauté de ceux-ci, c'est qu'ils ne sont pas trop sauvages : l'humanité s'y montre à côté de la nature. Elle s'y montre même trop d'abord ; car à chaque petite station que nous traversons, nous voyons sur les palis-

sades, sur les murailles des maisons, sur les rochers même, toutes sortes d'affreuses inscriptions en lettres énormes, recommandant tel ou tel produit de tel industriel. Mais peu à peu ces affreuses inscriptions disparaissent. A notre gauche, au delà du fleuve, à notre droite, près de nous sur les collines, nous découvrons seulement nombre de villas, de châteaux de tous styles, entourés de vastes parcs. C'est ici que les heureux de la vie choisissent de préférence leur résidence d'été. A mesure que nous passons devant ces habitations, nos hôtes nous nomment les principales. A droite de la rivière aussi bien qu'à sa gauche, la vue doit être féerique.

Pour nous, nous ne pouvons détacher nos yeux de ce panorama qui sans cesse se transforme comme un décor de théâtre qui se déroulerait devant nous. Toujours au premier plan l'Hudson aux eaux jaunâtres, large à peu près comme l'est le Danube à Giurgevo, sur lequel passent et se croisent des bateaux à vapeur, des barques, des chalands. Et de l'autre côté de l'Hudson des collines et des collines, des fermes, des châteaux, des villages ou des petites villes, des champs et prairies, des bois surtout et des forêts. Pourquoi, hélas ! ne sommes-nous pas venus ici quelques semaines plutôt, dans toute la magnificence de

l'automne ? Déjà bien des feuilles sont tombées, bien des arbres montrent leurs rameaux nus, en costume d'hiver. Il reste pourtant, çà et là, bien des taches d'un jaune tantôt éclatant, tantôt adouci ; d'autres d'un rouge vif, que ne connaissent pas nos arbres d'Europe et qui fait de chaque feuille comme une fleur de pourpre.

A midi, nous apercevons à mi-hauteur des collines, sur la rive droite de l'Hudson, West-Point, l'École de Saint-Cyr américaine. Aucun emplacement plus admirable que celui-ci. Nos futurs officiers, enfermés au fond d'une cuvette dans la vieille maison bâtie par Mme de Maintenon, seraient jaloux de leurs émules du nouveau monde, s'il leur était donné de voir leur admirable installation. Un professeur de Saint-Cyr voudrait bien pouvoir s'arrêter et visiter West-Point.

Albany franchi, l'aspect du pays change. Nous avons quitté l'Hudson, nous dirigeant vers le Nord. Nous remontons un petit affluent de l'Hudson, tantôt rivière, tantôt presque torrent, aux rives sauvages et accidentées. Les villes et les villages sont plus rares ; nous sommes en pleine campagne américaine. Et celle-ci ne ressemble pas à nos campagnes de la France, de la Belgique, de la Hollande, de l'Angleterre ou de

l'Allemagne du Sud, où la terre a tant de prix, est si disputée et si morcelée. Beaucoup de landes, beaucoup de bruyères aussi; partout là où les arbres ont gardé leurs feuilles, des tons d'un rouge incarnat, se détachant sur le sol noirâtre et l'herbe pâlie. A la matinée grise et couverte a succédé une après-midi splendide; l'air est léger et transparent; le ciel n'a plus le moindre nuage; nous voyons le soleil se coucher dans toute sa gloire, au milieu d'une auréole flamboyante. C'est le beau temps qui est venu après la pluie battante de l'autre nuit; il ne nous quittera plus.

Depuis notre départ de New-York, nous n'avons pas cessé d'avancer avec une vitesse qui varie, suivant les conditions de la voie, entre cinquante et soixante milles à l'heure. La nuit est close lorsque nous nous arrêtons à la gare de Rochester; la gare est pleine de curieux qui, avertis de notre passage, sont venus acclamer chaleureusement les Français. Ils veulent voir la Délégation; ils veulent entendre et M. Bartholdi et M. de Lesseps. Deux fois encore, en traversant d'autres villes, il faudra que le train s'arrête pour écouter des vivats enthousiastes en l'honneur de la France et de ses délégués.

Le dîner est servi. A peine est-il achevé joyeu-

sement que le train s'arrête encore, et, au moment où nous y pensions le moins, M. Depew nous annonce que nous sommes arrivés au Niagara. Il est neuf heures précises; nous avons fait en onze heures exactement l'énorme trajet de New-York aux chutes. Pour nous rendre à l'hôtel, nous n'avons qu'une rue à traverser. Nous sommes bien au Niagara; tout près de nous, un peu à notre gauche, nous entendons la voix incessante, à la fois sourde et forte, des masses d'eau qui se précipitent.

Nous sommes trop près du monstre pour résister à la tentation de l'approcher davantage encore. La nuit est claire, piquée d'innombrables étoiles qui scintillent. Une toute petite lune, une lune nouvelle, montre dans un coin du firmament son mince croissant. C'est bien « l'obscure clarté » dont a parlé le poète. Quand nous sommes arrivés, après une descente de cinq minutes, au bord du Niagara, ceux qui ont de bons yeux peuvent déjà discerner les deux chutes et l'île qui les sépare; les autres aperçoivent seulement, au-dessus des chutes, les taches blanches qui bouillonnent, au-dessous des chutes, comme un nuage blanc qui monte de l'abîme. Dans le silence et le sommeil de la nature qui nous environne, ce qui nous frappe le plus, c'est la grande voix du Niagara,

toujours égale, qui jamais ne s'enfle ni ne s'abaisse; toujours grave, imposante et inexorable comme la fatalité; plus menaçante qu'aucun éclat de fureur; qui paraît d'autant plus formidable qu'on l'écoute plus longtemps.

Si j'étais un grand peintre la plume à la main M. Zola ou M. Pierre Loti par exemple — et il faudrait se sentir un grand peintre pour entreprendre cette tâche, — j'essayerais de vous décrire, à mon tour, ce que j'ai vu au Niagara. Mon ambition, plus modeste, sera seulement de faire comprendre ce qu'est le Niagara, et de raconter notre visite.

Le Nord de l'Amérique forme un immense plateau sur lequel les neiges tombent et s'accumulent durant la longue saison de l'hiver. Lorsque ces neiges se fondent, elles déversent leurs eaux dans les parties basses et centrales de ce plateau, dans cinq grandes cuvettes, dans ces lacs qui s'appellent le lac Supérieur, le lac Michigan, le lac Huron, le lac Erié et le lac Ontario. De ce dernier sort le Saint-Laurent, ce fleuve énorme au cours rapide, aux eaux claires, qui charrie à l'océan Atlantique le trop-plein des eaux de ces lacs.

Les trois premiers et les trois plus considérables, les lacs Supérieur, Michigan et Huron, communiquent entre eux ; un large canal fait à son tour communiquer le lac Huron avec le lac Erié. Mais entre le lac Erié et le lac Ontario un énorme obstacle, un seuil de rocher d'une épaisseur de trente-six milles, de plus de quatorze lieues, s'élève. Ce seuil de rocher n'a pu arrêter l'eau débordante ; elle s'est frayé un passage à travers l'obstacle ; elle s'est ouvert sa voie. Cette voie, c'est la rivière du Niagara.

Entre le lac Erié et le lac Ontario la différence de niveau est considérable. L'eau du lac Erié a pu franchir le seuil de rocher, elle n'a pu s'y creuser un lit qui, par une pente douce, la conduise insensiblement au lac Ontario. Une chute brusque et violente ne pouvait manquer de se produire là où l'obstacle s'arrêterait tout à coup, où se manifesterait la différence des deux niveaux.

Il fut un temps certainement où la chute du Niagara se faisait à l'entrée du lac Ontario lui-même, à son bord escarpé de l'ouest. Le Niagara se précipitait dans le lac même, d'une hauteur de cent mètres au moins, avec sa masse d'eau immense ; et ce devait être alors un prodigieux spectacle, auquel nul homme n'a assisté. Mais peu

à peu l'eau a usé la roche à l'endroit où elle se précipitait ; elle l'a limée, entamée, détruite ; et ainsi de jour en jour, d'année en année, de siècle en siècle, s'éloignant de la rive de l'Ontario, la chute du Niagara a reculé vers le lac Erié. Elle est aujourd'hui presque au milieu de l'espace qui sépare les deux lacs ; à quatorze milles de l'un, à vingt-deux milles de l'autre. Le Niagara ne cesse de continuer son œuvre ; doucement, patiemment, invinciblement, il use la roche de laquelle il se précipite. On a pu mesurer son travail depuis qu'on l'observe ; aujourd'hui des géologues pourraient déterminer approximativement de combien de milliers d'années le Niagara est âgé. Ils pourraient nous dire aussi dans combien de milliers d'années il aura achevé de creuser entre les deux lacs son passage tourmenté et violent. Il n'y aura plus alors de chute du Niagara ; il n'y aura qu'un chenal étroit où l'eau se précipitera, impétueuse, tourbillonnante et furieuse, avec la rapidité de la flèche. Mais, de même que l'humanité n'a pas vu le commencement de ce travail, il est possible qu'elle n'en voie pas la fin.

Actuellement, je l'ai dit, la chute du Niagara est située au milieu des terres, et voici l'aspect qu'elle nous présente. Au-dessus de la chute, une masse d'eau large, relativement peu profonde,

courant d'une vitesse extrême sur un lit formé de blocs de rocher détachés et emportés par le torrent. Une île située au milieu du courant, flanquée de quelques îlots plus petits, l'île des Chèvres (*Goat Island*), divise cette masse d'eau en deux bras inégaux. Le petit bras court à droite, du côté de la rive américaine, car le Niagara forme la limite entre les Etats-Unis et le Canada ; le grand bras, trois fois large comme le premier, court à gauche, du côté de la rive canadienne. L'eau, violemment roulée sur ces blocs de rocher, rejaillit, bondit, tourbillonne et écume en tous sens : ce sont là ce que l'on appelle les « petits rapides. »

Au-dessous, à l'endroit où se termine *Goat Island*, sont les chutes. D'un côté, la chute américaine, la chute du petit bras, la petite chute ; de l'autre, la grande chute, la chute canadienne, le *Horse shoe*, le Fer-à-cheval, ainsi nommée à cause de sa forme. De l'une comme de l'autre, d'une hauteur de cinquante-deux mètres, le Niagara tout entier se précipite dans une immense cuve de roc, aux bords taillés à pic. Et plus bas maintenant, c'est par une route étroite, resserrée entre deux parois escarpées, que l'eau, incessamment versée par les deux chutes, se rue vers le lac Ontario.

On a peine d'abord à concevoir qu'elle puisse trouver place dans ce chenal resserré. On n'est pas étonné d'apprendre qu'elle y atteigne la profondeur effrayante de cent quatre-vingt-dix pieds anglais, près de soixante mètres, une profondeur tout juste égale à la hauteur qui sépare le niveau de l'eau de celui des rives elles-mêmes. On devine aussi quels effrayants remous, quelles luttes entre les divers courants s'agitent dans cette profondeur de soixante mètres. Et c'est en effet au-dessous des chutes du Niagara, à une distance de trois milles environ, que se produisent ces gigantesques tourbillons que l'on nomme les « grands rapides » et qui ont coûté la vie au téméraire capitaine Boyton.

Maintenant que j'ai donné au lecteur une image de la scène aussi exacte qu'il a dépendu de moi, laissez-moi vous raconter brièvement notre visite.

Il avait été convenu que le lundi matin tout le monde serait prêt à huit heures exactement : vous pensez bien que personne n'a été en retard. Les promesses du soleil couchant d'hier n'ont pas été un mensonge : la matinée est radieuse et met la joie dans tous les yeux et tous les cœurs. Nous partons sous la conduite du surintendant du Niagara ; car le Niagara est aujourd'hui pro-

priété nationale et un fonctionnaire y représente le gouvernement des Etats-Unis. Il a bien voulu se faire lui-même notre obligeant cicerone.

Naguère encore, le Niagara était abandonné à l'exploitation et à la rapacité des particuliers. Des usines s'étaient établies tout au bord du courant pour en utiliser la force motrice. On avait bâti des hôtels en grand nombre sur la rive. Enfin et surtout, dans l'île des Chèvres, dans les îlots, sur les berges, s'étalaient sans pudeur les réclames américaines, en lettres hautes de deux ou trois mètres. Le Niagara est le grand rendez-vous de la curiosité américaine, le lieu de grand pèlerinage. Là viennent faire leur voyage de noces tous ceux qui n'ont pas assez de loisir ou assez d'argent pour s'offrir un tour en Europe. Les industriels y recommandaient à l'envi leurs moutardes, leurs sauces ou leurs bières. Il n'était pas non plus un seul endroit offrant un point de vue curieux où l'on pût s'arrêter et regarder sans être obligé de payer un droit de cinquante cents (deux francs cinquante) par personne. C'était devenu une honte, un scandale ; on peut le dire, on ne voyait plus le Niagara. Il était en même temps confisqué et déshonoré.

C'est de l'excès même du mal qu'est sorti le bien. Le Congrès, qui pourtant n'aime pas à faire

acte d'autorité, a pris un grand parti. Comme le parc de *Yellowstone*, le Niagara a été rendu à la nation tout entière. On a exproprié et indemnisé les propriétaires, rasé les usines et les hôtels, balayé les affiches, chassé les exploiteurs, expulsé les vendeurs du temple. Le Niagara est aujourd'hui restitué à la nature.

Nous franchissons le petit bras, le bras américain, sur un pont dont le milieu s'appuie sur un étroit îlot. En amont, l'eau moutonne, se brise sur les blocs de rocher, rejaillit en crêtes blanches, puis rebondit et jaillit encore. C'est un bruit qui tantôt s'enfle, tantôt diminue; et, sous le pont, avec une impétuosité qui attire, qui donne le vertige, le courant fuit. Il vous souvient de ces tableaux où Ruysdaël a représenté des torrents furieux, sautant sur leur lit de pierre; alentour, un paysage d'hiver nu, décharné, sauvage; sur l'eau noire et qu'on sent claire cependant, des centaines de taches blanches qui bouillonnent. Grandissez par l'imagination, en énormes proportions, un de ces paysages de Ruysdaël : vous aurez quelque idée du spectacle que nous offre en cette saison la traversée du petit bras du Niagara.

Nous voici dans l'île des Chèvres, à laquelle il ne manque, pour justifier son nom, que des chè-

vres. On y a tracé des allées pour les voitures et des chemins plus étroits pour les piétons. Elle est remplie d'arbres de toute essence, d'où tombent en ce moment les dernières feuilles. De distance en distance, des inscriptions avertissent qu'il est défendu, sous peine de l'amende et de la prison, de toucher ici à quoi que ce soit, de cueillir une fleur ou un brin d'herbe, de casser une branche. Trois ou quatre minutes nous suffisent pour arriver à l'extrémité inférieure de l'île, au bord du gouffre. Ici, un escalier muni d'une rampe solide a été établi ; nous traversons un ponceau, nous entrons dans un îlot, et voici devant nous, tout près de nous, à notre droite, la chute américaine. Qu'on se figure une immense table de marbre à l'extrémité arrondie en forme d'arc de cercle : telle est la petite chute. L'eau arrive rapide, transparente, glissant sur la table de marbre qu'elle semble lécher ; soudain le terrain lui manque ; elle s'élance dans l'abîme d'une hauteur de cinquante-deux mètres, avec un fracas assourdissant, décrivant une légère courbe ; elle avance d'un mouvement toujours égal, impassible et irrésistible. Du fond du gouffre rejaillit presqu'à mi-hauteur un flot d'écume blanche. L'air est rempli tout autour de nous de fines gouttelettes d'eau réduite en poussière. Sur le nuage blanc, sous le

clair soleil, un arc-en-ciel nous montre ses sept couleurs brillantes et un peu brutales. Sous nos pieds, presque au niveau de l'eau du gouffre, nous voyons une mince passerelle jetée parmi les blocs de rocher : c'est ici que l'on peut s'avancer, pénétrer sous la chute même, s'aventurer sur la pierre glissante entre le rocher et l'épaisse nappe d'eau qui tombe. Nombre d'audacieuses Américaines, se tenant par la main, n'hésitent pas à se hasarder là ; mais personne dans la Délégation ne se sent l'humeur assez hardie ou le pied assez solide pour leur faire concurrence. On assure, du reste, que ceux et celles qui ont fait cette folie ne sont guère tentés de la renouveler ; ce que l'on en rapporte le plus, ce sont des cauchemars.

Notre cicerone nous conduit maintenant de l'autre côté de l'île des Chèvres, au bras canadien du Niagara. Nous voici tout près de la grande chute, du *Horse-shoe* ; mais on ne la voit ici qu'obliquement et imparfaitement.

Nous remontons l'île des Chèvres ; nous franchissons un îlot, puis un second : nous nous trouvons bientôt au bord de l'eau bouillonnante. C'est le même spectacle que celui du petit bras mais combien plus vaste et plus saisissant ! Les blocs entraînés par le courant sont à la fois plus nombreux et plus gros ; la nappe d'eau semble

large comme la Seine un peu au-dessus de Rouen. Et partout, sur cette nappe d'eau, des crêtes blanches, des bouillonnements furieux, des tourbillons, tandis que des mugissements frappent et épouvantent l'oreille. De seconde en seconde, le spectacle se transforme, et pourtant il est toujours le même.

Notre cicerone nous ramène sur la rive américaine, au bord du gouffre. Tout près, à notre gauche, la chute américaine se précipite ; au fond, en face de nous, le terrible *Horse-shoe*, le Fer-à-cheval, lance dans l'abîme sa trombe d'eau toute blanche. Jamais nom ne fut mieux choisi que ce nom de « fer-à-cheval ». Au centre, le rocher se creuse profondément, tandis qu'il s'avance à droite et à gauche. Quand nous avons bien regardé ce spectacle, on nous fait prendre place dans un petit chemin de fer funiculaire qui descend dans le rocher avec une inclinaison de quarante-cinq degrés environ. En moins d'une minute nous sommes au fond du gouffre, presque au niveau de l'eau. Nous voyons la chute américaine tomber à côté de nous, presque sur nos têtes ; nous sommes enveloppés d'une pluie fine.

Lorsque nous remontons, un photographe est là avec ses appareils tout prêts, qui veut prendre le groupe de la Délégation. C'est, du reste, une mode

américaine de se faire photographier au Niagara. Et l'air est si pur en effet, que les photographies y viennent admirablement. Il serait difficile d'en imaginer de plus belles que celles que nous voyons ici, de toutes grandeurs, à tous les prix, qui représentent le Niagara sous tous ses aspects.

Nous montons maintenant en voiture. Un peu au-dessous du gouffre, nous traversons le Niagara sur un pont en fer hardi et d'une seule arche ; le Niagara est large, en cet endroit, à peu près comme la Seine au pont des Saints-Pères. L'eau est claire, d'un bleu pâle, presque verdâtre, avec un éclat d'émail persan. C'est près d'ici que Blondin traversait le Niagara et faisait sur son fil ses étonnants exercices, portant sur son dos, tantôt ce poêle sur lequel il fabriquait et mangeait une omelette au milieu du passage, tantôt un homme qui certes ne devait pas être, plus que lui, un poltron.

Le pont en fer est étroit; il n'a que la largeur d'une voiture. Le givre et les glaces s'y accumulent en telles quantités durant la saison d'hiver, que l'audace américaine elle-même a craint qu'en le faisant plus large il ne fléchit sous le poids. Après le succès de l'expérience, il est question de l'élargir aujourd'hui.

Le pont franchi, nous sommes dans le Canada, sur le domaine de Sa gracieuse Majesté britannique, l'impératrice des Indes. Nous remontons la rive canadienne durant quelques centaines de pas; nous nous retrouvons au bord du gouffre, tout près du *Horse-shoe*. De tous les spectacles que nous avons eus jusqu'ici sous les yeux, celui-ci est le plus magnifique. C'est un fleuve énorme qui tombe incessamment, avec un fracas assourdissant, du Fer-à-cheval. L'immense cuve s'enfonce devant nous. Rien de plus joli, de plus varié, de plus harmonieux même, au point de vue de la couleur, que l'île des Chèvres avec son paysage déjà presque dépouillé, la rive américaine avec le village du Niagara, l'eau verdâtre dans le lointain, le nuage blanc, épais au fond, de plus en plus léger à mesure qu'il s'élève de l'eau brisée dans la chute, qui remonte en mince poussière ; les arcs-en-ciel qui se forment çà et là et se déplacent, par cette superbe journée, à mesure que le spectateur change de place lui-même. Mais on n'a guère la pensée de s'arrêter à ce qu'offre de gracieux et de joli ce spectacle. C'est l'effet imposant, terrible, du *Horse-shoe*, de sa masse d'eau immense, qui s'empare de l'esprit et qui le domine. Les plus bavards eux-mêmes n'éprouvent ici qu'un besoin : celui de se taire.

La roche est plus tendre de ce côté que sur la rive américaine. Chaque année, le *Horse-shoe* se creuse davantage (1). C'est par ici que le Niagara se fraye son lit. Un jour viendra sans doute — dans quelques siècles — où il passera tout entier de ce côté de l'île des Chèvres, où la chute américaine aura disparu.

Nous n'avons plus à visiter que les grands rapides, à quelques milles au-dessous des chutes. En un quart d'heure les voitures nous y ont conduits, le long de la rive canadienne. Nous trouvons là un nouveau chemin de fer funiculaire, qui nous fait descendre presque au niveau de l'eau. Rien ne saurait donner l'idée de cette rivière, profonde de soixante-dix mètres, qui, dans le lit étroit qui l'emprisonne, sur les blocs de roche qui en forment le fond, plus rapide que le torrent le plus furieux, s'agite, tournoie, tourbillonne. Il fallait que le capitaine Boyton fût un véritable fou pour tenter seulement l'entreprise où il a péri, pour espérer qu'aidé de la seule force de ses bras un homme, parti d'une rive, pourrait atteindre vivant à la rive opposée. J'ai vu, l'autre année, le Danube aux Portes de Fer ; je me souviens des épaves qui

(1) Depuis notre voyage un éboulement s'est en effet produit au *Horse-shoe* et a entraîné la chute de 28,000 mètres cubes de rocher.

passaient au fil de l'eau, rapides comme la flèche; j'entends encore les coups de piston répétés de la machine, luttant pour remonter le courant; mais en comparaison du Niagara le Danube lui-même, aux Portes de Fer, n'est qu'un ruisseau paisible.

Notre visite a duré quatre longues heures qui ont passé aussi vite qu'une seule. Quand j'essaye de résumer l'impression de cette matinée, je ne trouve qu'un mot qui l'exprime bien : c'est le mot de terreur. Le Niagara n'est pas seulement grand, imposant, magnifique : il est terrible, il est formidable, il est effroyable. Plus on visite, plus on s'arrête, plus on regarde, plus le sentiment de l'effroi va croissant. C'est une puissance de la nature déchaînée, auprès de laquelle l'homme n'est rien.

Si l'antiquité eût connu le Niagara, elle l'eût divinisé bien plus encore que Charybde et Scylla ou les Roches Symplégades. Elle eût offert des victimes au monstre toujours rugissant. Le Niagara n'est, si vous voulez, qu'une chute d'eau agrandie, le même phénomène de la loi de pesanteur que nous voyons s'accomplir lorsque nous versons le matin de l'eau dans notre cuvette, le même phénomène que nous trouvons au déversoir de tous les moulins, dans les cascades des montagnes, à la chute du Rhin à Schaf-

fouse ; mais ici les proportions sont tellement supérieures à nos mesures ordinaires, l'œil et l'oreille en même temps en reçoivent un tel choc, que tous nos nerfs sont ébranlés, notre raison se tait, notre imagination même est dépassée et confondue ; on se sent terrassé et écrasé. N'y eût-il en Amérique à voir que le Niagara, il faudrait y venir. Je n'ai rencontré dans tous mes voyages qu'une seule impression aussi forte, aussi *unique* en un autre genre : celle que l'on éprouve dans les Pyrénées, lorsqu'au sortir du Chaos on pénètre tout à coup dans le merveilleux Cirque de Gavarnie, comme arrivé devant cette immense muraille de rocher demi-circulaire, à la limite même du monde.

Avant notre départ, fixé à quatre heures, nous nous répandons dans les boutiques pour acheter des photographies, de coquets éventails de plumes blanches, des souvenirs du Niagara, ainsi qu'il sied à tout touriste qui se respecte. Notre train spécial nous mène d'abord le long de la rive américaine faire une petite promenade jusqu'au lac Ontario. Nous ne cessons d'avoir la rivière à nos pieds à notre gauche ; de la hauteur où nous sommes on dirait, à la voir, un métal en fusion. Nous revenons au Niagara, et maintenant en route pour le retour ! Bientôt nous avons atteint le lac

Érié, semblable à une vaste mer sur laquelle naviguent des flottes. Nous atteignons Buffalo, en train de devenir une des grandes villes de l'Amérique et d'où part le canal de l'Érié, qui va à Albany rejoindre l'Hudson. Le chemin de fer traverse la ville et, ici comme dans tant de villes américaines, il passe audacieusement au travers des rues, sans barrières qui closent la voie, sans autre précaution que la sonnette du train tintant de minute en minute et qui avertit piétons et voitures d'avoir à se garer.

Après une après-midi magnifique, un coucher de soleil splendide, la nuit est tout à fait tombée; M. Depew fait servir le dîner.

C'est le dîner d'adieu offert à la Délégation. Pour nous fêter, les *canvas back ducks*, des canards au dos couleur de toile, nous sont offerts en guise de rôti. Je dis en guise de rôti, car l'expression, on va le voir, serait fort impropre. De tous les gibiers américains — et ces gibiers sont innombrables — le *canvas back duck* est le plus délicat et le plus recherché, comme le plus rare. Il est un peu plus gros qu'une sarcelle; on n'en mange que la poitrine, qui se découpe en minces aiguillettes. La saison de ces canards ne fait que commencer; ils coûtent, à cette heure, environ trois dollars la pièce.

Je ne doute pas que le *canvas back duck* ne mérite sa glorieuse réputation ; mais il a pour nous, Européens, un grand défaut : il se mange cru. N'entendez pas par là qu'il se mange saignant, très saignant même, il se mange littéralement cru. C'est ainsi seulement qu'il a, paraît-il, toute sa qualité. On ne le fait pas cuire ; on se contente de le *chauffer* devant le feu jusqu'à ce qu'il ait repris la température de l'animal vivant. Nous sommes des profanes ; l'éducation nous manque pour regarder sans inquiétude une tranche de canard toute crue sur notre assiette.

En dépit du canard cru, c'est un gai dîner que celui-ci : ces deux jours où personne ne s'est quitté un moment nous ont faits intimes avec notre amphitryon et nos compagnons américains. Le temps superbe, le voyage si parfaitement réussi, l'incomparable spectacle dont nous venons de jouir ont mis tous les esprits en belle humeur. Dans un charmant petit discours qu'il nous adresse au dessert, M. Depew nous raconte comment sa famille est d'origine française ; elle s'appelait Dupuis alors. Son arrière-grand'mère était Autrichienne, sa grand'mère Hollandaise, sa mère Anglaise : il a ainsi dans les veines du sang de presque toutes les nations d'Europe. Avec tout cela, il est Américain, bien Américain. De com-

bien d'autres bons patriotes de l'Union, cette histoire n'est-elle pas l'histoire ! Quoi qu'on en dise, ce n'est pas l'unité de race, c'est l'éducation commune qui fait les nations.

L'heure est venue de souhaiter le bonsoir après une longue causerie. Notre hôte, prévoyant en tout, a fait attacher à notre train spécial deux *sleeping-cars*. L'ami Villegente et M. Glenzer ont été chargés de présider à la distribution des logements. Chacun trouve une chambre à coucher qui l'attend, et à côté de la chambre à coucher, un cabinet de toilette. Après une nuit de paisible sommeil, quand nous nous réveillons au petit jour, nous nous retrouvons sur le bord de l'Hudson. Il est sept heures un quart quand le train s'arrête dans la gare de New-York. Nous en sortons frais et dispos. Il ne nous reste qu'à remercier avec effusion le président du *Central-New-York*, à qui nous devrons certainement le plus précieux souvenir de notre voyage en Amérique !

CHAPITRE XII

LE CIMETIÈRE DE BROOKLYN.

2 novembre.

Une chose nous a tous frappés durant la semaine passée à New-York ; nous n'y avons pas rencontré dans nos longues promenades un seul convoi funèbre. On dirait qu'on ne meurt pas à New-York. On y meurt cependant comme partout et plus peut-être, en proportion, qu'ailleurs ; car la vie est fiévreuse, et la ville n'est pas très saine. La fièvre fait beaucoup de ravages dans l'île sur laquelle est bâti New-York, et dans tous les environs.

Il n'y a pas de cimetière dans l'île, au moins de cimetière où l'on enterre actuellement. Les champs de repos où vont dormir les Américains

après s'être tant agités sont à Jersey City et à Brooklyn. On nous a recommandé de visiter le cimetière de Brooklyn ; nous employons à cette visite notre matinée du mardi.

C'est tout un voyage. On prend *l'elevated railroad;* on en descend à la hauteur du pont de Brooklyn; on franchit le pont sur le petit chemin de fer; on monte, de l'autre côté, dans un tramway qui grimpe la colline de Greenwood. Au bout de trois quarts d'heure, le tramway s'arrête devant une espèce de grande porte gothique : on est arrivé.

Ce cimetière n'appartient pas à la ville ; c'est la propriété d'une société particulière. Cette société vend aux familles un espace de terrain plus ou moins considérable selon le prix qu'on y veut mettre ; elle n'accorde de concessions qu'à perpétuité ; elle se charge également de l'entretien des tombes.

Il est immense, ce cimetière. Nous nous y promenons en voiture pendant une heure et demie; encore ne l'avons-nous pas vu tout entier. Il ne ressemble pas à nos cimetières d'Europe ; rien n'en peut donner une plus juste idée que le mot de parc. C'est bien un parc, en effet. Ici, comme au *Central Park*, le terrain tantôt s'élève en petits monticules arrondis où le rocher affleure.

tantôt se creuse en dépressions plus ou moins profondes qui ont formé autant de pièces d'eau. Entre ces mamelons et ces dépressions, des allées ont été tracées, sinueuses, larges, bien sablées. Partout des arbres : non pas des arbres tristes, funèbres, comme le cyprès ou l'if, mais de beaux et grands arbres, tout pareils à ceux que l'on voit au *Central Park*. Les uns ont déjà perdu toutes leurs feuilles ; les autres achèvent de se dépouiller. Parmi ceux-ci, nous remarquons surtout deux sortes d'érables, l'un aux feuilles jaunes, l'autre aux feuilles de pourpre ; un arbre aux feuilles jaunes, très commun ici, qu'on appelle le *gum-tree;* un autre aux feuilles rouges et portant de petites baies, rouges aussi, qu'on nomme *partridge-berries*.

Ce champ des morts n'a rien de triste ; il n'évoque aucune idée lugubre ; si l'on rêve dans la tombe, les rêves ici ne doivent pas être sombres. La compagnie chargée de l'entretien des tombes s'acquitte consciencieusement de sa fonction ; elle ne laisse nulle part pousser la mousse ou se produire la moisissure. Allées ou tertres de gazon, tout est soigneusement entretenu, nettoyé, raclé, ratissé ; toute feuille qui tombe est aussitôt balayée. Aucun jardin anglais n'offre un aspect plus propre. Mais peut-être aussi voit-on un peu trop

que tout est fait par une main officielle et que les vivants se sont déchargés sur une administration du soin d'honorer les morts. Ce qui manque, ce sont les témoignages pieux qui relient la génération disparue à la génération qui survit et prouvent que celle-ci se souvient. Point de fleurs sur les tombes, point de couronnes ornées d'inscriptions souvent naïves, mais touchantes en leur naïveté même ; ou cela si rarement, que ce n'est pas la peine d'en parler. Les morts sont bien seuls ici.

Aujourd'hui, 2 novembre, c'est précisément leur fête. Quelle processior quelle foule dans nos cimetières parisiens ! Il est vrai que les protestants n'ont pas de Fête des morts, ni le 2 novembre, ni un autre jour de l'année. Mais vient-on du moins visiter de temps en temps ceux que l'on a perdus ? J'ai peur qu'on ne les visite guère. Que voulez-vous ? La vie américaine est si active, si occupée ! On n'a pas le temps de songer à ceux qui ne sont plus. Durant notre promenade, si nous avons rencontré une couple de voitures, c'est bien le tout ; et aucun visiteur à pied, aucune veuve, aucun enfant.

Ce qui se retrouve au cimetière de Brooklyn aussi bien que dans nos cimetières d'Europe, c'est la vanité ; car la démocratie ne change pas

la nature humaine. Ceux qui se sont distingués par le rang et la fortune ne veulent pas, même dans la mort, être confondus avec la foule de leurs semblables. Monuments égyptiens, monuments à colonnes doriques ou corinthiennes, monuments gothiques, tombes qui cherchent à se signaler par la simplicité et la sévérité mêmes, ou par la surchage des ornements; pyramides ou obélisques, colonnes hautes ou brisées; stèles surmontées d'une urne, statues, anges aux ailes éployées ou repliées — il y a de tout ici, bien que l'obélisque soit la forme préférée. Nous remarquons un ancien capitaine de navire qui s'est fait représenter sur sa tombe en train de relever le point. Notre cocher nous arrête devant les tombes les plus célèbres, les plus fastueuses, celles des Américains qui ont possédé le plus de millions de dollars. Hélas! ces noms illustres là-bas ne nous disent pas grand'chose, à nous. De temps en temps une petite colline où les tombes se touchent, où nul enclos ne les sépare, où les morts sont pressés. Ici reposent en rangs serrés ceux qui n'ont pu acheter que les six pieds de terre nécessaires.

Nous montons au point le plus élevé du cimetière. Là se trouve le monument commémoratif en l'honneur des victimes de la guerre de séces-

sion. D'ici la vue est admirable, par cette belle journée d'automne sans nuages. Nous dominons Brooklyn et la grande cité de New-York. Au fond, Jersey city et les collines des rives de l'Hudson ferment l'horizon. Devant nous et à notre gauche s'étend la rade de New-York, semée d'îlots, toute lumineuse, brillante comme un miroir sous le soleil de midi, sur laquelle courent en tous sens des douzaines de grands bateaux à vapeur crachant la fumée par leurs cheminées, faisant siffler et grincer leurs sirènes. N'y eût-il que ce spectacle à chercher ici, il vaudrait la peine de faire le pèlerinage.

Quand nous redescendons de la paisible nécropole, nous retombons bien vite dans le grouillement prodigieux de la ville vivante ; et New-York est aujourd'hui plus grouillant, plus bruyant encore que d'habitude. C'est en effet un jour d'agitation et de passion extraordinaires. On vote pour l'élection du maire et d'un certain nombre de fonctionnaires; la dispute est chaude entre les trois partis : républicains, démocrates et socialistes. Depuis notre arrivée, chaque matin les journaux de New-York sont remplis d'articles pour et contre chaque candidat. Aujourd'hui

même nous venons d'en ouvrir un portant imprimé en lettres majuscules rouges, sur la marge de sa première page : « Votez pour le candidat honorable, et non pour les chenapans (*the rascals*) ! » Le candidat honorable, c'est le candidat du journal, cela va sans dire ; et les chenapans, ce sont ses adversaires. Ce sont là aménités qui ne sont plus faites pour nous étonner. Des comités siègent en permanence dans chaque quartier. Nous en avons un dans une pièce du rez-de-chaussée à Hoffman House même. De tous côtés, des agents électoraux sont lancés pour recruter et endoctriner les électeurs hésitants. Des distributeurs de bulletins sont établis dans les rues, dans des sortes de petites guérites de bois, dont on fera le soir même des feux de joie. Il y a foule dans tous les bars, foule dans les boutiques de barbiers. Vainqueurs et vaincus sauront également, ce soir, ce que coûte de milliers de dollars une élection américaine.

CHAPITRE XIII

LE BANQUET DU POSTE LAFAYETTE

2 novembre.

Ce soir a lieu notre dernier banquet officiel, celui qui nous est offert par le poste Lafayette. Les anciens officiers de la guerre de sécession ont formé sur les divers points du territoire américain des associations; elles ont un but d'assistance mutuelle; et aussi ces vétérans aiment à se retrouver de temps en temps dans des fêtes, à se rappeler les luttes héroïques qu'ils ont soutenues ensemble. L'association, dont le siège est à New-York, a choisi pour patron notre compatriote du siècle dernier ; elle s'appelle le poste Lafayette et a voulu, à ce titre, fêter la Délégation française.

Le banquet est au restaurant Brunswick, au coin de Madison square et de la Cinquième Avenue. Là, plus de trois cents couverts ont été dressés dans une vaste salle.

Le général Sherman est à New-York en ce moment; ses anciens compagnons d'armes n'ont eu garde de l'oublier. Il n'y a pas de nom plus respecté et plus aimé en Amérique que celui du général Sherman. Si Grant a été la tête militaire la plus forte, le grand tacticien de la guerre il y a vingt ans, Sherman a été le général brillant, ce que fut, du côté des Etats du Sud, Stonewall Jackson à côté de Lee. Son audace, son énergie, son intrépidité ont séduit alors toutes les imaginations. Sa poussée aventureuse et si rapidement exécutée à travers les Etats du Sud, d'Atlanta jusqu'à Savannah et de Savannah vers Richmond, a autant contribué à la conclusion de la guerre que l'offensive de Grant du côté du Nord. Conduit par un soldat moins déterminé, ce fameux *raid* eût fort bien pu n'aboutir qu'à un désastre.

Ajoutez que le caractère du général Sherman n'a pas moins fait pour sa popularité que ses services mêmes. On respectait, on admirait, si vous voulez, Grant, l'homme froid, flegmatique et taciturne; il était difficile de l'aimer, car il n'a jamais rien fait pour se concilier la sympathie.

Sherman, au contraire, était adoré de ses soldats. Il avait l'entrain, la gaieté, la cordialité aussi; très raide dans le service, mais en même temps sans morgue; affable, aimable à tous, s'épargnant moins encore qu'il n'épargnait les autres. Il a eu le bon sens, depuis la guerre, de se refuser à toutes les sollicitations ambitieuses. Il n'a pas compromis dans la politique, non plus que dans les affaires, la gloire qu'il avait acquise. Il ne compte partout que des amis. Tant que l'âge l'a permis, il a commandé en chef la petite armée de l'Amérique en temps de paix. En 1884, la limite d'âge l'a atteint à soixante-quatre ans. Il est à la retraite, et Sheridan le remplace dans son commandement.

Il est difficile de porter plus allègrement et plus légèrement soixante-six années que ne le fait le général Sherman. Maigre, osseux, de taille haute, la barbe rude, le teint hâlé, le général Sherman représente en perfection ce que les Américains appellent le tempérament *wiry*, le tempérament « en fil de fer ». L'œil est resté singulièrement vif et jeune. Une expression de bienveillance et de bonté, qui est dans ce regard brillant, dans la bouche, dans le son de la voix, adoucit ce que le visage aurait volontiers d'un peu sévère. On sent qu'il est un homme et aussi

un brave homme. Le général n'a eu qu'à se montrer pour faire notre conquête à tous, comme il a fait depuis longtemps celle de ses compatriotes.

L'heure des toasts arrivée — et elle arrive vite, — l'un des premiers orateurs auquel le président donne la parole, c'est Sherman. Le général parle un quart d'heure environ. Sa parole est facile, agréable, toute pleine de belle humeur. A l'attention avec laquelle tous les regards sont fixés sur lui, aux sourires qui accueillent chacun de ses traits, aux marques unanimes d'approbation qui se produisent à la fin de chaque phrase, il est aisé de voir combien le vieux général est cher à tous ses anciens compagnons d'armes. Quand il a fini, l'enthousiasme est à son comble, et il se traduit par une manifestation dont il faut absolument que j'essaye de vous donner l'idée, bien que la chose soit assez difficile avec l'aide seule des mots.

Tous les convives sont debout; chacun d'eux tient sa serviette dans sa main droite levée ; trois fois le cri de *Hurrah!* retentit, et à chaque fois, tandis qu'il est poussé, le bras et la serviette s'abaissent. Puis, après une courte pause, nous voyons trois fois de nouveau bras et serviettes s'abaisser et remonter, tandis que ces trois cris retentissent

l'un après l'autre : *Tch!... boum!!... ah!!!...* C'est là, paraît-il, en ce pays, le grand hourrah militaire, la marque du suprême enthousiasme. Le *tch!...* est un sifflement strident; le *boum!...* une détonation lancée de toute la force des poumons. Mais c'est le *ah!...* surtout qu'il faut entendre. Il sort du fin fond du gosier; il exprime on ne sait quelle joie féroce et sauvage. Pour savoir ce qu'il est, il faut l'avoir entendu de ses oreilles. Les Américains doivent avoir emprunté ce *ah!...* à leurs ennemis les Peaux-Rouges.

C'est la première fois ici, après tant de banquets, que nous entendons ce *tch!... boum!!... ah!!!...* Je ne vous le cacherai pas, il nous étonne. Nous sommes, dans un petit coin de la table d'honneur, trois ou quatre qui nous regardons avec un léger sourire.

Les discours se succèdent. Les plus importants d'abord, ceux des grands personnages. Le mouvement est donné; à la fin de chaque discours, voici de nouveau les trois *hurrah* qui se renouvellent, avec les convives debout, la serviette au bout du bras, puis la répétition du fameux *tch!... boum!!... ah!!!...* Nos trois cents vétérans manœuvrent avec la plus merveilleuse précision militaire. On n'entend chaque fois qu'un *tch!...* qu'un *boum!!...*

qu'un *ah!!!*... lancés avec toute la vigueur de trois cents robustes poitrines. Nous commençons à comprendre ce qui nous avait d'abord si fort étonnés. Les deux premiers sont des onomatopées : *Tch!*... c'est le sifflement de l'obus qui sort du canon; *boum!*... c'est la détonation du coup de canon; *ah!*... exprime la joie du combattant qui voit l'obus éclater et porter le ravage dans les rangs de l'ennemi. Ce *ah!*... encore une fois, il faut l'avoir entendu! Comme il y a un gamin au fond de tout Français — que les braves soldats du poste Lafayette me le pardonnent! — nous sommes quelques-uns qui nous exerçons à mi-voix à reproduire ce *tch!*... *boum!!*... *ah!!!*... Il nous semble à la fin que nous le tenons bien. Il aurait quelque succès, je le garantis, dans un banquet parisien!

Vers onze heures, un petit intermède. Le scrutin municipal vient d'être terminé. Le président en fait connaître le résultat à l'assemblée. C'est le candidat démocrate qui est élu maire. Le candidat socialiste le suit à une distance honorable; le candidat républicain arrive bon dernier. Cette nouvelle ne procure aucune joie à l'assistance. A peine une dizaine de mains applaudissent-elles; le reste des convives proteste par son silence ou même par des grognements. Ces vété-

rans qui ont combattu pour la cause du Nord sont tous républicains.

Puis les discours reprennent et se suivent sans relâche. Et de nouveau, après chaque discours qui a plu, les trois *hurrah!* et le *tch!... boum!!... ah!!!...* Il y a eu — je ne crois pas me tromper dans le compte — vingt-sept toasts à ce banquet, et chaque toast se compose d'un discours et d'une réponse : total, cinquante-quatre discours ! A une heure du matin seulement, nous quittions le restaurant Brunswick et nos hôtes du poste Lafayette; nous, brisés, je l'avoue ; eux, toujours dispos et infatigables.

CHAPITRE XIV

EXCURSION A WASHINGTON

3 et 4 novembre.

C'était le devoir de la Délégation française d'aller saluer, à la Maison Blanche, le Président des États-Unis, d'aller le remercier d'être venu à New-York recevoir, au nom de la République américaine, la statue de Bartholdi. Nous avons fait demander une audience ; nous partons le mercredi, à huit heures, pour Washington.

Ce n'est pas un pays pittoresque que celui que nous traversons durant les trois premiers quarts de la route. La région, voisine de la mer, est plate, médiocrement saine : une sorte de steppe couvert de joncs et d'herbes tristes, en cette saison surtout ; peu de villages, peu de fermes.

Les wagons américains sont longs à peu près comme trois de nos wagons. On y monte par un petit escalier placé à chaque extrémité ; point de portes sur les côtés ; tous les wagons communiquent entre eux comme les wagons suisses. Ainsi la sécurité est absolue et le contrôle facile. Cette méthode a pourtant ses inconvénients : si un accident survient, si un wagon est renversé, il n'est pas facile de s'échapper de sa prison. Un effroyable accident de ce genre est arrivé pendant notre séjour même, la semaine dernière, dans le Minnesota. Deux trains se sont rencontrés, se sont « télescopés », comme l'on dit ici. Un wagon dans lequel se trouvaient dix-huit personnes a pris feu : un seul des voyageurs a réussi à sortir, la barbe et les cheveux roussis, les vêtements en flammes; les dix-sept autres ont été brûlés vifs.

Il n'y a en Amérique, comme on sait, qu'une seule classe dans les chemins de fer. Mais, à côté des wagons ordinaires, on trouve les wagons de luxe, et ceux-ci représentent exactemeut nos wagons de première classe. Quand on nous parle sans cesse en France de l'égalité américaine, on voit qu'il serait bon de s'entendre. Dans ces wagons de luxe, chaque voyageur trouve un bon fauteuil qui tourne sur un pivot. L'heure des re-

pas venue, un nègre apporte une petite planche qui se fixe à la paroi par deux crochets ; on déjeune ainsi deux par deux, et nous faisons la connaissance de la vraie cuisine américaine. Lorsque par hasard le chemin de fer traverse un Etat dont les représentants ont voté des lois de tempérance, vous demanderiez en vain une bouteille de vin ou de bière ou un carafon de whisky. On voit encore que les Américains ne comprennent pas tout à fait la liberté à la façon dont se la représentent nos Américains de France.

Nous traversons la rivière Delaware, qui s'appellerait chez nous un beau fleuve. Nous nous arrêtons un moment à la gare de Philadelphie, une grande et superbe ville, à la voir de loin. Nous traversons la baie de Chesapeake. La campagne devient moins nue ; elle est mieux cultivée aussi. Mais l'Amérique peut longtemps encore croître et multiplier avant que la terre manque à ses habitants. La journée est magnifique, le soleil brûlant au milieu du jour, car nous n'avons cessé de descendre vers le sud. Nous retrouvons ici encore sur les bois qui achèvent de se dépouiller ces tons éclatants de jaune et de pourpre qui nous ont frappés dans la région de New-York.

Après avoir traversé quelques tunnels, nous entrons dans la vallée du Potomac, que bordent

des étangs et des marais. Bientôt nous apercevons à notre droite un dôme qui s'élève sur une colline, et autour de ce dôme une ville qui s'étale : c'est le Capitole, c'est Washington.

Malheureusement le train qui précédait le nôtre a éprouvé un accident qui s'est traduit pour nous par un retard d'une couple d'heures. Le comte Salla, notre chargé d'affaires à Washington, en l'absence de M. Roustan, qui est venu nous chercher à la gare, nous apprend que l'heure fixée pour notre audience est passée, que le président Cleveland pourra nous recevoir seulement le lendemain.

Le lendemain, à onze heures et demie, des voitures viennent nous prendre à l'hôtel Arlington, où nous sommes descendus. La partie militaire de la Délégation s'est mise en grande tenue. Les ministères et la Maison Blanche sont à deux pas. Nous sommes conduits d'abord au secrétariat des Affaires étrangères, dans un grand et vaste salon orné de portraits. Une porte s'ouvre à notre gauche; le ministre américain fait son apparition. A mesure qu'il passe devant chacun de nous, M. le comte Salla nomme les membres de la Délégation. Un *shake-hands* du ministre à chacun de nous, une courte phrase de bienvenue après les poignées de mains : la cérémonie est terminée.

Nous remontons en voiture, uous redescendons dans la cour voisine; nous sommes à la porte de la Maison Blanche, toute blanche en effet. Là nous sommes introduits dans le salon central au rez-de-chaussée, un grand salon de forme ovale qui s'ouvre au fond sur le jardin. Les murailles sont tendues de bleu; les meubles aussi sont couverts d'étoffe bleue, un bleu pâle singulièrement défraîchi. Ces meubles et ces tentures doivent dater au moins du temps du président Lincoln. Si quelque chose ruine les Etats-Unis, ce n'est pas l'entretien de la Maison Blanche. Il n'est pas de préfecture en France qui ne soit mieux décorée.

Quand nous sommes là depuis une minute environ, une porte s'ouvre à notre droite; nous reconnaissons M. Cleveland. Il est seul, en redingote, tout habillé de noir.

Le ministre nous a passés en revue; nous défilons devant le Président. La présentation individuelle faite, notre chef, M. de Lesseps, lit un petit discours en français : M. Cleveland répond par deux ou trois phrases simples, polies et bien tournées. Bartholdi prend la parole à son tour pour recommander au Président la cause des artistes français, fort désireux de voir s'abaisser la taxe de 33 pour 100 mise sur l'entrée des œuvres d'art en Améri-

que. M. Cleveland lui promet de faire en leur faveur tout ce qui dépendra de lui (1).

L'audience est achevée. Il ne nous reste plus qu'à saluer et à nous retirer. Midi n'a pas encore sonné lorsque nous sommes de retour à l'hôtel Arlington. Les cérémonies officielles ont au moins deux mérites ici : elles n'abusent pas de la solennité, et elles sont vite terminées.

Déjà hier soir et ce matin nous avons pu faire un tour dans Washington, il nous reste cinq heures avant le départ du train pour terminer notre visite.

C'est une jolie ville, une fort jolie ville que Washington. Elle réjouit singulièrement nos yeux au sortir de New-York. Ici, point de plan géométrique, point de rues tirées au cordeau et qui se coupent implacablement à angle droit. La promenade a de la variété, de la fantaisie et de l'imprévu. Partout des jardins publics et privés, de grands squares plantés de beaux arbres, des arbres aux environs des grandes avenues, la nature mêlée à l'humanité. On habiterait Washington avec plaisir. Les maisons sont de belle apparence, d'un meilleur goût que celles de New-York. Les maga-

(1) Son message au congrès a prouvé depuis qu'il avait tenu parole.

sins s'étalent spacieusement, sans être trop pressés. Washington n'a pas seulement bon air, il a grand air. Il prend au sérieux son rôle de capitale. Il fait penser à Versailles, mais à un Versailles moins uniforme, moins rectiligne, moins solennel.

La ville est grande ; elle semble même trop grande pour sa population. Ses rues et ses avenues, vastes, bien aérées, sont dix fois plus larges que ne l'exigeraient les besoins de la circulation. Les tramways, qui courent en tous sens, ne sont jamais remplis plus qu'à moitié. Les vélocipédistes peuvent se promener sans risque de renverser les passants ou d'être écrasés par les voitures. Et, en effet, l'exercice du vélocipède paraît être la distraction favorite de la jeunesse de Washington. Après l'effrayante cohue de Broadway, ce calme et cette tranquillité sont reposants.

Beaucoup de nègres ici. On voit que nous approchons des Etats du Sud. Tous les cochers des voitures sont des nègres ; des nègres aussi, tous les domestiques de l'hôtel Arlington. Ils ont sous leur peau d'ébène de bonnes figures, honnêtes et bon enfant. Ils sont gais ; ils sont empressés ; ils font à merveille leur service, avec une attention qui témoigne du désir de plaire. Leurs péchés mi-

gnons sont, dit-on, la paresse et la gourmandise, le mensonge aussi. N'importe ! ils sont gais, obligeants et attentifs.

Ils ont leur parfum, que nul savon ne leur enlèverait, pas plus que la couleur de leur peau. Un certain nombre d'entre nous sont allés, dans la matinée, visiter une école de jeunes nègres, fort bien tenue, où la vivacité des élèves les a beaucoup frappés, ainsi que la belle humeur de la classe : la visite terminée, ils n'ont cependant pas été fâchés de changer d'air.

La Colombie, où Washington est situé, n'est pas un Etat : c'est un district. Ici, le congrès commande et commande seul. Point de mairie centrale. Toutes les dépenses, même municipales, de Washington sont ordonnées et réglées aux frais de l'Union par le Congrès. On n'a pas voulu que, dans la capitale de la République américaine, aucun pouvoir local pût entraver ou menacer l'indépendance des représentants de la nation ; on n'a pas voulu qu'une commune quelconque pût faire la loi au pays entier. Avis à nos autonomistes parisiens, toujours prêts à invoquer l'exemple des libertés américaines. Washington, ayant l'honneur d'être la capitale politique de l'Union, s'en contente et accepte les conditions qui en sont les conséquences légitimes.

Washington a deux monuments dont les Américains sont très fiers : son obélisque et le Capitole. L'obélisque s'élève entre la Maison Blanche et la rivière du Potomac à une hauteur des plus respectables. Ce n'est pas un monolithe; il a été construit en gros blocs de pierre apportés de tous les Etats : c'est l'emblème de la fédération américaine. Un escalier intérieur conduit de la base au sommet ceux qui ont la fantaisie d'y grimper. Monter dans l'obélisque n'est pas à Washington une bonne plaisanterie à l'usage des troupiers naïfs.

Le Capitole, je l'ai dit déjà, s'élève sur la hauteur qui domine la ville bâtie sur la rive gauche du Potomac. On l'aperçoit de partout. De spacieuses avenues y conduisent ; de vastes jardins l'environnent et l'isolent. C'est une énorme masse de pierre, ou plutôt de marbre, que surmonte un dôme qui rappelle celui de l'église Saint-Pierre ou, plus exactement encore, celui du Panthéon. Le dôme lui-même est surmonté d'une haute lunette qui fait songer vaguement à la poignée de la sonnette d'un président d'assemblée. Deux grands corps de bâtiments flanquent le dôme à droite et à gauche. Dans l'une de ces ailes sont installés le Sénat et la Cour suprême ; dans l'autre, la Chambre des députés, le Congrès.

Le Capitole est silencieux en ce moment ; les Chambres et la Cour sont en vacances. Nous n'en sommes que mieux à notre aise pour bien visiter leur installation. Elle est des plus confortables et bien entendue. L'Amérique n'a pas, comme nous, le goût des vastes assemblées parlementaires. Au Sénat, chaque Etat n'a que deux représentants. Députés et sénateurs ont de grands fauteuils dans des salles disposées en plan incliné ; chacun y parle de sa place. L'acoustique seule laisse à désirer pour les auditeurs placés dans les tribunes. A côté de la salle des délibérations se trouve une grande pièce où ceux que la discussion n'intéresse que médiocrement peuvent se retirer ; on y cause, on y fume, on y trouve même ce qui est nécessaire pour faire la sieste.

Les bureaux des assemblées, les salles des commissions, la salle des archives, la bibliothèque sont bien installés et commodes. A la buvette, à laquelle attient un restaurant, un détail caractéristique et qui dit beaucoup de choses : le débit des boissons alcooliques est interdit. Dans ce que nous appellerions la salle des pas perdus de la Chambre des députés, des statues, beaucoup de statues : les images en marbre des présidents illustres de l'Amérique, de ses grands orateurs, de ses hommes d'Etat, de ses généraux et de ses

amiraux les plus fameux. C'est le musée de la reconnaissance nationale. Si l'on veut se faire une idée de la sculpture américaine, il suffit de venir ici.

La Cour suprême est l'équivalent de notre Cour de cassation. En ce pays où la magistrature élue est, il faut bien l'avouer, l'objet d'une médiocre estime, la Cour suprême a un bon renom d'intelligence et d'intégrité.

A propos de la justice américaine, un avocat français, M. de Chambrun, fixé depuis vingt-cinq ans à Washington et qui nous sert de cicerone, nous raconte une anecdote piquante. Le Congrès a voté une loi reconnaissant la propriété des marques commerciales de fabrique françaises et interdisant la contrefaçon. Une maison de Reims avait eu la preuve d'une fraude commise dans un Etat, l'Etat de Kentucky, s'il me souvient exactement. Or, d'après la loi américaine, le gouvernement de l'Union intervient dans toute affaire où deux Etats sont intéressés ; il laisse chaque Etat libre dans tout ce qui ne concerne que lui seul. Que firent les magistrats américains ? Ils déclarèrent que, si la fraude s'était produite dans deux Etats, le délit eût mérité d'être puni ; mais que, s'étant produite dans un seul Etat, la loi n'avait pas à intervenir, et le commerçant français fu

débouté de sa réclamation. Comme si un traité conclu avec le gouvernement français au nom de l'Union tout entière n'obligeait pas chaque Etat individuellement! A ce compte, si deux Etats se révoltaient contre l'Union, la République américaine aurait le droit de s'y opposer; mais s'il plaisait à un seul Etat de se séparer de l'Union, celle-ci n'aurait pas le droit de l'en empêcher. C'est une belle chose que l'art des *distinguo;* le jésuitisme, on le voit, ne fleurit pas seulement dans le vieux monde.

Nous visitons encore un très curieux musée, sorte de musée Kensington, avec des salles de conférence, des collections d'histoire naturelle, des collections d'art industriel et de machines; nous y voyons, entre autres, un modèle de la première locomotive Stephenson. Que de progrès accomplis en un demi-siècle depuis cette première locomotive! Mais le temps passe, l'après-midi s'annonce; le soleil qui baisse à l'horizon nous avertit qu'il est temps de nous diriger vers la gare.

A cinq heures nous reprenons le train. Il est dix heures quand nous rentrons à New-York.

CHAPITRE XV

UNE SECONDE VISITE AU « CITY COLLEGE »

5 novembre.

Je m'étais promis de retourner au *City college* pour éclaircir ce gros problème de l'enseignement secondaire : est-il possible d'apprendre sérieusement les langues mortes en commençant l'étude à quatorze ans seulement ? J'ai pu tenir cette promesse. Je n'ai visité que les classes de latin ; mais je crois les avoir bien vues, aussi bien les basses classes que les hautes classes. Le directeur de l'école m'a laissé toute liberté, le professeur de latin aussi, car il y a ici, comme en Allemagne, non pas un professeur pour chaque classe, mais un professeur spécial pour chaque ensei-

gnement et qui, d'année en année, suit les élèves.

Après cet examen, je puis dire que le problème est résolu. Oui, il est possible d'apprendre aux jeunes gens en quatre ou cinq ans le latin, et de le leur bien apprendre; de les rendre maîtres du dictionnaire et des formes grammaticales, de les mettre en état de lire un texte couramment.

J'assiste d'abord, dans la classe de quatrième année, à l'explication d'une ode d'Horace, le *Justum et tenacem propositi virum*. L'explication a été préparée par les élèves. Tous s'en tirent fort bien. Peu de réflexions littéraires, au sens où nous entendons ce mot, même de la part du maître, mais une explication grammaticale et philologique solide, qui va au fond, qui arrive au sens précis des mots. Tous les éclaircissements historiques, géographiques ou mythologiques nécessaires ici — et il y en a beaucoup — sont donnés exactement et à leur place. En trois quarts d'heure l'ode tout entière a été expliquée, moins les dix derniers vers.

Les élèves de cinquième année sont alors appelés. Ceux-ci expliquent un texte également préparé par eux du *Pseudolus* de Plaute. Mais je voudrais voir comment ils se débrouillent dans

un texte de Plaute qu'ils ne connaissent pas encore, qu'ils n'ont pu préparer. Ma demande est aussitôt accueillie, et c'est moi qui choisis le morceau. Trois élèves, quatre élèves sont successivement appelés ; je veux bien que le maître ait choisi les meilleurs, le résultat n'en est pas moins merveilleux. Tous, après la lecture d'une phrase, en ont saisi le sens général ; à peine est-il besoin, pour un mot ou pour un autre, de les aider un peu, de leur faciliter la recherche du sens précis. Que l'on prenne nos meilleurs élèves d'une rhétorique de Paris, j'affirme qu'ils ne feraient pas mieux, que la plupart feraient moins bien. Ce qui me frappe aussi, c'est l'aisance et l'attention de tous ces jeunes gens, qui prennent des notes à chaque observation du maître intéressante pour eux ; la présence d'un étranger ne les trouble pas plus qu'elle ne les distrait.

L'examen des basses classes m'explique les résultats obtenus ainsi en peu d'années. Le professeur interroge les élèves sur les déclinaisons et les conjugaisons, les habituant à retrouver immédiatement, en latin ou en anglais, l'équivalent d'un cas, d'un temps ou d'une personne du verbe. Et puis vient l'explication, l'explication encore et toujours, pour fixer les mots dans la mémoire. Peu de devoirs écrits et seulement à propos des

règles de la syntaxe quand le temps est venu de les étudier. C'est la méthode que j'ai, après bien d'autres, recommandée; c'est la seule, je crois, qui soit efficace.

Le professeur de latin du *City College* est sans doute un maître excellent : une part d'honneur lui revient dans l'effort de ses élèves et le succès de son enseignement; mais il ne serait pas juste d'oublier la part qui revient aussi au règlement de la maison. Quand je sors émerveillé de ce que j'ai vu, quand j'adresse mes félicitations bien sincères au général Webb, c'est lui qui me découvre le grand secret. Il y a dans l'établissement des examens de passage entre chaque classe, des examens rigoureux. Il me fait voir les chiffres de ces derniers examens; ils sont terriblement éloquents. C'est une vraie sélection qui, chaque année, se pratique ici, comme à travers une série de cribles.

Dans la division littéraire, dans la division scientifique, c'est chaque année au moins le tiers des élèves qui n'est pas admis à passer dans la classe supérieure, c'est souvent près de la moitié, c'est quelquefois plus de la moitié. L'élève qui a échoué à un examen peut redoubler la classe qu'il vient d'achever; mais s'il échoue une seconde fois, il faut qu'il quitte l'établissement. « Nous ne

voulons pas fabriquer des non-valeurs », me dit le général Webb. Je lui réponds : « Et les familles?... Que disent les familles, les pères et les mamans surtout? » — « Nous ne nous occupons pas des familles, ni des pères, ni des mamans, me répond le général. Les familles connaissent les règlements de la maison ; elles savent que la plus stricte justice préside aux examens, publics d'ailleurs ; elles ne songent jamais à se plaindre, et si elles s'en avisaient, nous ne nous laisserions pas attendrir. Les études littéraires ou scientifiques sont du temps perdu pour les jeunes gens auxquels les dispositions naturelles font défaut. Qu'ils choisissent d'autres carrières. L'emploi de leur activité ne manquera pas en Amérique, et c'est leur rendre service à eux-mêmes si, ni les sciences, ni le grec et le latin ne sont leur fait, que de les décourager le plus tôt possible. »

Il parlait d'or, le général, et j'étais trop de son avis pour le contredire. Que ne pouvons-nous, en France, faire, dans nos lycées, ce que l'on fait au *City College* ? Ils auraient moins d'élèves à coup sûr, mais il en sortirait moins de fruits secs. Mais la France est la France, et pourrons-nous de longtemps encore y faire ce que l'on fait si bien de l'autre côté de l'Océan ? L'administration tient à avoir beaucoup d'élèves dans ses lycées

classiques, à en avoir le plus possible. Elle craint de froisser l'amour-propre des familles, et elle laisse suivre à tous la même filière, de la sixième jusqu'à la philosophie, aux plus médiocres aussi bien qu'aux meilleurs. Et voilà pourquoi votre fille est muette, comme disait Sganarelle, et pourquoi il nous faudra si longtemps encore employer sept années à fabriquer de médiocres bacheliers !

CHAPITRE XVI

LES ADIEUX

6 novembre.

Et maintenant notre séjour en Amérique touche à son terme. La mission de la Délégation française est achevée. Un dernier banquet à Hoffman House a réuni, le vendredi soir, autour de nous les principaux membres du comité américain, les présidents des sociétés qui nous ont accueillis. Ce banquet, c'est nous, cette fois, qui l'offrons : bien faible témoignage de notre gratitude! Les discours sont brefs et tout intimes; les dernières paroles prononcées le sont par M. Chauncey Depew qui, en une phrase simple, cordiale et émue, nous souhaite un bon voyage, une mer calme, et de retrouver bientôt ceux qui nous sont chers et qui nous attendent.

Quelques-uns d'entre nous sont heureux : ils peuvent s'attarder encore de ce côté de l'Océan. Ils visiteront Boston, qui nous a conviés au centenaire de l'université de Cambridge. Ils répondront à l'invitation de nos compatriotes canadiens. Ils verront aussi Chicago, la grande cité du Nord-Ouest. Le colonel Laussédat compte poursuivre, quelques semaines encore, ses études sur l'industrie américaine et les audacieuses inventions de ses ingénieurs et de ses mécaniciens. Spuller veut traverser le continent tout entier, pousser jusqu'à San-Francisco ; il songe même vaguement à rentrer en France par le Japon, la Chine et l'Inde. Mais, presque tous, nous n'avons pas ces loisirs ; de pressantes occupations nous rappellent. Nos places sont retenues à bord de la *Gascogne* que commande le lieutenant de vaisseau M. Santelli, dont tout le monde à l'avance et à juste raison nous a vanté l'affabilité.

Le départ est fixé au samedi 6 novembre, à une heure de l'après-midi, heure de la marée haute. C'est le moment des derniers adieux, moment toujours pénible. Ceux de nos compagnons qui restent sont venus nous reconduire ; nos amis américains ont tenu, eux aussi, à nous faire escorte. Ils nous ont envoyé, pour le voyage, d'énormes paniers remplis de fruits : gros raisins

au goût musqué, poires extraordinairement parfumées, pommes dignes du paradis terrestre ; de gros bouquets aussi : roses blanches, rouges et jaunes, d'un éclat de couleur superbe, d'une fraîcheur éblouissante, d'une odeur presque capiteuse. On se dit et on se redit, non pas adieu, mais au revoir. Au revoir à Paris! Au revoir à New-York aussi! Car, s'il est facile de ne pas venir en Amérique, il est difficile de ne pas désirer y revenir quand on y a mis le pied une fois.

Ce ne sont pas nos amis seulement, ceux dont nous avons serré les mains, qui ont voulu nous reconduire; c'est une foule d'inconnus. Le quai auquel est amarrée la *Gascogne*, les quais voisins sont tout noirs d'une foule compacte, venue pour nous acclamer au moment de notre départ comme à celui de notre arrivée. Ce sont de longs cris poussés par tous quand la *Gascogne* lève l'ancre. « Bon voyage! — Vive la Délégation! — Vive la France! » Et quand nous nous sommes éloignés, quand les cris ne peuvent plus se faire entendre, nous voyons encore des centaines, des milliers de mouchoirs blancs qui s'agitent, pour nous dire un dernier adieu.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

A EDMOND BONY..... I
PRÉFACE..... 1
CHAPITRE I. — Le départ. — La traversée..... 4
— II. — La rade de New-York. — La statue de Bartholdi..... 26
— III. — Hoffman House..... 35
— IV. — La ville..... 47
— V. — Au Cercle français de l'Harmonie. 67
— VI. — « Central Park ». — Le Jardin zoologique..... 73
— VII. — A l'hôtel de ville. — A la Bourse du commerce. — Visites aux journaux. — L'invitation des Canadiens de Montréal. — Le club de l' « Union League »..... 81
— VIII. — Une revue. — L'inauguration de la statue. — Le banquet de la Chambre de commerce..... 93
— IX. — « City College »..... 115

— X. — La vie à New-York. — Le Cercle de Brooklyn..... 127
— XI. — Voyage au Niagara..... .. 135
— XII. — Le cimetière de Brooklyn..... 159
— XIII. — Le banquet du poste Lafayette... 167
— XIV. — Excursion à Washington..... 175
— XV. — Une seconde visite au « City College »..... 187
— XVI. — Les adieux..... 193

IMPRIMERIE ÉMILE COLIN, A SAINT-GERMAIN